



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

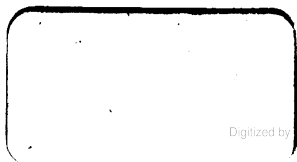
About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

NYPL RESEARCH LIBRARIES



3 3433 07586311 2



NKE
Voltaire.

Voltair

Digitized by Google

NRE

O E U V R E S

C O M P L E T E S

D E

V O L T A I R E.

O E U V R E S

C O M P L E T Ê S

D E

V O L T A I R E.

TOME QUATRE-VINGT-DEUXIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-
TYPOGRAPHIQUE.

1 7 8 5.

**THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY**

247272

**ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.
1902**

R E C U E I L
D E S L E T T R E S
D E M. D E V O L T A I R E.

Suite de 1773-1775.

***Corresp. générale.* Tome XV. † A**

R E C U E I L

D E S L E T T R E S .

D E M. D E V O L T A I R E .

L E T T R E P R E M I E R E .

A M. L E C O M T E D ' A R G E N T A L .

19 d'avril.

M O N cher ange , votre lettre du 13 d'avril m'a bien consolé , mais ne m'a pas guéri , par la raison qu'à soixante et dix-neuf ans , avec un corps de roseau et des organes de papier mâché , je suis inguérissable. Toutes les chimères dont je me berçais sont sorties de ma tête. Vous savez que j'avais imaginé de partir de Crète sur un vaisseau suédois , pour venir vous embrasser ; la destinée en a ordonné autrement. Je vous avoue que j'en ai été au désespoir , et que mon chagrin n'a pas peu contribué à envenimer l'humeur qui rongait ma déplorable machine. 1773.

On va représenter les Crétois à Lyon , à

A 2

— 1773. Bordeaux , à Bruxelles. A l'égard des comédiens de votre ville de Paris , je puis dire d'eux ce que *S^t Paul* disait des Crétois de son temps : *Ce sont de méchantes bêtes et des ventres paresseux* ; je puis ajouter encore que ce sont des ingrats. Ils ont eu le mauvais procédé et la bêtise de préférer je ne fais quel *Alcidonis* ; DIEU les en a punis , en ne leur accordant qu'une représentation. J'espère que M. le maréchal de *Richelieu* pourra mettre quelque ordre dans ce tripot. Il était bien ridicule d'ailleurs que *le Kain* s'avisât de vouloir jouer le rôle d'un jeune homme , tandis que celui de *Teucer* était fait pour sa taille , et le rôle du vieillard pour *Brizard*. Si on ne peut pas réformer le tripot , je m'en lave les mains , et je me borne à mes bosquets et à mes fontaines.

On m'a mandé que la détestable copie , sur laquelle le détestable *Valade* avait fait sa détestable édition , venait d'une autre copie qui avait traîné dans l'antichambre de madame *du Barri* ; mais cela est impossible , parce que l'exemplaire prêté par *le Kain* à madame *du Barri* était absolument différent.

Vous saurez , s'il vous plaît , que les Lois de Minos sont suivies de plusieurs pièces très-curieuses qui composent un assez gros volume ; c'est ce volume que je veux vous envoyer,

Je cherche des moyens de vous le faire parvenir. Cela n'est pas si aisé que vous le pensez, 1773.
surtout après l'aventure des deux tomes très-condamnables et très-brûlables que de charitables ames m'ont fait la grâce de m'imputer. Ce monde est un coupe-gorge, et il y a des gens qui, pour couper la mienne, se servent d'un long rasoir dont le manche est dans une sacrifice. Est-il possible que vous n'ayez pas un moyen à m'indiquer pour vous faire parvenir le recueil crétois ? Il ne part pas tous les jours des voyageurs de Genève pour Paris. D'ailleurs, je n'en vois aucun ; je fais fermer ma porte à tout le monde ; mon triste état ne me permet pas de recevoir des visites.

Le Kain m'a écrit sur ma maladie. Je le crois actuellement à Marseille : je lui répondrai quand il fera de retour.

Vous me parlez de la Sophonisbe de *Mairat* rapetassée, et tellement rapetassée qu'il n'y a pas un seul mot de *Mairat*. Vous aurez cette Sophonisbe dans le paquet de la Crète ; mais quand et par où ? DIEU le fait, car *Marin* ne peut plus recevoir de gros paquets.

J'ai répondu à tout ; mais il me semble toujours que je n'ai pas répondu assez aux marques de l'amitié constante que vous daignez me conserver, vous et madame d'Argental. Mon corps souffre beaucoup ; mon ame, s'il

— y en a une, ce qui est fort douteux, vous est
1773. tendrement attachée jusqu'à la dissolution
entière de mon individu, laquelle est fort
prochaine. V.

L E T T R E I I.

A M. D I D E R O T.

A Ferney, 20 d'avril.

J'AI été bien agréablement surpris, Monsieur,
en recevant une lettre signée *Diderot*, lorsque
je revenais d'un bord du Styx à l'autre.

Figurez-vous quelle eût été la joie d'un
vieux soldat couvert de blessures, si M. de
Turenne lui avait écrit. La nature m'a donné
la permission de passer encore quelque temps
dans ce monde; c'est-à-dire, une seconde
entre ce qu'on appelle deux éternités, comme
s'il pouvait y en avoir deux.

Je végéterai donc au pied des Alpes encore
un instant dans la fluante du temps qui engloutit
tout. Ma faculté intelligente s'évanouira
comme un songe, mais avec le regret d'avoir
vécu sans vous voir.

Vous m'envoyez les fables d'un de vos
amis. S'il est jeune, je réponds qu'il ira très-loin;
s'il ne l'est pas, on dira de lui qu'il

écrivit avec esprit ce qu'il inventa avec génie : c'est ce qu'on disait de *la Motte*. Qui croirait qu'il y eût encore une louange au-dessus de celle-là ? et c'est celle qu'on donne à *la Fontaine* : Il écrit avec naïveté. Il y a , dans tous les arts , un je ne fais quoi qu'il est bien difficile d'attraper. Tous les philosophes du monde , fondus ensemble , n'auraient pu parvenir à donner l'*Armide* de *Quinault* , ni les *Animaux malades de la peste* que fit *la Fontaine* , sans savoir même ce qu'il faisait. Il faut avouer que , dans les arts de génie , tout est l'ouvrage de l'instinct. *Corneille* fit la scène d'*Horace* et de *Curia* comme un oiseau fait son nid , à cela près qu'un oiseau fait toujours bien , et qu'il n'en est pas de même de nous autres chétifs. *M. Boissard* paraît un très-joli oiseau du Parnasse , à qui la nature a donné , au lieu d'instinct , beaucoup de raison , de justesse et de finesse. Je vous envoie ma lettre de remerciemens pour lui. Ma maladie , dont les suites me persécutent encore , ne me permet guère d'être diffus. Soyez sûr que je mourrai en vous regardant comme un homme qui a eu le courage d'être utile à des ingrats , et qui mérite les éloges de tous les sages. Je vous aime , je vous estime , comme si j'étais un sage.

Le vieux malade de Ferney, V.

A 4

1773.

L E T T R E I I I.

A M A D A M E N E C K E R.

A Ferney, 23 d'avril.

LA lettre, Madame, dont vous m'honorez m'est assurément plus précieuse que tous les sacremens de mon église catholique, apostolique et romaine. Je ne les ai point reçus cette fois-ci. On s'était trop moqué à Paris de cette petite facétie; et le petit-fils de mon maçon, devenu mon évêque, ainsi qu'il se prétend le vôtre, avait trop crié contre ma dévotion. Il est vrai que je ne m'en porte guère mieux. Presque tout le monde a été malade dans nos cantons, vers l'entrée du printemps.

Je n'avais point du tout mérité ma maladie. Les plaisanteries qui ont couru n'avaient, malheureusement pour moi, aucun fondement; et je vous assure que je mourais le plus innocemment du monde.

Je m'arrange assez philosophiquement pour ce grand voyage dont tout le monde parle sans connaissance de cause. Comme on n'a point voyagé avant de naître, on ne voyage point quand on n'est plus. La faculté pensante, que l'éternel Architecte du monde

nous a donnée , se perd comme la faculté —
mangeante , buvante et digérante. Les 1773.
marionnettes de la Providence infinie ne sont
pas faites pour durer autant qu'elle.

De toutes ces marionnettes , la plus sen-
sible à vos bontés , c'est moi. Je vous regarde
comme un des êtres les plus privilégiés que
l'ordre éternel et immuable des choses ait fait
naître sur ce petit globe. Je suis très-fâché de
ramper loin de vous sur un petit coin de terre
où vous n'êtes plus ; je ne vois plus personne,
je ferme surtout ma porte à tout étranger :
mais je compte que M. *Moultou* viendra ce
soir dans mon hermitage , et que nous nous
consolerons l'un l'autre en parlant long-temps
de vous.

Je remercie M. *Necker* de son souvenir ,
avec la plus tendre reconnaissance. Madame
Denis me charge de vous dire à quel point
elle vous est attachée.

Agréez le sincère respect , la véritable
estime et l'amitié du vieux malade de Ferney.

1773.

L E T T R E I V.

A M. LE CHEVALIER DE TOLENDAL.

A Ferney, 28 d'avril.

J'AVAIS eu l'honneur, Monsieur, de connaître particulièrement M. de *Lalli*, et de travailler avec lui, sous les yeux de M. le maréchal de *Richelieu*, à une entreprise dans laquelle il déployait tout son zèle pour le roi et pour la France. Je lus avec attention tous les mémoires qui parurent au temps de sa malheureuse catastrophe. Son innocence me parut démontrée : on ne pouvait lui reprocher que son humeur aigrie par tous les contre-temps qu'on lui fit essuyer. Il fut persécuté par plusieurs membres de la compagnie des Indes, et sacrifié par le parlement.

Ces deux compagnies ne subsistent plus, ainsi le temps paraît favorable ; mais il me paraît absolument nécessaire de ne faire aucune démarche sans l'aveu et sans la protection de monsieur le chancelier.

Peut-être ne vous sera-t-il pas difficile, Monsieur, de produire des pièces qui exigeront la révision du procès ; peut-être obtiendrez-vous d'ailleurs la communication de la

procédure. Une permission secrète au greffier criminel pourrait suffire. Il me semble que **1773.**
 M. de *Saint-Priest*, conseiller d'Etat, peut vous aider beaucoup dans cette affaire. Ce fut lui qui, ayant examiné les papiers de M. de *Lalli*, et étant convaincu non-seulement de son innocence, mais de la réalité de ses services, lui conseilla de se remettre entre les mains de l'ancien parlement. Ainsi la cause de M. de *Lalli* est la sienne aussi-bien que la vôtre : il doit se joindre à vous dans cette affaire si juste et si délicate.

Pour moi, je m'offre à être votre secrétaire, malgré mon âge de quatre-vingts ans, et malgré les suites très-douloureuses d'une maladie qui m'a mis au bord du tombeau. Ce sera une consolation pour moi que mon dernier travail soit pour la défense de la vérité.

Je ne sais s'il est convenable de faire imprimer le manuscrit que vous m'avez envoyé ; je doute qu'il puisse servir, et je crains qu'il ne puisse nuire. Il ne faut, dans une pareille affaire, que des démonstrations fondées sur les procédures mêmes. Une réponse à un petit libelle inconnu ne ferait aucune sensation dans Paris. De plus, on ferait en droit de vous demander des preuves des discours que vous faites tenir à un président du parlement, à un avocat général, au rapporteur, à des

— 1773. officiers ; et , si ces discours n'étaient pas avoués par ceux à qui vous les attribuez , on vous ferait les mêmes reproches que vous faites à l'auteur du libelle. Cette observation me paraît très-essentielle.

D'ailleurs , ce libelle m'est absolument inconnu , et aucun de mes amis ne m'en a jamais parlé. Il serait bon , Monsieur , que vous eussiez la bonté de me l'envoyer par *M. Marin* , qui voudrait bien s'en charger.

Souffrez que ma lettre soit pour madame la comtesse de *la Heuze* comme pour vous. Ma faiblesse et mes souffrances présentes ne me permettent pas d'entrer dans de grands détails. Je lui écris simplement pour l'assurer de l'intérêt que je prends à la mémoire de *M. de Lalli*. Je vous prie l'un et l'autre d'en être persuadés.

J'ai l'honneur d'être , avec tous les sentimens que je vous dois , Monsieur , votre , &c.

L E T T R E V.

1773.

A M. M A R M O N T E L.

A Ferney, 28 d'avril.

MON cher ami, vous venez bien à propos au secours des libraires de Paris, qui sans vous n'auraient fait qu'une collection insipide; et, grâces aux soins dont vous voulez bien les honorer, je crois que l'ouvrage sera très-intéressant et très-instructif.

La tragédie de Sophonisbe n'est pas si bien réformée que celle de Venceslas. La raison en est qu'on n'a pas laissé subsister un seul vers de *Mairet*.

Il y a long-temps que je cherche une occasion de vous envoyer un petit recueil pour mettre dans un coin de votre bibliothèque; mais la contrebande est devenue si difficile, que je ne fais comment m'y prendre.

Je vous remercie de demeurer dans un *impasse*, mais je ne vous pardonne pas d'écrire français par un *o*.

Je vous embrasse bien tendrement.

1773.

L E T T R E V I.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 5 de mai.

C'EST toujours au premier gentilhomme de la chambre, au grand-maître des jeux et des plaisirs, que j'ai l'honneur de m'adresser. Je lui ai écrit en faveur de *Patras*, que je crois très-utile au théâtre que mon héros veut rétablir.

Je lui présente aujourd'hui requête pour *la Borde*, dont on prétend que la *Pandore* est devenue un ouvrage très-agréable. Je crois qu'il mourra de douleur si mon héros ne fait pas exécuter son spectacle aux fêtes de madame la comtesse d'*Artois*; et moi je reprendrais peut-être un peu de vie, si cette aventure pouvait me fournir une occasion de vous faire ma cour pendant quelques jours.

Je crois que cette *Pandore*, avec sa boîte, a été en effet la source de bien des maux, puisqu'elle fit mourir de chagrin ce pauvre *Royer*, et qu'elle est capable de jouer un pareil tour à *la Borde*. Les musiciens me paraissent encore plus sensibles que les poètes. Il y a long-temps, Monseigneur, que je cherche le

moyen de vous envoyer un recueil qui contient les Lois de Minos et plusieurs petits ouvrages , en prose et en vers , assez curieux. Je vous damanderais une petite place pour ce livre dans votre bibliothèque ; il est assez rare jusqu'à présent. Ne puis-je pas vous l'envoyer sous l'enveloppe de M. le duc d'Aiguillon ? J'attends sur cela vos ordres. 1773.

On va jouer les Lois de Minos à Lyon ; le spectacle sera très-beau , mais les acteurs sont bien médiocres. Je compte que la pièce sera mieux jouée dans votre capitale de la Guiénne. Je n'irai point voir le spectacle de Lyon : les suites de ma maladie ne me le permettent pas ; mais quand il s'agira d'obéir à vos ordres , je trouverai des ailes , et je volerai. Je vois qu'un certain voyage est un peu différé ; tant mieux , car nous n'avons point encore de printemps , mais en récompense nous sommes entourés de neige.

Conservez vos bontés à ce pauvre malade qui ne respire que pour en sentir tout le prix. V.

N. B. On me mande que la Borde a beaucoup retravaillé sa Pandore , et qu'elle est très-digne de votre protection.

1773.

L E T T R E V I I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Ferney, 8 de mai.

Vous voulez que je vous écrive, mon cher ange ; c'est à moi bien plutôt de vous supplier de m'écrire , et de me mander des nouvelles de madame d'*Argental*. Que puis-je vous mander du fond de ma retraite ? vous amuserai-je beaucoup , quand je vous dirai que je suis en Sibérie, sous le quarante-sixième degré et demi de latitude , et que nous avons au 8 de mai plus de cent pieds de neige au revers du mont Jura ; que tous nos fruits sont perdus ; que ma pauvre colonie est sur le point d'être ruinée , et que je serais peut-être à Paris actuellement , auprès de vous , sans la friponnerie de *Valade*, et l'impertinente ingratitude des comédiens ? Mille contre-temps à la fois ont exercé ma patience ; ma mauvaise santé la met encore à de plus grandes épreuves.

Je ne fais point du tout comment m'y prendre pour vous envoyer ce recueil à la tête duquel les Lois de Minos se trouvent : ce qu'on peut dans un temps , on ne le peut pas dans un autre : tous les envois de livres
du

du pays étranger sont devenus plus difficiles —
 que jamais. Je pourrais hasarder d'envoyer le 1773.
 petit paquet , par le carrosse de Lyon , à la
 chambre syndicale de Paris. Voyez si vous
 pourriez le réclamer , et si M. de *Sartine* vou-
 drait vous le faire rendre. Je suis étranger , je
 suis de contrebande ; je suis environné de
 chagrins , quoique je tâche de n'en point
 prendre. Je suis vieux , je suis malade ; j'ai la
 mort sur le bout du nez , si ce n'est pas pour
 cette année , c'est pour l'année prochaine. On
 ne meurt point comme on veut dans les heu-
 reux pays libres qu'on appelle papistes ou
 papaux. *Rabelais* dit qu'on y est toujours tour-
 menté par les clers-gots et par les évêc-gots.
 On ne fait où se fourrer ; j'espère pourtant
 que je m'en tirerai galamment ; mais avouez
 que tout cela n'est pas joyeux. La philosophie
 fait qu'on prend son parti , mais elle est trop
 sérieuse cette philosophie , et on ne rit point
 entre des peines présentes et un anéantisse-
 ment prochain. Je gagerais que *Démocrite* n'est
 pas mort en riant.

Sur ce ; mon cher ange , portez-vous bien
 et vivez.

Je croyais le *Kain* à Marseille. Permettez
 que je vous adresse un petit mot de réponse
 que je dois à une lettre qu'il m'écrivit , il y
 a plus d'un mois.

Corresp. générale. Tome XV. † B

1773.

Pour mademoiselle *Daudet*, je lui en dois une depuis le mois de janvier ; il y a prescription. Je vous supplie de lui dire que mon triste état m'a mis dans l'impossibilité de lui répondre : rien n'est si inutile qu'une lettre de complimens. Je lui souhaite fortune et plaisirs, et surtout qu'elle reste à Paris de plus qu'elle pourra. Quoique je n'aime point Paris, je sens bien qu'on doit l'aimer.

Que mes anges me conservent un peu d'amitié, je serai consolé dans mes neiges et dans mes tribulations ; je leur serai attaché tant que mon cœur battra dans ma très-faible machine.

L E T T R E V I I I.

A M. MARIN.

8 de mai.

MON cher Monsieur, je crois, Dieu me pardonne, que je suis encore en vie : en ce cas, je vous prie d'envoyer un exemplaire de ce petit ouvrage à M. de *la Harpe*. Pourriez-vous me faire parvenir le nouveau mémoire de *la Croix*? je sais qu'il écrit plutôt contre M. *Linguet* que contre M. de *Morangiès*. C'est

une chose déplorable qu'on se déchaîne si universellement contre un avocat qui ne fait que son devoir. On dit qu'on ne jugera ce procès que sur les probabilités qui frappent tout le monde; mais je n'en crois rien. Les juges sont astreints à suivre les lois. L'ancien parlement se mettait au-dessus : celui ci n'est pas encore assez puissant pour prendre de telles libertés. La détention de M. de *Morangiés*, et le refus d'entendre de nouveaux témoins, me font trembler pour lui. Je le regarderai toujours comme un homme très-innocent. Dieu veuille qu'il n'augmente pas mon catalogue des innocens condamnés!

Avez-vous vu M. de *Tolendal* (*)? son oncle est une terrible preuve de ce que peut la cabale. Le roi de Prusse a, parmi ses officiers, le jeune d'*Etallonde* qui fut condamné, avec le chevalier de *la Barre*, à la question ordinaire et extraordinaire, à l'amputation de la main droite et de la langue, et à être brûlé vif pour n'avoir pas ôté son chapeau devant des capucins, et pour avoir chanté je ne fais quelle chanson que personne ne connaît. C'est un exemple qu'il faut toujours avoir devant les yeux : il nous prouve

(*) M. le comte de *Lalli*. M. de *Voltaire* le croyait alors neveu; et non fils de celui dont il cherchait à faire réhabiliter la mémoire.

1773. — que notre siècle est aussi abominable que frivole. Il y a bientôt quatre vingts ans que je suis au monde , et je n'ai jamais vu que des injustices. Je crois que *Mathusalem* aurait pu en dire autant.

L E T T R E I X.

A MADAME DE SAINT-JULIEN.

A Ferney, 19 de mai.

C E que madame *Denis* veut vous dire , Madame , c'est que monsieur le maréchal de *Richelieu* , votre ami , vient de m'affliger d'une manière bien sensible pour un cœur qui lui est si tendrement attaché depuis plus de cinquante ans. Il m'accable d'abord de bontés au sujet des Lois de Minos ; il n'a jamais été si empressé avec moi ; et le moment d'après il m'accable de dégoûts , il me traite comme ses maîtresses. Voici le fait : dans la chaleur de nos tendresses renaissantes , je lui dédie les Lois de Minos , et je me livre dans cette dédicace à toute ma passion pour lui ; il me promet et me donne sa parole d'honneur qu'il fera représenter les Lois de Minos , à Fontainebleau , au mariage de M. le comte d'*Artois*. Sur cette parole , je

retire la pièce des mains des comédiens qui allaient la jouer, et je n'ai de confiance qu'en ses bontés. 1773.

Quelque temps après, le *Kain* vient lui présenter la liste des pièces qu'on doit donner à Fontainebleau ; il met dans cette liste plusieurs de mes pièces, et surtout les *Lois de Minos*. M. le maréchal les raye toutes, et substitue à leur place le *Catilina* de *Crébillon*, et je ne fais quelles autres pièces barbares. Voilà ce qu'on me mande, et ce que j'ai peine à croire : je l'aime et je le respecte trop pour croire qu'il en ait usé ainsi avec moi, dans le temps même qu'il me prodiguait les marques les plus flatteuses de l'amitié dont il m'a honoré depuis si long-temps.

Nous avons recours, ma nièce et moi, Madame, à celle qui connaît si bien le prix de l'amitié, à celle dont la bienveillance et l'équité sont si actives, à celle qui a tiré notre ami *Racle* du profond borbier où il était plongé, à celle qui n'entreprend rien dont elle ne vienne à bout. Vous allez à la chasse des perdrix ; allez à la chasse de monsieur de *Richelieu* : trouvez-le, parlez-lui, faites-le rougir, s'il est coupable, faites-le rentrer en lui-même, ramenez-moi mon infidèle. Il n'appartient qu'à vous de faire de tels miracles. Vous connaissez ma position : cette petite aventure

— tient à des choses qui sont essentielles pour
1773. moi , et même pour ma famille.

Nous vous prions de vouloir bien ajouter aux bons offices que nous vous demandons , celui de parler de vous-même à mon perfide ; d'ignorer avec lui que nous vous avons écrit ; de lui dire que vous ne venez lui représenter son inconstance que sur le bruit public , et que vous ne sauriez souffrir qu'on attaque ainsi sa gloire.

Franchement , Madame , rien n'est plus cruel que de se voir abandonné et trahi sur la fin de sa vie par les personnes sur lesquelles on avait le plus compté , et dans qui on avait mis toutes ses affections. Il n'y a que vos bontés qui puissent me consoler , et me tenir lieu de ce que je perds.

J'ai l'honneur de vous envoyer un exemplaire de la pièce en question , avec des notes que je vous prie de lire quand vous n'irez point à la chasse.

Agréez , Madame , mon respect et mon attachement inviolable. V.

L E T T R E X.

1773.

A M. CHRISTIN.

20 de mai.

Vous êtes , mon cher ami , meilleur citoyen que les anciens Romains ; ils étaient dispensés d'aller à la guerre pour le service de la république ; et vous , à peine êtes-vous marié que vous faites la campagne la plus vive en faveur du genre-humain contre les bêtes puantes appelées moines. Tout ce que je peux faire à présent , est de lever les mains au ciel pendant que vous vous battez.

Il y a des choses qui m'ont paru fort équivoques dans le mémoire de l'avocat de Befançon. Je tremblerai toujours jusqu'au jour de la décision. Ce serait au roi à terminer ce grand procès dans toute la France. L'abolissement du droit barbare de main-morte serait encore plus nécessaire que l'abolissement des jésuites. Puisse le roi jouir de la gloire de nous avoir délivrés de ces deux pestes ! Bonsoir , mon cher philosophe ; soyez le plus heureux des maris et des avocats.

1773.

A madame Christin.

Vous m'avez prévenu, Madame ; c'était à moi de faire mon compliment à la femme de mon meilleur ami. Je me ferais sans doute acquitté de ce devoir, si les suites de ma maladie ne m'en avaient empêché.

Je vous souhaite tout le bonheur que vous méritez, et je suis sûr que vous l'aurez. On ne peut être plus sensible que je le suis à la bonté que vous avez eue de m'écrire : si j'avais eu de la santé, j'aurais été un des garçons de la noce.

J'ai l'honneur d'être, &c.

L E T T R E X I.

A. M. D E L A H A R P E.

24 de mai.

J souhaite que la calomnie ne députe point quelques-uns de ses serpents à la cour, pour perdre ce génie naissant, en cas que la cour entende parler de ses talens ; page 10 de l'Epître morale et instructive de Guillaume Vadé.

Vous voyez, mon cher ami, que Guillaume était très-instruit, qu'il y avait des préjugés
contre

contre celui qui a donné quelquefois de si —
bonnes ailes aux talons de *Mercure* , et dont 1773.
le génie alarme ceux qui n'en ont pas.

J'ai ouï dire que *Guillaume Vadé*, avant sa mort, avait essuyé quelques injustices un peu plus fortes; qu'un commentateur avait interprété fort mal ses discours auprès d'un satrape de Perse, lorsque *Guillaume* était à la campagne, à quelques lieues d'Ispahan; mais ce n'est point de cela que *Guillaume* mourut: il était accoutumé à tous ces orages, et il en riait. On s'était imaginé qu'il était fort sensible à toutes ces misères, on se trompait beaucoup.

Sa nièce, *Catherine Vadé*, que vous avez connue, vous dira qu'il avait le plus profond mépris pour les tracasseries persannes. Il était quelquefois un peu malin, soit quand il écrivait à *Nicolas*, soit quand il écrivait à *Flaccus*; mais il fut très-sensible et reconnaissant pour le secrétaire intime de *Flaccus*, lequel avait l'esprit et les grâces de son maître: il m'a même chargé, en mourant, de dire à ce secrétaire intime qu'il ne l'oubliait point, quoiqu'il allât boire les eaux du fleuve de l'oubli. Il me le recommandait en présence de *Catherine* sa nièce: Je vous exhorte, lui disait-il souvent, à ne point craindre vos envieux, à marcher toujours dans le sentier

Corresp. générale. Tome XV. † C

— épineux de la gloire, entre le général d'armée
1773. *Watvick* et le ministre *Barmécide* ; comptez ,
quand on a la gloire pour soi , que le reste
vient tôt ou tard.

Je pense comme *Guillaume*. Je vous suis
très - sincèrement dévoué , et j'en prends à
témoin *Catherine* ; j'espère trouver l'occasion
de vous le prouver. Il y a long-temps que je
vous ai dit : *Macte animo , generose puer.*

L E T T R E X I I.

A M O N S I E U R

LE CHEVALIER DE LALLI-TOLENDAL.

24 de mai.

Vous avez , Monsieur , du courage dans
l'esprit comme dans le cœur ; et une chose à
laquelle vous ne faites peut-être pas atten-
tion , c'est que votre Mémoire est de l'élo-
quence la plus forte et la plus touchante.

On m'a mandé que le roi vous avait accordé
une grande grâce , il y a quelques mois. Vous
ne pouviez mieux lui en masquer votre recon-
naissance qu'en manifestant l'injustice des
juges qui ont trempé dans le sang de votre

oncle leurs mains teintes du sang du chevalier de *la Barre*. Ces tuteurs des rois étaient les ennemis du roi : vous le servez en demandant justice contre eux. 1773.

Je pense que c'est un devoir indispensable à M. de *Saint-Priest* de se joindre à vous. Je ne fais pas comment il est votre parent ou votre allié, je ne fais pas même ce que vous est madame la comtesse de *la Heuze*, si elle est votre tante ou votre sœur. Je vous prie de vouloir bien mettre au fait un solitaire si ignorant, en cas que vous lui fassiez l'honneur de lui écrire.

J'ai peur que l'homme puissant, à qui vous vous êtes adressé, ne vous ait donné des paroles et non pas une parole ; mais il ne vous empêchera pas de tenter toutes les voies de venger la mort et la mémoire de votre oncle.

Je présume que madame du *Barri* vous protégerait dans une entreprise si juste et si décente. J'ose croire encore que M. le maréchal de *Richelieu*, que j'ai vu l'ami de M. de *Lalli*, ne vous abandonnerait pas.

Enfin, on peut faire un mémoire au nom de la famille. Il me semble qu'il faudrait que ce mémoire fût signé d'un avocat au conseil. La requête la plus juste n'aura aucun succès si elle n'est pas dans la forme légale, et ne

— fera regardée tout au plus que comme une
1773. plainte inutile.

J'ajoute, et avec chagrin, qu'il faudra se résoudre à épargner, autant qu'on le pourra, les ennemis qui ont déposé contre leur général. Ils sont en grand nombre; et on doit songer, ce me semble, plutôt à justifier le condamné qu'à s'emporter contre les accusateurs. Sa mémoire réhabilitée les couvrira d'opprobre.

Il me paraît que vous avez un juste sujet de présenter requête en révision, si vous prouvez que plusieurs pièces importantes n'ont point été lues. Il n'y a point, en ce cas, d'avocat au conseil qui refuse de signer votre mémoire. Alors vous aurez la consolation d'entendre la voix du public se joindre à la vôtre, et ce cri général éveillera la justice.

Je suis plus malade encore que je ne suis vieux; mais mon âge et mes souffrances ne peuvent diminuer l'intérêt que je prends à cette cruelle affaire, et les sentimens que vous m'inspirez.

J'ai l'honneur d'être, &c.

L E T T R E X I I I .

1773.

A M. V A S S E L I E R , à Lyon.

Mai.

Vous êtes donc mon confrère en fait de goutte ; mon cher ami ? Pour moi , je n'ai la goutte que comme un accessoire à tous mes maux. On fait bien qu'il faut mourir ; mais , en conscience , il ne faudrait pas aller à la mort par de si vilains chemins. Je désire bien vivement de guérir pour venir vous voir , mais je commence à en désespérer.

Je ne suis point du tout étonné de l'évêque dont vous me parlez. Les comédiens sont toujours jaloux les uns des autres. Nous allons avoir une troupe en Savoie , à la porte de Genève , qui fera sans doute crever de dépit celle que nous avons déjà à l'autre porte en France. Chacun joue la comédie de son côté ; je ne la joue pas , mon cher correspondant , en vous disant combien je vous aime.

Mille grâces de la belle branche de palmier.
Quid retribuam domino ?

P. S. Il y a , dans le Bugey , un brave

— 1773. officier qui aime la lecture, qui est philosophe, et qui m'a demandé des livres. Je crois ne pouvoir mieux remplir mon devoir de missionnaire qu'en m'adressant à vous. Je vous envoie le paquet que je vous supplie instamment de faire tenir à ce digne officier à qui le roi ne donne pas de quoi acheter des livres.

Faites un philosophe, et DIEU vous le rendra. Je ne puis faire une meilleure action dans le triste état où je suis.

LETTRE XIV.

A MADAME DE SAINT-JULIEN.

A Ferney, 4 de juin.

LA protectrice réussit à tout ce qu'elle entreprend, et ses entreprises sont toujours de faire du bien. Je me jette à ses pieds, et je les baise avec mes lèvres de quatre-vingts ans, en la priant seulement de détourner les yeux.

Mon doyen de l'académie, qui est fort mon cadet, a eu la bonté de m'écrire une lettre très-consolante. Je lui écris aujourd'hui sur nos histrions qui sont à ses ordres, et je le

supplie , comme je l'ai toujours supplié , et —
 comme il me l'a toujours promis , de faire 1773.
 jouer , sur la fin de son année , les Lois de
 Minos , d'un jeune auteur , et la Sophonisbe
 de *Mairet* , qui est mort il y a environ cent
 trente ans ; le tout sans préjudice des autres
 faveurs qu'il peut me faire , et sur lesquelles
 vous avez insisté avec votre générosité ordi-
 naire.

J'aurais bien voulu vous envoyer des Lois
 de Minos pour vos amis , et surtout pour
 monsieur votre frère ; mais M. d'Ogni me
 mande qu'il ne peut plus se charger de paquets
 de livres. Il veut bien faire passer toutes les
 montres de ma colonie dont il est le protec-
 teur ; mais , pour la littérature , on dit qu'elle
 est aujourd'hui de contrebande , et que les
 commis à la douane des pensées n'en laissent
 entrer aucune. Je crois pourtant que , si
 jamais vous rencontrez M. d'Ogni , vous
 pourriez lui demander grâce pour les Lois de
 Minos , et alors vous en auriez tant qu'il vous
 plairait.

A propos de lois , Madame , je ne suis
 point surpris de la sentence portée contre
 M. de *Morangiés* ; j'ai toujours dit qu'ayant
 eu l'imprudence de faire des billets , il serait
 obligé de les payer , quoiqu'il soit évident
 qu'il n'en ait jamais touché l'argent.

1773. J'ai toujours dit encore que les faux témoins qui ont déposé contre lui, ayant eu le temps de se concerter et de s'affermir dans leurs iniquités, triompheraient de l'innocence imprudente.

Voilà une affaire bien singulière et bien malheureuse. Elle doit apprendre à toute la noblesse de France à n'avoir jamais affaire avec des usuriers, et à ne jamais connaître madame de *la Ressource*: mais on ne corrigera point nos officiers du bel air. J'ai peur qu'il ne soit difficile de faire modérer la sentence par le parlement, et impossible d'en changer le fond, à moins que quelqu'un des fripons qui ont gagné leur procès ne meure incessamment, et ne demande pardon à DIEU et à la justice de ses manœuvres criminelles. Toute cette aventure fera long-temps un grand problème. Il ne faut compter dans ce monde que sur votre belle ame et sur votre amitié courageuse; mais daignez compter aussi, Madame, sur la très-tendre et très-respectueuse reconnaissance de ce pauvre malade du mont Jura.

Voltaire.

L E T T R E X V.

1773.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 4 de juin.

EN vérité, Monseigneur je ne fais si je dois pleurer ou rire de ce que vous me mandez dans votre lettre du 28 de mai; mais quand un comédien fait une tracasserie à M. le maréchal de *Richelieu*, il faut rire, et c'est sans doute ce que vous avez fait.

J'admire seulement votre bonté de daigner m'écrire, lorsque les autres tracasseries de Bordeaux pour du pain, qui ont été, dit-on, suivies d'une sédition meurtrière, attireraient toute votre attention. Si cet orage est passé, permettez-moi de vous parler d'abord d'une chose qui m'intéresse beaucoup plus que tous les spectacles de Fontainebleau et de Versailles; c'est du petit voyage dont vous m'aviez flatté. L'état cruel où je suis ne m'aurait certainement pas empêché d'être à vos ordres; il n'y a que la mort qui eût pu me retenir à Ferney; mais je vois que tout est rompu, et c'est-là ce qui me fait pleurer. J'avais tout arrangé pour cette petite course; il ne m'appartient pas d'avoir une dormeuse;

1773. — mais j'avais une voiture que j'appelais une commode. Il faut s'attendre aux contre-temps jusqu'au dernier moment de sa vie.

Quant à l'article des spectacles, mon héros est engagé d'honneur à protéger mon histrionage. J'ignore quel est le goût de la cour, j'ignore l'esprit du temps présent ; mais je compterai toujours sur votre indulgence pour moi, et sur votre protection nécessaire à ma jeunesse.

Je vous ai supplié, et je vous supplie encore, d'honorer d'une place dans votre liste le roi de Suède, sous le nom de *Teucer*, malgré toutes les différences qui se trouvent entre ces deux personnages.

Je vous demande votre protection pour *Mairêt*, qui est mort il y a environ six-vingts ans, et qui était protégé par votre grand-oncle : il ne tient qu'à vous de le ressusciter. *Minos* et *Sophonisbe* sont deux pièces nouvelles ; toutes deux, et surtout les *Lois de Minos*, forment des spectacles où il y a beaucoup d'action. On dit que c'est ce qu'il faut aujourd'hui, car tout le monde a des yeux, et tout le monde n'a pas des oreilles.

Je vous réitère donc ma très-humble et très-instante prière, de vouloir bien ordonner à vosseigneurs les acteurs de jouer ces deux pièces sur la fin de votre année. J'aurai le

temps de les rendre moins indignes de vous ,
 si je suis en vie. 1773.

Je quitte le cothurne pour vous parler de ma colonie. Vous qui gouvernez une grande province , vous sentez quelles peines a dû éprouver un homme obscur , sans pouvoir , sans crédit , avec une fortune assez médiocre , en établissant des manufactures qui demandaient un million d'avances pour être bien affermies. Il a fallu changer un misérable hameau en une espèce de ville florissante , bâtir des maisons , prêter de l'argent , faire venir les artistes les plus habiles , qui font les montres que les plus fameux horlogers de Paris vendent sous leur nom. Il a fallu leur procurer des correspondances dans les quatre parties du monde : je vous réponds que cela est plus difficile à faire que la tragédie des Lois de Minos , qui ne m'a pas coûté huit jours. Les plus petits objets , dans une telle entreprise , ne sont pas à négliger. Ma colonie était perdue , et expirait dans sa naissance , si M. le duc de *Choiseul* n'avait pas pris et payé , au nom du roi , plusieurs de nos ouvrages , et si l'impératrice de Russie n'en avait pas fait venir pour environ vingt mille écus.

Les deux montres que M. le duc de *Duras* voulut bien accepter pour le roi , au mariage

— 1773. de madame la dauphine, avaient un grand défaut. Un misérable peintre en émail, qui croyait avoir un portrait ressemblant de madame la dauphine, la peignit fort mal sur les boîtes de ces montres. Je n'ose vous proposer de les renvoyer. Si vous pouvez pousser vos bontés jusqu'à faire payer les sieurs *Ceret* et *Dufour* de ces deux montres, je vous aurai beaucoup d'obligation, ils sont les moins riches de la colonie. Daignez faire dire un mot à monsieur *Hébert*, et un frère de *Ceret*, qui est son correspondant à Paris, ira chercher l'argent.

Je vous demande bien pardon d'entrer dans de tels détails avec le vainqueur de Mahon et le défenseur de Gènes; mais enfin mon héros daigne quelquefois s'amuser de bagatelles. On n'est pas toujours à la tête d'une armée; il faut bien descendre quelquefois aux niaiseries de la vie civile.

A propos de niaiseries, souvenez-vous bien, je vous en prie, que je vous ai envoyé dans *Patras* un acteur qui deviendrait en trois mois égal à *le Kain* en bien des choses, et très-supérieur à lui par le don de faire répandre des larmes. Je m'y connais, je suis du métier. J'ai joué *Cicéron* et *Lusignan*, avec un prodigieux succès; mais ce n'était pas le *Cicéron* du barbare *Crébillon*.

J'envoie *Patras* à l'impératrice de Russie,

avec un autre comédien assez bon, dont on n'a point voulu à Paris. Je suis fâché que le Nord l'emporte sur le Midi en tant de choses. 1773.

Quand je songe à cette lettre prolixie dont j'importune mon héros, je suis tout honteux. Cependant je le conjure de la lire toute entière, et de conserver ses bontés à son vieux courtisan, tout ennuyeux qu'il peut être.

Certainement, il lui fera attaché jusqu'au dernier moment de sa vie avec le respect le plus tendre. V.

L E T T R E X V I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

5 de juin.

JE n'ai jamais, mon cher ange, rien entendu aux affaires de ce monde. Le maître des jeux m'a écrit de son côté, et dit que le grand acteur en a menti, et qu'il y est fort sujet. D'un autre côté, je recevais plusieurs lettres qui m'affligeaient infiniment; elles me peignaient, comme mon ennemi déclaré, un homme à qui je suis attaché depuis cinquante ans, et à qui je venais de donner des marques publiques d'une estime et d'une vénération qu'on me repro-

— chait. A toutes ces tracasseries se joignait la
1773. détestable édition de mon ami *Valade*, et la
petite humiliation qui résulte toujours d'avoir
affaire à mon ami *Fréron*.

Je ne fais pas trop quel est le goût de la cour ; je ne fais pas même s'il y a un goût en France. J'ignore ce qui convient, et ce qui ne convient pas ; mais je fais très-certainement que j'avais écrit au maître des jeux plusieurs fois, pour le prier de donner une place dans la liste à mes pauvres Crétois, pour le mois de novembre ; et il a oublié sans doute qu'il me l'avait promis formellement ; il voulait même ressusciter *Mairet*. Il m'avait demandé quelques changemens à l'habit de *Sophonisbe* ; j'y travaillai sur le champ, il en fut content ; apparemment qu'il ne l'est plus. Je vous enverrai incessamment cette vieille *Sophonisbe*, la mère du théâtre français, dont j'ai replâtré les rides. Elle aurait été bien reçue à la cour, du temps du cardinal de *Richelieu* ; mais les choses pourraient bien avoir changé du temps du maréchal. Je lui écrirai encore pour le faire souvenir qu'en qualité de premier gentilhomme de la chambre, il m'a promis de présenter *Astérie* et *Sophonisbe* comme de nouvelles mariées. Je ne demande point qu'elles soient baisées, mais seulement qu'elles fassent la révérence.

C'est assez parler du tripot; voici maintenant bien des grâces que je vous demande. 1773.

Premièrement, c'est de vouloir bien assurer madame de *Saint-Julien*, M. le duc de *Duras* et M. le comte de *Bissy*, de ma reconnaissance que vous exprimerez bien mieux que moi, et que vous ferez bien mieux valoir quand vous les verrez.

Je pense qu'il faut attendre le mois de novembre, et la présentation de ces deux dames, avant de faire la moindre démarche sur ce que vous savez.

Je vous supplie ensuite de me dire si vous avez entendu parler d'un neveu du comte de *Lalli*, qui a obtenu du roi je ne sais quelle grâce, concernant la petite fortune que son malheureux oncle pouvait avoir laissée. Il est aux mousquetaires, sous le nom de M. de *Tolendal*. Le connaissez-vous? en avez-vous entendu parler? Je vois quelquefois dans mes rêves, à droite et à gauche, le comte de *Lalli* et le chevalier de *la Barre*, et je me dis: Quiconque a du pain et une retraite assurée, doit se croire heureux. Ma retraite cependant est bien troublée; ma vieille languissante ne peut supporter les peines que ma colonie me donne; elle a été jusqu'ici très-utile à l'Etat. Si monsieur le contrôleur général avait pu la protéger, et me faire payer de ce qu'il me

— devait, je ne ferais pas dans le cruel embarras
1773. où je me trouve. J'ai fondé une espèce de
petite ville fort jolie, mais j'ai peur que
bientôt elle ne soit déserte. Il faut s'attendre
à tout, et mourir.

Que madame d'*Argental* vive heureuse et
pleine de santé avec vous ! voilà, encore une
fois, ma consolation. V.

L E T T R E X V I I.

A M. LE CHEVALIER HAMILTON,

AMBASSADEUR A NAPLES.

A Ferney, le 17 de juin.

MONSIEUR,

LE public vous a l'obligation de connaître
le Vésuve et l'Etna beaucoup mieux qu'ils ne
furent connus du temps des cyclopes, et
ensuite de celui de *Plin.* Les montagnes que
vous avez vues de mes fenêtres à Ferney,
sont dans un goût tout opposé. Votre Vésuve
et votre Etna sont pleins de caprices; ils
ressembleraient aux petits hommes trop vifs, qui
se mettent souvent en colère sans raison; mais
nos montagnes de glaciers, qui sont dix fois
plus

plus hautes, et quarante fois plus étendues, ont toujours le même vilage, et sont dans un calme éternel. Des lacs toujours glacés, de six milles de longueur, sont établis dans la moyenne région de l'air, entre des rochers blancs, au-dessus des nuages et du tonnerre, sans qu'il y ait eu de l'altération depuis des milliers de siècles. 1773.

Il n'y a pas bien loin, de la fournaise où vous êtes, à la glacière de la Suisse; et cependant quelle énorme différence entre les terrains, entre les hommes, entre les gouvernemens, entre *Calvin* et *San-Gennaro*!

J'ai vu avec douleur que vous n'avez pu faire rajuster un thermomètre en Sicile. Que dirait *Archimède*, s'il revenait à *Syracuse*? mais que diraient les *Trajan* et les *Antonin*, s'ils revenaient à Rome?

Je trouve tout simple que les éruptions des volcans produisent des monticules; ceux que les fourmis élèvent dans nos jardins sont bien plus étonnans. Ces petites montagnes, formées en huit jours par des insectes, ont deux ou trois cents fois la hauteur de l'architecte. Mais pour nos vénérables montagnes, seules dignes de ce nom, d'où partent le Rhin, le Danube, le Rhône, le Pô, ces énormes masses paraissent avoir plus de consistance que *Monte-Nuovo*, et que la prétendue nouvelle île de

Corresp. générale. Tome XV. † D

— 1773. Santorin. La grande chaîne de hautes montagnes qui couronnent la terre en tout sens , m'a toujours paru aussi ancienne que le monde ; ce sont les os de ce grand animal ; il mourrait de soif , s'il n'y avait pas de fleuves ; et il n'y aurait aucun fleuve sans ces montagnes qui en sont les réservoirs perpétuels. On se moquera bien , un jour de nous , quand on saura que nous avons eu des charlatans qui ont voulu nous faire accroire que les courans des mers avaient formé les Alpes , le mont Taurus , les Pyrénées et les Cordelières.

Tout Paris , en dernier lieu , était en alarmes ; il s'était persuadé qu'une comète viendrait dissoudre notre globe le 20 ou le 21 de mai. Dans cette attente de la fin du monde , on manda que les dames de la cour et les dames de la halle allaient à confesse , ce qui est , comme vous savez , un secret infailible pour détourner les comètes de leur chemin. Des gens , qui n'étaient pas astronomes , prédisaient autrefois la fin du monde pour la génération où ils vivaient. Est-ce par pitié ou par colère que cette catastrophe a été différée ? To be, or not to be ; that is the question , &c.

LETTRE XVIII.

1773.

A M. LE PRINCE DE GALLITZIN,

AMBASSADEUR A LA HAIE.

A Ferney , le 19 de juin.

MONSIEUR LE PRINCE,

Vous rendez un grand service à la raison, en faisant réimprimer le livre de feu monfieur *Helvétius*. Ce livre trouvera des contradicteurs, et même parmi les philosophes. Personne ne conviendra que tous les esprits soient également propres aux sciences, et ne diffèrent que par l'éducation. Rien n'est plus faux, rien n'est plus démontré faux par l'expérience. Les âmes sensibles feront toujours fâchées de ce qu'il dit de l'amitié, et lui-même aurait condamné ce qu'il en dit, ou l'aurait beaucoup adouci, si l'esprit systématique ne l'avait pas entraîné hors des bornes.

On souhaitera peut-être, dans cet ouvrage, plus de méthode et moins de petites hiftoiettes, la plupart fausses; mais il me semble que tout ce qu'il dit sur la superstition, sur les abominations de l'intolérance, sur la liberté,

— 1773. sur la tyrannie, sur le malheur des hommes, sera bien reçu de tout ce qui n'est pas un sot ou un fanatique. Quelque philosophe aurait pu corriger son premier livre ; mais persécuter l'auteur, comme on a fait, cela est aussi barbare qu'absurde, et digne du quatorzième siècle. Tout ce que des fanatiques ont anathématisé dans cet homme si estimable, se trouvait au fond dans le petit livre du duc de *la Rochefoucauld*, et même dans les premiers chapitres de *Locke*. On peut écrire contre un philosophe, en cherchant comme lui la vérité par des routes différentes ; mais on se déshonore, on se rend exécration à la postérité, en le persécutant. Il s'en fallut peu que des *Mélitus* et des *Anitus* ne présentassent un gobelet de ciguë à votre ami.

Je dois encore des remerciemens à votre Excellence pour cette histoire de la guerre de la sublime *Catherine* contre la sublime Porte du peu sublime *Mouftapha*. Vous savez que je m'intéresse à cette guerre presque autant qu'à la tolérance universelle qui condamne toutes les guerres. Il faut bien quelquefois se battre contre ses voisins, mais il ne faut pas brûler ses compatriotes pour des argumens. On dit que le pape est aussi tolérant qu'un pape peut l'être ; je le souhaite pour l'amour du genre-humain. J'en souhaite autant au musti, au

shérif de la Mecque, au grand lama et au daïri. 1773.

Je suis possesseur d'un tas de boue, grand comme la patte d'un ciron, sur ce misérable globe; il y a chez moi des papistes, des calvinistes, des piétistes, quelques sociniens, et même un jésuite: tout cela vit ensemble dans la plus grande concorde, du moins jusqu'à présent. Il en est ainsi dans votre vaste empire, sous les auspices de *Catherine*. On goûte depuis long-temps de ce bonheur en Angleterre, en Hollande, en Brandebourg, en Prusse et dans plusieurs villes d'Allemagne; pourquoi donc pas dans toute la terre? pourquoi n'adoucirait-on pas un peu cette maxime: *Que celui qui n'est pas de notre avis, soit comme un commis des fermes et comme un païen*? pourquoi jetterions-nous dans un cachot le convive qui n'aurait pas mis son bel habit pour souper avec nous? pourquoi ferait-on aujourd'hui mourir d'apoplexie un père de famille et sa femme qui, ayant donné presque tout leur bien aux jacobins, garderaient quelques florins pour dîner? pourquoi?... pourquoi?... pourquoi?... Si on me demande pourquoi je vous suis si attaché, je réponds: C'est que vous êtes tolérant, juste et bienfaisant.

Que dites-vous du barbare énergomène qui a cru que j'étais l'ennemi de votre ami, et qui

— m'a écrit une philippique ? Agrérez, monsieur
1773. le Prince, ma très-sensible et très-respectueuse
reconnaissance.

L E T T R E X I X.

A M. LE JEUNE DE LA CROIX.

A Ferney, 28 de juin.

UN vieux malade de quatre-vingts ans, a retrouvé dans ses papiers une lettre du 12 de mai, dont M. *le Jeune de la Croix* l'a honoré. Il y parle du mot *idiotisme*. Puisque *idiot* signifiait autrefois *solitaire*, le vieillard avoue qu'il est un grand idiot ; et comme les organes de l'ame s'affaiblissent avec ceux du corps, il avoue encore qu'il est idiot dans le sens qu'on attache aujourd'hui à ce terme. Il pense que l'*idiotisme* est l'état d'un idiot, comme le *pédantisme* est l'état d'un pédant, le *jansénisme* est l'état d'un janséniste, le *fanatisme* celui d'un fanatique, comme le *purisme* est le défaut d'un puriste, comme le *népotisme* était autrefois l'habitude des neveux de gouverner Rome, comme le *newtonianisme* est la vérité qui a écrasé les fables du *cartésianisme*.

Le vieillard n'a pas le fatuisme de croire

avoir raison, il s'en faut beaucoup ; mais, —
 comme il a embrassé depuis long-temps le 1773.
 tolérantisme, il espère qu'en faveur de l'analogisme, M. de la Croix voudra bien, malgré son atticisme, permettre à un homme qui est depuis vingt ans en Suisse, un solécisme ou un barbarisme.

*Multa renascentur quæ jam cecidere, cadentque
 Quæ nunc sunt in honore vocabula, si volet usus ;
 Quem penes arbitrium est, et jus et norma loquendi.*

Comme estime est due à un homme estimable, le vieillard assure M. de la Croix de sa respectueuse estime.

LETTRE XX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

28 de juin.

Vous aurez incessamment, mon cher ange, une nouvelle édition de la Sophonisbe de Mairet ; et si Cramer n'était pas un paresseux trop occupé de son plaisir, je vous l'enverrais dès aujourd'hui ; mais il faudra que j'attende encore plus de quinze jours, et peut-être un mois. Mairet est revenu exprès de l'autre monde

1773. pour profiter d'une critique très-judicieuse et très-fine de M. le maréchal de *Richelieu*. Il a de bien beaux éclairs, quand la rapidité des affaires et des plaisirs lui laisse des momens pour tirer en volant aux choses de littérature et de goût, et pour daigner s'en occuper une minute. *Mairet* a refait plus de cent vers dans cette pièce, qui est la première en date du théâtre français. Il faut qu'il ait l'honneur de rappeler ce *Lazare* de son tombeau; cela est digne du petit neveu du cardinal de *Richelieu*: le tout, s'il vous plaît, sans préjudice de la Crète.

Vous avez bien raison sur *Lalli* et sur *la Barre*. Vous verrez incessamment un ouvrage concernant l'Inde et ce *Lalli*. Je le crois curieux, intéressant, hardi et sage, surtout très-vrai dans tous ses points; vous en jugerez. Il est très-certain qu'un mort n'est bon à rien, que le chevalier de *la Barre* ferait devenu un des meilleurs officiers de France, puisqu'il s'appliquait à son métier, au milieu des dissipations et des débauches de la jeunesse. Son camarade, le fils du président d'*Etallonde*, est un des meilleurs officiers qu'ait le roi de Prusse; il en est extrêmement content, car il connaît jusqu'au dernier capitaine de ses armées.

Vous m'offrez vos bons offices, mon cher ange, pour ma colonie; en voici une belle occasion.

occasion. Un marquis génois , nommé *Vial* ou *Viale* , s'est adressé à un de nos comptoirs , et 1773.
malheureusement au plus pauvre ; il lui a commandé des montres et des bijoux pour la cour de Maroc. Je me défiais beaucoup des Maroquains et des marquis. Le noble génois *Viale* n'en a pas usé noblement ; il a fait une banqueroute complète , et n'a pas daigné seulement répondre aux lettres que mes artistes lui ont écrites. Cette triste aventure retombe entièrement sur moi , et elle n'est pas la seule. Je ne suis point marquis , mais j'ai bâti des maisons pour toutes mes fabriques , et je leur ai avancé des sommes considérables , sans être secouru d'un denier par le ministère. J'ai vaincu cent obstacles , j'ai tout fait , j'ai tout combattu , et je combats encore. Vous connaissez monsieur l'envoyé de Gènes , il est votre ami. Les artistes auxquels le marquis a fait banqueroute , s'appellent *Servand* et *Boursault* : ce sont deux très-honnêtes gens ; ils sont pères de famille , ils méritent votre protection.

J'ai écrit à M. *Boyer* , ministre du roi à Gènes. Je n'ose fatiguer M. le duc d'*Aiguillon* de cette affaire particulière , il est assez occupé de celles du Nord ; mais je voudrais savoir quel est le premier commis qui a la correspondance de Gènes ; je lui demanderais une

Corresp. générale. Tome XV. † E

— 1773. recommandation auprès de M. *Boyer*, et je lui enverrais un mémoire détaillé sur cette banqueroute qui est certainement frauduleuse.

Je vous jure que la santé de madame d'*Argental* m'intéresse plus que cette banqueroute : cela est tout simple ; la santé est préférable à des montres et à des diamans. Je mourrai bientôt, mais je travaille jusqu'au dernier moment ; je fais des vers et de la prose, bien ou mal ; je bâtis une espèce de ville florissante où il n'y avait qu'un hameau abominable ; je sème du blé dans des terres qui n'avaient point été cultivées depuis la création ; je fais travailler trois cents artistes ; je suis persécuté et honni ; je vous aime très-tendrement : voilà un compte exact de mon existence. V.

L E T T R E X X I.

1773.

A M. L'ABBÉ DE CURSAL.

A Ferney , ce 3 de juillet.

Je vois bien, Monsieur, que vous descendez d'un homme qui ne voulait pas assassiner ses frères pour plaire à un duc de *Guise* (*). On ne les assassinait, il y a quelques années, dans Abbeville, que par arrêt de l'ancien banc du roi, nommé parlement; aujourd'hui on se contente de les calomnier. Ainsi le monde est tout le contraire de ce que disait *Horace*; il se corrige, au lieu d'empirer. Je vais le quitter bientôt, et je suis bien aise de le laisser dans ces bonnes dispositions.

Plus il y aura d'hommes qui vous ressemblent, Monsieur, moins il faudra dire de mal de son siècle. M. d'*Alembert*, qui m'a envoyé votre lettre et votre livre, est un de ceux qui me réconcilient le plus avec le genre-humain. Il est encore un peu sot ce genre-humain; mais à la fin la lumière pénétrera chez tous les

(*) *Thomasseau de Cursai* refusa d'exécuter les ordres du duc de *Guise*, pour le massacre des protestans d'Angers, le jour de la Saint-Barthelemi.

— 1773. honnêtes gèns. Vous contribuerez à les éclairer, comme votre ancêtre à les laisser vivre. J'ai l'honneur d'être, &c.

L E T T R E X X I I.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 5 de juillet.

LE gros *la Borde* m'apporte une lettre de mon héros. Il va en Italie, comme vous savez, tandis que, moi misérable, je suis dans mon lit fort peu en état d'aller en France.

Vous m'apprenez la jolie niche que vous vouliez me faire. Vous pensez bien, Monseigneur, que je la trouve charmante ; attrapez-moi toujours de même. Mon cœur est bien sensible à cette bonne plaisanterie. J'ai bien peur que ce ne soit donner des gouttes d'Angleterre à un homme qui est mort. Je ressemble un peu au *Lazare*, à qui vous avez dit, *viens-t-en dehors* ; mais je vois qu'on ne ressuscite plus : le bon temps est passé, et c'est bien dommage.

Après avoir remercié mon protecteur du fond de mon ame, je vais parler à monsieur le doyen. Il ne se souvient plus de m'avoir

donné un très-bon conseil, très-judicieux, très-fin, très-digne de monsieur le doyen. C'était pour la Sophonisbe de *Mairet*, c'était pour la fin du quatrième acte. Je crois avoir exécuté pleinement ce que vous m'avez prescrit. J'ai tâché d'ailleurs de garnir d'un peu d'embonpoint ce squelette de *Mairet*; je l'ai travaillé de la tête aux pieds. Je le fais réimprimer, et dès qu'il sera sorti de la presse, je l'enverrai à monsieur le doyen et à monsieur le premier gentilhomme de la chambre. Ce premier monument de la scène française mérite assurément d'être rajeuni. C'est le premier ouvrage où les trois unités aient été observées. *Corneille* ne les connaissait pas encore, et c'est une obligation que nous avons à M. le cardinal de *Richelieu*. La pièce même de *Mairet* était beaucoup plus intéressante que la Sophonisbe de *Corneille*, bien plus naturelle et bien plus tragique. Elle était plus correctement écrite, quoiqu'antérieure de près de quarante ans; et si elle n'avait pas été entièrement infectée d'une familiarité comique, souvent poussée jusqu'à la bassesse, elle se serait soutenue toujours au théâtre.

Je pense donc, et j'ose dire que je pense avec mon héros, qu'en donnant à la Sophonisbe un ton plus noble, on peut la ressusciter pour jamais. Il fera ce miracle quand il

1773. le voudra et quand il le pourra. J'aurai l'honneur de lui envoyer quelques exemplaires de la reffuscitée, et je le supplierai d'en faire parvenir un à *le Kain*, afin qu'il apprenne son rôle de *Maffinisse*, supposé que monsieur le doyen soit content de l'ouvrage.

Je n'ose lui parler de Minos et de la Crète, parce que je fais qu'il ne faut courir ni deux lièvres ni deux tragédies à la fois, et surtout qu'il ne faut point fatiguer son héros qui a autre chose à faire qu'à écouter mes bali-Verne.

N. B. Une très-belle dame de votre connaissance (*), et qui par son portrait me paraît ce que j'ai jamais vu de plus beau, a chargé *la Borde* de m'embrasser des deux côtés, à ce qu'il prétend; je lui en ai témoigné ma reconnaissance par une lettre un peu insolente, qu'elle pourrait vous montrer avant de la jeter au feu.

Pardonnez à la longueur de celle que je vous écris, en faveur de ma bavarde vieillisse et de mon tendre et profond respect. V.

(*) Madame du Barri.

L E T T R E X X I I I.

1773.

A M. LE CHEVALIER DELISLE,

CAPITAINE DE DRAGONS, &c.

A Ferney, 12 de juillet.

Si vous voyagez, Monsieur, pour les belles divinités de la France, vous faites bien d'aller où est madame la comtesse de *Brionne* (*). Si vous voulez, chemin faisant, voir des ombres, comme faisait le capitaine de dragons *Ulysse* dans ses voyages, vous ne pouvez mieux vous adresser que chez moi. Je suis la plus chétive ombre de tout le pays, ombre de quatre-vingts ans ou environ, ombre très-légère et très-souffrante. Je n'apparais plus aux gens qui sont en vie. Mon triste état m'interdit tout commerce avec les humains; mais, quoique vous n'ayez point traduit les *Géorgiques*, hasardez de venir à Ferney quand il vous plaira. Madame *Denis*, qui est le contraire d'une ombre, vous fera les honneurs de la chaumière. Nous avons aussi un neveu, capitaine de dragons tout comme vous, qui demeure dans une autre chaumière voisine.

(*) A Laufane.

— 1773. Et moi, si je ne suis pas mort absolument, je vous ferai ma cour comme je pourrai, dans les intervalles de mes anéantissemens. Si je meurs pendant que vous serez en route, cela ne fait rien; venez toujours, mes manes en seront très-flattés; ils aiment passionnément la bonne compagnie. J'ai l'honneur d'être avec respect, Monsieur, votre très-humble et très-obéissante servante.

L'ombre de Voltaire.

L E T T R E X X I V.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 19 de juillet.

C'EST uniquement pour ne point fatiguer les yeux de mon héros, que j'ai fait réimprimer quelques exemplaires de cette *Sophonisbe* de *Mairet*. J'y ai mis tout ce que je sais, et ma petite palette n'a plus de couleurs pour repeindre ce tableau. Il se peut bien faire que les arts étant aujourd'hui perfectionnés, le public, étant enthousiasmé des spectacles de *M. Audinot* et des comédiens de bois, se soucie fort peu de juger entre la *Sophonisbe* de *Mairet* et celle de *Corneille*; mais il y a

toujours un petit nombre d'honnêtes gens —
 qui ont du goût et du bon sens, et qu'il ne 1773.
 faut pas absolument abandonner. Il est nécessaire qu'il y ait à la cour un homme qui empêche la prescription, et qui ne souffre pas que l'Europe se moque toujours de nous. Le seul vice du sujet, c'est que *Massinisse*, qui en est le héros, est toujours un peu avili, soit que les Romains lui ordonnent de quitter sa femme, étant vainqueur, soit qu'ils le prennent prisonnier dans un combat, soit qu'ils le désarment dans son propre palais. On a tâché de remédier à ce défaut essentiel en faisant de *Massinisse* un jeune héros emporté et imprudent, parce que tout se pardonne à la jeunesse; mais on ne sait si on a réussi à corriger, par quelques beautés de détail, un vice si capital.

Quoi qu'il en soit, il y a quelque apparence que *le Kain* fera beaucoup valoir le rôle de *Massinisse*. J'ignore à qui Monseigneur donnera celui de *Sophonisbe* et celui de *Scipion*. La difette des héros et des héroïnes est fort grande.

Je vous envoie quatre exemplaires sous le couvert de M. le duc d'*Aiguillon*. Vous en donnerez un à M. d'*Argental*, si vous voulez; et si vous voulez aussi, vous ne lui en donnerez pas : vous êtes le maître absolu.

— J'écris à *Cramer*, et je lui mande qu'il mette
1773. les autres exemplaires sous la clef; c'est d'ailleurs une précaution assez inutile. La pièce est imprimée dès l'année passée, et court tout le monde. Personne ne s'embarrasse ni ne s'embarrassera de savoir s'il y a une édition nouvelle dans laquelle il y a quelques vers de changés. Nous sommes dans un temps où rien ne fait une grande sensation. Tous les objets, de quelque nature qu'ils soient, sont effacés les uns par les autres.

Je vous ai toujours supplié, et je vous supplie encore de vouloir bien ordonner qu'on représente les Lois de Minos, dans les fêtes du mariage. Les comédiens avaient déjà appris cette pièce, et les lois de la comédie sont qu'on la représente. Je ne vous ai donc demandé, et je ne vous demande encore que l'exécution littérale des lois de votre empire, soutenues de votre protection. Les Lois de Minos sont à moi, et la Sophonisbe est à *Mairat*. Les Lois de Minos forment un spectacle magnifique, et un contraste très-pittoresque de crétois civilisés, méchamment superstitieux, et de vertueux sauvages. Une fille, dont on va faire le sacrifice, est plus intéressante qu'une femme qui épouse son amant deux heures après la mort de son mari.

La détestable édition que la mauvaise foi et le mauvais goût firent chez *Valade*, me causa, 1773, je vous l'avoue, un extrême chagrin. On n'aime point à voir mutiler ses enfans. Je retirerai cette pièce qu'on allait représenter, et je vous conjurai d'avoir la bonté de ne la donner qu'au mois de novembre. J'ai toujours persisté dans cette idée et dans mes supplications. J'ai pensé que je pourrais même avoir le temps d'ôter quelques défauts à cet ouvrage, et de le rendre moins indigne d'être protégé par vous.

J'ai imaginé encore que si les Lois de Minos et la Sophonisbe réussissaient, ce succès pourrait être un prétexte pour faire adoucir certaines lois dont vous savez que je ne parle jamais. Il faudrait un peu plus de santé que je n'en ai, pour profiter de l'abrogation de ces lois arbitraires.

J'avais long-temps imaginé d'aller aux eaux de Barège comme *le Kain*, quand vous seriez dans votre royaume; et il n'y a pas loin de Barège à Bordeaux : c'était-là l'espérance dont je me berçais. Vos bontés me présentent une autre perspective : je doute un peu de la réussite. Vous savez qu'il y a des gens opiniâtres sur les petites choses, et à qui le terme *non* est beaucoup plus familier dans de certaines occasions que le terme *oui*.

1773. Au reste, il me paraît que chacun s'en va tout le plus loin qu'il peut. Il y a, de compte fait, plus de soixante personnes de considération à Laufane, venues toutes de votre pays, et on en attend encore. Pour moi, il y a vingt ans que je n'ai changé de lieu, et je n'en changerai jamais que pour vous.

La Borde a fait exécuter à Ferney quelques morceaux de sa *Pandore*. Si tout le reste est aussi bon que ce que j'ai entendu, cet ouvrage aura un très-grand succès. Le sujet n'est pas si funeste, puisque l'amour reste au genre-humain; et d'ailleurs qu'importe le sujet, pourvu que la pièce plaise? Le grand point, dans toutes ces fêtes, est d'éviter la fadeur de l'épithalame. Je devrais éviter la fadeur des longues et ennuyeuses lettres, mais la consolation de m'entretenir avec mon héros et de lui renouveler mon tendre respect, m'emporte toujours trop loin. V.

L E T T R E X X V.

1773.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

19 de juillet.

J'AI attendu long-temps , mon cher ange , que cette édition de la Sophonisbe de *Mairet* fût finie , pour vous l'envoyer ; et actuellement qu'elle est faite , je ne vous l'envoie pas. En voici la raison : le maître des jeux veut qu'on ne l'envoie qu'à lui seul ; il me dénonce expressement cette volonté despotique ; et si je suis réfractaire , la pièce ne sera pas jouée. Cela est fort plaissant , et si plaissant que vous tâcherez de n'en rien savoir.

Il ne sera pas moins plaissant que vous lui disiez , quand vous le verrez , que j'ai refusé de vous donner l'ouvrage , et qu'il faut une lettre de cachet de sa part pour que vous l'ayez en votre possession , comme lorsque le roi fit saisir à Versailles toutes les *Encyclopédies* , et ne les rendit qu'aux gens qui avaient une bonne réputation.

J'aurais dû commencer par vous remercier de votre négociation génoise ; mais l'aventure de Sophonisbe m'a paru si drôle , que je lui ai donné la préférence.

M. de *Spinola* se trompe ; on veut tromper

— sur une chose qui n'en vaut pas la peine. Le
 1773. marquis *Vial* ou *Viale* est marchand et banque-
 routier en son propre nom de marquis. C'est
 lui qui écrivit à mes artistes ; c'est lui seul qui
 se chargea des effets à lui seul envoyés : et s'il
 a fait banqueroute avec quelques associés , il
 en est seul la véritable cause. M. de *Spinola*
 s'est encore trompé en vous disant que le mar-
 quis ne s'était point absenté : le marquis est à
 Naples, et c'est notre ministre à Gènes qui me
 mande tout cela. C'est une affaire dans laquelle
 on ne peut agir ni par conciliation ni par la
 voie de l'autorité ; on ne peut y employer
 que la vertu de la résignation. J'exhorte à
 présent mes pauvres artistes à la patience, et
 je tâche de profiter moi-même de mon ser-
 mon, dans plus d'une affaire. Ceux qui disent
 que la patience n'est que la vertu des ânes ,
 ont grand tort ; elle doit être , surtout à pré-
 sent , la vertu des philosophes et de ceux qui
 aiment les bons vers.

Vous savez que nous avons à présent , à
 Lausanne , la moitié de la France et la moitié
 de l'Allemagne. Monsieur l'évêque de Noyon
 est dans la maison qui m'a appartenu neuf
 ans.

Monsieur l'évêque de Noyon
 Est à Lausanne , en ma maison ;

Avec d'honnêtes hérétiques.

Il en est très-aimé, dit-on,

Ainsi que des bons catholiques.

Petits embryons frénétiques

De Loyola, de Saint-Médard,

Qui troublâtes long-temps la France,

Apprenez tous, quoiqu'un peu tard,

A connaître la tolérance.

1773.

Comment se porte madame d'Argental ?
a-t-elle besoin de la vertu de la patience ?
J'embrasse mon cher ange le plus tendrement
du monde.

Dieu veuille que l'homme à qui vous avez
prêté la Crête n'ait point donné la chose à exa-
miner à des gens qui auront été effrayés de
tout ce qui l'accompagne !

Les notes, et certains petits traités sublé-
quens, pourraient bien éveiller les *Cerbères*.

1773.

L E T T R E X X V I.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

30 de juillet.

Vous avez sans doute, Madame, trouvé fort mauvais que je ne vous aye point écrit, et que je ne vous aye point remercié de m'avoir fait connaître M. *Delisle* qui, par son esprit et son attachement pour vous, méritait bien que je me hâtasse de vous faire son éloge. Ce n'est pas que la foule des princes et des princesses de Savoie et de Lorraine, ou de Lorraine et de Savoie, qui étonnent la Suisse par leur affluence, m'ait pris mon temps; ce n'est pas que Genève, encore plus étonnée que le reste de la Suisse, m'ait vu à ses bals et à ses fêtes: vous sentez bien que tout ce fracas n'est pas fait pour moi; mais je n'ai pas eu un instant dont je pusse disposer, et je veux vous dire de quoi il est question.

Les parens de M. de *Lalli*, qui se trouvent dans une situation très-équivoque et très-désagréable, se sont imaginés que je pourrais rendre quelques services à sa mémoire. Ils
m'ont

m'ont envoyé leurs papiers : il m'a fallu étudier ce procès énorme qui a duré trois ans, et qui a fini enfin d'une manière si funeste. 1773.

J'ai trouvé qu'il n'y avait pas plus de preuves contre lui que contre les *Calas*; et que les assassins du chevalier de *la Barre* avaient à se reprocher le sang de *Lalli*, tout autant que celui de cet infortuné jeune homme.

Mais sachant très-bien que le public ne se soucierait point du tout aujourd'hui du procès de *Lalli*, que tout s'oublie, qu'on ne s'intéresse ni à *Louis XIV*, ni à *Henri IV*, et qu'il faut toujours piquer la curiosité de nos Velches par quelque chose de nouveau, j'ai fait un petit précis des révolutions de l'Inde, à la fin duquel la catastrophe de *Lalli* s'est trouvée naturellement.

Voilà, Madame, ce qui m'a occupé jour et nuit; et quoique j'aye près de quatre-vingts ans, c'est le travail qui m'a le plus coûté dans ma vie.

Peut-être, dans l'indifférence où vous paraissez être pour les choses de ce monde, vous ne vous intéressez point du tout à ce qui s'est passé dans l'Inde et dans le parlement; nos sottises et nos désastres à Pondichéry et dans Paris peuvent fort bien ne vous pas toucher; aussi je me garderai bien de vous envoyer cette petite histoire que j'ai composée

Corresp. générale. Tome XV. † F

1773. pourtant pour le petit nombre de personnes qui ont le sens droit comme vous, et qui aiment comme vous la vérité.

Je me suis mis à juger les vivans et les morts. J'ai fait un précis historique du procès de M. de *Morangiés*; et je ne suis pas plus de l'avis du bailli du palais que je n'ai été de l'avis du parlement dans tout ce qu'il a fait depuis le temps de la fronde, excepté quand il a renvoyé les jésuites. Mais foyez bien sûre que vous n'aurez ni *Morangiés* ni *Lalli*, à moins que vous ne l'ordonniez positivement.

J'oserais mettre encore dans mon marché que je voudrais que vous pensassiez comme moi sur ces deux objets; mais ce serait trop demander. Il faut laisser une liberté toute entière aux personnes qu'on prend pour juges, et ne les point révolter par trop d'enthousiasme.

Il est bon d'avoir votre suffrage, mais je veux l'avoir par la force de la vérité; et je ne vous prierai pas même d'avoir la plus légère complaisance. Tout ce que je crains, c'est de vous ennuyer; mais, après tout, les objets que je vous présente valent bien tous les rogatons de Paris, et tous les misérables journaux que vous vous faites lire pour attraper la fin de la journée.

Il me semble qu'il y a un roman intitulé

Les journées amusantes ; ce ne peut-être en effet qu'un roman. Les journées heureuses ^{1773.} seraient une fable encore plus incroyable. Vous les méritiez, ces journées heureuses ; mais on n'a que des momens. J'aurais du moins des momens consolans , si je pouvais vous faire ma cour. V.

L E T T R E X X V I I.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney , 7 d'auguste.

SI mon héros a un moment de loisir à Compiègne, je le supplie de daigner lire un petit précis très-vrai et très-exact du meurtre de M. de *Lalli*, lieutenant général, et un précis très-court de l'affaire de M. de *Morangiés*, maréchal de camp. Il peut être sûr de ne trouver, dans ces deux mémoires, aucun fait qui ne soit appuyé sur des papiers originaux qu'on a entre les mains.

On a joué les *Lois de Minos* à Lyon avec beaucoup de succès. Un acteur, nommé *la Rive*, a emporté tous les suffrages dans le rôle de *Datame*, et la ville a prié *le Kain* de jouer le rôle de *Teucer* à son retour, au mois de septembre.

1773. Pour moi, je vous supplie instamment, Monseigneur, d'avoir la bonté d'ordonner aux comédiens de Paris de jouer les tragédies de Sophonisbe et de Minos. Je compte sur vos promesses autant que je suis pénétré de vos bontés. Je ne demande, après tout, que ce qu'on ne pourrait refuser à MM. le Mière et Portelance.

J'ai encore une passion plus forte que celle des tragédies, ce serait de vous faire ma cour au moins deux jours avant de mourir, au premier voyage que vous feriez dans votre royaume de Guienne. Il ne faut nulle permission pour cela ; les chemins sont libres ; je mourrais content.

J'envoie ce paquet sous le couvert de M. le duc d'Aiguillon, ne sachant pas si vous avez vos ports francs pour les gros paquets qui ne viennent point de votre gouvernement. Vous ne m'avez jamais répondu sur cet article.

Daignez me conserver vos bontés ; elles sont la première des consolations d'un homme qui bientôt n'aura plus besoin d'aucune. V.

LETTRE XXVIII.

1773.

A M. MARMONTEL.

9 d'août.

MON cher historiographe, vous voilà donc entré dans ce chemin semé d'épines : mais vous le couvrirez de fleurs convenables au sujet. Voilà d'ailleurs les Incas qui vous appellent. On prétend que les *Indios bravos*, après avoir détruit leurs vainqueurs, ont enfin mis sur le trône un homme de la race des anciens Incas. Ce n'est pas là vraiment une affaire de roman, c'est matière d'historiographie. Vous en avez assez honnêtement dans le Nord et dans le Midi.

J'ai vu M. de Garville, et je ne l'ai point assez vu. J'étais très-malade, mais j'espère qu'il me donnera ma revanche.

J'ai reçu une brochure imprimée chez Valade. C'est une épître à Sabatier et compagnie. J'ignore à qui j'en suis redevable. Je soupçonne M. l'abbé Duvernet, et encore un autre abbé dont j'ignore la demeure. Je ne m'attendais pas, je l'avoue, à être défendu par des gens d'Eglise. Ceux-ci me paraissent

— de la petite Eglise des gens d'esprit, et du
1773. petit nombre des élus.

Dans l'embarras où je suis de savoir à quel saint je dois des actions de grâce, je m'adresse à vous, mon cher ami; je vous envoie ma réponse toute ouverte; je vous supplie d'y mettre l'adresse, et de l'envoyer à l'auteur qui, sans doute, est connu de vous ou de M. d'Alembert. Il ne ferait pas mal que l'on connût un peu à fond ce M. Sabatier. Ses protecteurs sauront au moins qu'ils sont fort mal servis par les gens qu'ils emploient.

Je me flatte que vous recevrez dans quelques jours un petit essai sur quelques révolutions de l'Inde, sur la perte de Pondichéry, et sur la mort funeste de Lalli. Cela est du ressort de feu l'historiographe, et de l'historiographe vivant. Je puis vous assurer de la vérité de tous les faits. La plupart sont curieux, et peuvent même être intéressans six ans après l'événement. L'auteur est un peu l'avocat des causes perdues; mais vous ferez convaincu que M. de Lalli était innocent, et que l'ancien parlement n'était pas infallible.

Je suis enchanté que *la Harpe* ait remporté un nouveau prix. Je souhaite qu'il en ait deux cette année : à la fin sa gloire forcera le gouvernement à lui rendre justice.

Adieu, mon très-cher et illustre confrère;

continuez toujours à veiller sur notre petit troupeau qui est toujours près d'être mangé des loups. 1773.

L E T T R E X X I X.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Ferney, 13 d'auguste.

J'AI peur, Madame, que vous ne vous intéressiez pas plus à nos indiens qu'à la plupart de nos velches. Vous m'avez mandé que vous aviez jeté votre bonnet par-dessus les moulins, mais il ne fera pas arrivé jusqu'à l'Inde. Pour moi, je vous l'avoue, je confidère avec quelque curiosité un peuple à qui nous devons nos chiffres, notre trictrac, nos échecs, nos premiers principes de géométrie, et des fables qui sont devenues les nôtres; car celle sur laquelle *Milton* a bâti son singulier poëme, est tirée d'un ancien livre indien, écrit il y a près de cinq mille ans.

Vous sentez combien cela élargit notre sphère. Il me semble que, quand on rampe dans un petit coin de notre Occident, et

— 1773. quand on n'a que deux jours à vivre, c'est une consolation de laisser promener ses idées dans l'antiquité, et à fix mille lieues de son trou.

Cependant il se pourra très-bien que la description des pays où le colonel *Clive* a pénétré plus loin qu'*Alexandre*, ne vous amusera pas infiniment. Ce, qui était si essentiel pour notre défunte compagnie des Indes, sera peut-être pour vous très-insipide. En tout cas, il ne tient qu'à vous de ne pas vous faire lire le commencement de cet ouvrage, et d'aller tout d'un coup aux aventures de ce pauvre *Lalli*, à son procès criminel, à son arrêt et à son bâillon.

Nous donnons de temps en temps à l'Europe de ces spectacles affreux qui nous feraient passer pour la nation la plus sauvage et la plus barbare, si d'ailleurs nous n'avions pas tant de droits à la réputation de l'espèce la plus frivole et la plus comique.

J'ai un petit avertissement à vous donner sur cet envoi que je vous fais, c'est qu'il n'est pas sûr que vous le receviez. M. d'Ogni qui a des bontés infinies pour ma colonie, et qui veut bien faire passer, jusqu'à Constantinople et à Maroc, les travaux de nos manufactures, m'a mandé qu'il ne voulait pas se charger d'une seule brochure pour Paris.

Mon

Mon village de Ferney envoie tous les ans pour cinq cents mille francs de marchandises au bout du monde, et ne peut pas envoyer une pensée à Paris. Le commerce des idées est de contrebande. 1773.

Je ne peux donc pas vous répondre, Madame, que mes idées vous parviennent. Cependant c'est un ouvrage dans lequel il n'y a rien que de vrai et d'honnête. Le plus rude commis à la douane de l'entendement humain ne pourrait y trouver à redire. Je ne fais si nous ne devons pas cette rigueur, qu'on exerce aujourd'hui contre tous les livres, à messieurs les athées. Ils ont fort mal fait, à mon avis, de faire imprimer tant de sermons contre DIEU ; cette espèce de philosophie ne peut faire aucun bien, et peut faire beaucoup de mal. Notre terre est un temple de la Divinité. J'estime fort tous ceux qui veulent nettoyer ce temple de toutes les abominables ordures dont il est infecté ; mais je n'aime pas qu'on veuille renverser le temple de fond en comble.

Je languis au milieu des souffrances continues dans un petit coin de ce temple, et j'attends chaque jour le moment d'en sortir pour jamais. Vous n'avez perdu qu'un de vos sens, et je perds mes cinq.

Je n'ai pu faire ma cour ni à madame de
Corresp. générale. Tome XV. † Q

— B.... ni à madame la princesse de C.... fa
1773. fille, quoiqu'elles soient toutes deux philo-
sophes ; madame la duchesse de V.... l'est
aussi. Une centaine d'êtres pensans de la
première volée, sont venus dans nos cantons.
On prétend que tous les dieux se réfugièrent
autrefois en Egypte : ils se sont donné cette
fois-ci rendez-vous en Suisse.

Si vous aviez pu y venir, j'aurais été con-
solé. Je fais mille vœux pour vous, Madame ;
mais à quoi servent-ils ? Je vous suis attaché
tendrement et inutilement. Nous sommes
tous condamnés aux privations, suivies de la
mort. Je l'attends sur mon fumier du mont
Jura, et je vous souhaite du moins de la santé
dans votre Saint-Joseph.

Adieu, Madame ; contre nature, bon
cœur. V.

A M. VILLEMAIN D'ABANÇOURT. (*)

19 d'auguste.

LE vieux malade de Ferney vous remercie, Monsieur, avec la plus grande sensibilité. Il ressemble à ces vieux chevaliers qui ne pouvaient plus combattre en champ clos; ils étaient *exoiues*, comme dit la chronique; et un jeune chevalier, plein de courage, prenait leur défense.

Je n'aurais jamais si bien combattu que vous, Monsieur; je rends grâce à ma vieillesse qui m'a valu un si brave champion. Vous êtes entré dans la lice accompagné des grâces. Le bon roi *René* dit que, quand *li preux chevalier se démène si gentiment, il rengrège l'amitié de sa dame*. Je ne doute pas que vous ne plaisiez fort à la vôtre. Pour moi, je ne fais si les agrémens de votre style ne m'ont pas fait encore plus de plaisir que votre combat ne m'a fait d'honneur.

Agréez, Monsieur, la reconnaissance très-sincère de votre, &c.

(*) Sur la fable intitulée *le Cygne et les Hiboux*, qui n'est qu'une allusion à M. de Voltaire et à ses ennemis,

1773.

L E T T R E X X X I

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 26 d'auguste.

JE mets aux pieds de mon héros une troisième lettre à la noblesse de son ancien gouvernement. Quand le parlement condamnerait M.^e de *Morangiés* par les formes, je le croirais toujours innocent dans le fond. Vous êtes maréchal de France et juge de l'honneur; vous êtes pair du royaume et juge de tous les citoyens : prononcez.

Si j'osais demander une autre grâce à notre doyen, je le conjurerais de ne pas flétrir une *Electre* composée, avec quelque soin, d'après celle de *Sophocle*, sans épisode, sans un ridicule amour, écrite avec une pureté qu'un doyen de l'académie, un *Richelieu* doit protéger, représentée avec tant de succès par mademoiselle *Clairon*, et qu'enfin mademoiselle *Raucourt* pourrait encore embellir; je vous conjurerais de me raccommo-der avec elle, puisque vous m'avez attiré sa colère. Je vous supplierais de ne me point donner le dégoût de préférer une partie carrée d'amours insipides, en vers allobroges; une *Electre* qui s'écrie,

Je ne puis y fouscrire ; allons trouver le roi,
Fefons tout pour l'amour , s'il ne fait rien pour moi. 1773.

Une *Iphianaffe* qui dit,

J'ignore quel deffein vous a fait révéler
Un amour que l'efpoir femble avoir fait parler.

Un *Itis* qui fait ce compliment à *Electre* ,

Pénétré du malheur où mon cœur s'intérefse ,
M'est-il enfin permis de revoir ma princeffe ?
Je ne fuis point haï. Comblez donc tous les vœux
Du cœur le plus fidelle et le plus amoureux ,
&c. &c. &c. &c.

Enfin , j'efpérerais que vous ne donneriez
point cette préférence humiliante à un mort
fur un mourant qui vous a été attaché pendant
plus de cinquante ans.

Vous favez que mon unique reffource ,
dans la fituation où je fuis , ferait d'adoucir
des perfonnes prévenues contre moi , en leur
inspirant quelque indulgence pour mes faibles
talens.

Je fuis défefpéré de vous importuner de
mes plaintes. Je n'ai de confolation qu'en
vous parlant de mon refpect et de mon atta-
chement inviolable. V.

1773.

LET TRE XXXI.

A -M. K E A T.

Ferney, 27 d'auguste.

Et in Arcadia ego!

HE was dead, and j am a dying; and what
is worfe; j am a suffering. But my torments
are allay'd by your Arcadian musik.

*Tale tuum carmen nobis, divine poëta,
Quale quies fessis in gramine, quale per æstum
Dulcis aqua saliente sitim restinguere vivo.*

My stormy life at last sinks to a calm. Come
death when it will j'll meet it smiling.

Dear sir, enjoy the happiness you deserve.

V.

L E T T R E X X X I I I . 1773.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

27 d'août.

MON cher ange, les côtes de Malabar et de Coromandel, l'Indus et le Gange, la mauvaise tête et le triste cou du pauvre *Lalli*, le procès pitoyable de M. de *Morangiés*, l'absurdité de M. *Pigeon*, mes craintes qu'il n'y ait quelques *Pigeons* dans le parlement, les embarras multipliés que me donne ma colonie, les cruautés de M. l'abbé *Terrai*, ma détestable santé, &c. &c. &c. &c., tout cela m'a empêché de vous écrire. Je ne vous parle point des caprices du maître des jeux : il y a de petites malices qui me confondent.

Je vous envoie par M. *Sabatier*, qui n'est point l'abbé *Sabatier*, la première partie des affaires des brachmanes et de *Lalli*, en attendant la seconde, en attendant tout le reste.

Si vous voulez que, pour ranimer vos bontés, je vous parle de comédie, je vous dirai que j'ai vu trois comédiens auxquels il manque peu de chose pour devenir excellens; mais les maîtres des jeux ne les prendront pas.

G 4

1773. Adieu, mon cher ange; croirait-on que, dans ma profonde retraite, je n'ai pas un seul moment à moi; mais vous savez, mes deux anges, si mon cœur est à vous. V.

L E T T R E X X X I V.

A M. DE SAINT-LAMBERT.

A Ferney, premier de septembre.

J E reçois de vous, Monsieur, deux beaux présens à la fois; il est vrai que je les reçois tard. C'est la cinquième édition du très-beau poème des *Saisons* avec une de vos lettres: elle est du 12 de mai, et nous sommes au mois de septembre. Le paquet est resté environ quatre mois à Lyon, dans les mains des commis. Le poème des *Saisons* ne restera jamais si long-temps chez les libraires.

Je trouve à l'ouverture du livre, page 104:

J'entends de loin les cris d'un peuple *infortuné*
Qui court le tirse en main, de pampre couronné, &c.

Les premières éditions portaient, d'un peuple *fortuné*. Vous seriez-vous ravivé cette fois-ci? voudriez-vous dire qu'un peuple *infortuné*, chargé de corvées et d'impôts, ne

laisse pas pourtant de s'enivrer , de danfer et de rire ? Cette seconde leçon vaudrait bien la première ; mais , en ce cas , il eût fallu exprimer que la vengeance fait oublier la misère , et *addit cornua pauperi* : j'aime mieux croire que c'est une faute d'impression. 1773.

J'ignore si vous avez reçu les Lois de Minos. Vous vous doutez bien dans quel esprit j'ai fait cette rapsodie : il ne faut jamais perdre de vue le grand objet de rendre la superstition exécration. J'aurais dû y mettre un peu plus de *vim tragicam* ; mais un malade de quatre-vingts ans ne peut rien faire de ce qu'il voudrait , en aucun genre.

Si j'ai rendu à une belle dame deux baisers qu'elle m'avait envoyés par la poste , personne ne doit m'en blâmer ; la poésie a cela de bon , qu'elle permet d'être insolent en vers , quoiqu'on soit fort misérable en prose. Je suis un vieillard très-galant avec les dames ; mais plein de reconnaissance pour des hommes éternellement respectables qui m'ont accablé de bontés.

Voici deux petites lettres sur l'affaire de M. de Morangiés , qui vous sont probablement inconnues. Comment pourrais-je vous faire tenir les *Fragmens* sur l'Inde , dans lesquels je crois avoir démontré l'injustice et l'absurdité de l'arrêt de mort contre *Lalli* ? Il me

— semble que j'ai combattu toute ma vie pour
1773. la vérité. Ma destinée serait-elle de n'être que l'avocat des causes perdues ? Je fus certainement l'avocat d'une cause gagnée, quand je fus si charmé du poème des *Saisons* ; soyez sûr que cet ouvrage restera à la postérité comme un beau monument du siècle. Les polissons qui l'ont voulu décrier, sont retombés bien vite dans le borbier dont ils voulaient sortir. Que dites-vous de ce malheureux abbé *Sabatier* qui a sauté de son borbier dans une sacristie, et qui a obtenu un bénéfice ? J'ai en ma possession des lettres de ce coquin à *Helvétius*, qui ne sont pleines, à la vérité, que de vers du Pont-neuf et d'ordures de b . . . ; mais j'ai aussi un commentaire de sa main sur *Spinoza*, dans lequel ce drôle est plus hardi que *Spinoza* même. Voilà l'homme qui se fait père de l'Eglise à la cour ; voilà les gens qu'on récompense. Ce galant homme est devenu un confesseur, et mériterait assurément d'être martyr à la grève. Ce sont-là de ces choses qui font aimer la retraite. Votre poème des *Saisons*, que je vais relire pour la vingtième fois, la fait aimer bien davantage.

M. *Delisle*, le très-aimable dragon, qui est venu dans nos cantons suisses avec madame de *Brionne*, m'a communiqué l'*Art d'aimer* de *Bernard*. Ce pauvre *Bernard* était bien sage

de ne pas publier son poëme : c'est un mélange de fable et de brins de paille avec quelques diamans très-joliment taillés. 1773.

Le livre posthume d'*Helvétius* est bien pire ; on a rendu un mauvais service à l'auteur et aux sages, en le faisant imprimer ; il n'y a pas le sens commun.

Adieu, Monsieur ; il faut que je vous prie, avant de mourir, d'ajouter un jour à vos *Saisons*, dans quelque nouvelle édition, l'image d'un vieux fou de poëte mangeant ; dans sa chaumière assez belle, le pain dont il a semé le blé dans des landes qui n'en avaient jamais porté depuis la création ; et établissant une colonie très-utile et très-florissante dans un hameau abominable, où il n'y avait d'autre colonie que celle de la vermine. Cela vaut mieux que les Lois de Minos : ce sont vos leçons que je mets en pratique. Je suis votre vieil écolier, votre admirateur et, votre ami *hasta la muerte. V.*

1773.

L E T T R E X X X V .

A M. D E L A H A R P E .

2 de septembre.

JE suis plus heureux, mon cher ami, en odes qu'en ombres. Jamais l'ombre de *Duclos* ne m'a apparu ; mais j'ai vu avec grand plaisir le fantôme du Cap de Bonne-Espérance, plus majestueux et plus terrible dans vous que dans *Camoëns*. Vous faites frémir le lecteur sur les dangers de la navigation, et le moment d'après vous lui donnez envie de s'embarquer.

Pectus inaniter angis.

Le grand point est de remuer l'ame en l'étonnant. Rien n'est plus difficile aujourd'hui que le public ; fatigué des arts véritables, il court à l'opéra-comique et aux marionnettes.

J'ai vu M. de *Schomberg* ; il vous aime, il connaît votre mérite.

Quel est donc ce monsieur *André* qui embrasse et qui félicite son vainqueur avec un si grand air de vérité ? Si tous ceux que vous surpassez vous embrassaient, vous seriez las de baisers. Je ne fais si M. *André* est l'homme aux quarante écus : il m'a envoyé son ouvrage ; je vais le remercier et l'embrasser de tout mon cœur,

quoique ma misérable santé et mon âge ne me
permettent guère d'écrire. 1773.

Qui vous a donc parlé du Taureau blanc ?
n'est-ce pas une traduction du syriaque par un
professeur du collège royal ?

Je n'ai point lu l'ouvrage de M. *Necker*. S'il
blâme les économistes d'avoir dit du mal du
grand *Colbert*, il me paraît qu'il a grande
raison. A l'égard des autres Messieurs, il
ferait fort aisé de s'accorder, si on voulait
s'entendre. *Baruch Spinoza* admet une intelli-
gence suprême, et *Virgile* a dit : *Mens agitat*
molem.

J'aurais voulu que le parlement eût com-
mencé par faire sortir de prison M. de
Morangiés. Le fond du procès est aussi ridicule
que révoltant. On sera un jour étonné d'avoir
pu croire une fable aussi absurde que celle des
Verrens. C'est le sort de notre nation de traiter
sérieusement des extravagances, et légèrement
les plus sérieuses affaires.

Adieu, mon cher successeur qui vaudrez
mieux que moi. Faites bien mes complimens
au digne secrétaire d'une académie dont vous
devriez être, et à ceux de mes confrères que
vous voyez.

Madame *Denis* est comme moi, son amitié
et son estime pour vous augmentent tous les
jours.

1773.

L E T T R E X X X V I .

A MADAME DE SAINT-JULIEN.

A Ferney, 9 de septembre.

Je dérobe un moment, Madame, à mes souffrances continuelles, et à mille affaires qui m'accablent, pour me jeter à vos pieds, pour vous remercier de vos bontés dont mon cœur est pénétré.

Je commence par vous dire que l'innocence de M. de *Lalli* m'est aussi démontrée que celle de M. de *Morangis*; la seule différence que je trouve entre eux, c'est que l'un était le plus brutal des hommes, et que l'autre est le plus doux. J'ai entrepris d'écrire sur ces deux affaires, par des motifs qu'une ame comme la vôtre approuve. J'avais passé une partie de ma jeunesse avec la mère de M. de *Morangis*, le lieutenant-général, qui voulait bien m'honorer de sa bienveillance. J'avais été lié avec M. de *Lalli*, par un hasard singulier, dans l'affaire du monde la plus importante; et en dernier lieu, sa famille m'avait demandé le faible service que je lui ai rendu.

Puisque vous voulez, Madame, vous occuper un moment des *Fragmens* sur l'Inde,

qui contiennent la justification de M. de Lalli, —
 donnez-moi vos ordres sur la manière de vous 1773.
 les faire parvenir. M. d'Ogni, qui a la géné-
 rosité de se charger des ouvrages de nos
 manufactures, ne peut faire passer par la poste
 rien qui sorte de la manufacture des libraires :
 cela est expressément défendu.

Vous faites assurément une bien bonne
 action, Madame, en déterminant M. le maré-
 chal de Richelieu à faire représenter à la cour
 une pièce qui lui est dédiée, et qui a été faite
 pour cette cour même. Vous croyez bien que
 je sens toutes les conséquences de cette indul-
 gence que M. le maréchal aurait pour moi,
 et dont j'aurais l'obligation à votre belle ame.
 Elle ne se lasse pas plus de rendre de bons
 offices et de faire du bien, que votre légère
 figure de nymphe ne se lasse de tuer des
 perdrix.

Ce n'est point moi assurément, Madame,
 qui ai donné des copies de ce petit billet que
 j'écrivis par M. de la Borde ; il fait que je n'en
 avais pas de copie moi-même. Je ne devinais
 pas que cette petite galanterie pût jamais être
 publique. (*)

Quant aux plaisanteries entre M. le maréchal
 de Richelieu et M. d'Argental, comme je ne suis

(*) A madame de Bernis; Lettres en vers et en prose.

— pas absolument au fait , je ne fais qu'en dire ;
 1773. je dois me borner à leur être tendrement
 attaché à tous les deux ; et si j'avais encore
 quelques talens , je ne les emploïrais qu'en
 m'efforçant de mériter les suffrages de l'un et
 de l'autre. J'ai su tout ce qui s'était passé au
 sujet d'un de vos amis , dont je respecte le
 mérite ; j'en ai été bien affligé. Je m'intéresse-
 rai , jusqu'au dernier moment de ma vie , à
 tout ce qui pourra vous toucher. *M. Dupuits* ,
 qui viendra vous faire sa cour incessamment ,
 vous en dira davantage ; il vous dira surtout
 combien vos sujets de Ferney vous adorent.
 Ma reconnaissance n'a point de bornes , et
 mon cœur n'a point d'âge. Agréez , Madame ,
 mon tendre respect.

LETTRE

LETTRE XXXVII,

1773.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Ferney, 10 de septembre.

EH bien, Madame, que dites-vous à présent de la cabale abominable qui poursuivait M. de *Morangiés*? que dites-vous en tout genre de ce monstre énorme qu'on appelle le public, et qui a tant d'oreilles et de langues, étant privé des yeux? Si vous avez perdu la vue du corps, et si je suis à peu-près dans le même état quand l'hiver approche, il me semble que nous avons conservé du moins les yeux de l'entendement. Avouez que le parlement d'aujourd'hui répare les crimes que l'ancien a commis en assassinant juridiquement *Lalli* et le chevalier de *la Barre*.

J'ignore si M. D.... vous a fait tenir les *Fragmens* sur l'Inde et sur le malheureux *Lalli*. Ce petit ouvrage a quelque succès : il est fondé du moins sur la vérité. Mais il vous faut des vérités intéressantes, et je voudrais que celles-là pussent vous occuper quelques momens.

Je voudrais surtout qu'une bonne santé vous rendît la vie supportable, si mes ouvrages ne

Corresp. générale. Tome XV. † H

— le font pas. Ma santé est horrible ; et quand
 1773. j'écris , ce n'est qu'au milieu des souffrances.
 Soyez bien sûre , Madame , que mes maux ne
 dérobent rien aux sentimens qui m'attachent
 à vous jusqu'au dernier moment de ma vie. V.

L E T T R E X X X V I I I .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

14 de septembre.

V OICI le fait , mon cher ange. Il y a long-
 temps que je donnai à M. de *Garville* un petit
 paquet pour vous , dans lequel il y avait aussi
 quelque chose pour M. de *Thibouville* , et prin-
 cipalement des exemplaires de ces lettres pour
 M. de *Morangiés* , lesquelles sont devenues
 très-inutiles. M. de *Garville* m'avait dit qu'il
 partait pour Paris ; et , en effet , il monta dans
 son carrosse en sortant de souper à Ferney. Mais
 j'apprends aujourd'hui qu'au lieu de retourner
 à Paris , il est allé se réjouir dans une maison
 de campagne , avec mes inutilés paquets. Il y
 avait , autant qu'il m'en souvient , du *Lalli*
 et du *Minos*. Cela vous parviendra peut-être
 à Noël. Ce M. de *Garville* est un philosophe

instruit et aimable , qui est fort bien avec M. le duc d'Aiguillon , votre grand correspondant en 1773. affaires étrangères.

J'ai voulu être fidelle au ferment qu'on a exigé de moi. Je n'ai envoyé de Sophonisbe à personne , pas même à vous. Nous verrons si les dieux de théâtre me récompenseront de ma piété et de ma résignation , ou s'ils me persécuteront malgré mon innocence. Au reste , tous ces petits dégoûts que j'essuie tous les jours , depuis la belle aventure de M. Valade , ont servi beaucoup à m'instruire ; ils ont amorti le feu de ma jeunesse , et j'ai senti le néant des vanités du monde.

J'avoue que j'avais un peu de passion pour la scène française , mais les choses sont tellement changées qu'il faut y renoncer. Je veux avoir au moins le mérite de dompter une passion si dangereuse , qui pourrait bien m'empêcher de prendre un parti honnête dans le monde , quand il faudra m'établir. Les affaires sérieuses ne s'accommodent pas trop de la poésie. Je commençais à bâtir une petite ville assez propre , j'allais même y élever un petit obélisque ; mais je me suis aperçu à la fin que les pierres de taille ne venaient pas s'arranger d'elles-mêmes au son de la lyre comme du temps d'*Amphion*.

Mon cher ange , je n'ai plus de parti à

1773. prendre que celui de finir mes jours en philosophe obscur, et d'attendre la mort tout doucement au milieu des souffrances du corps et des chagrins de ce petit être fantasque, et probablement très-fantastique, qu'on appelle ame.

L'affaire de ce marquis génois n'est pas la seule qui ait dérangé ma colonie. Je vois qu'il faut être prince ou fermier général pour entreprendre de tels établissemens. J'aurais pu réussir si M. l'abbé *Terrai* ne m'avait pas pris mes rescriptions entre les mains de M. *Magon*. Il n'a point voulu réparer cette cruauté. Je n'ai point trouvé de *Mécène* qui m'ait fait rendre mon bien. Je ne fais enfin si on pourra me dire :

Fortunate senex, ergo tua rura manebunt.

Je ne vous ennuye point de mes autres misères. Il ne faut pas appesantir son fardeau sur les épaules de l'amitié, mais savoir le porter avec un peu de courage.

Je vois que tous les honnêtes gens auraient souhaité quel'infame cabale des *Verrons* eût été plus rigoureusement punie ; mais nous avons été encore bien heureux d'obtenir ce que nous avons obtenu. Vous savez qu'il y avait deux partis dans le parlement ; car où n'y a-t-il pas deux partis ? Nous avons eu plusieurs voix

absolument contre nous ; et , ce qui est bien étrange , c'est que l'avocat de M. de *Morangiés* 1773. avait indisposé une partie du parlement contre sa partie. M. de *Morangiés* lui-même ne fait pas ce que cette affaire m'a coûté de peine. Ma situation est singulière ; je fers les autres et je ne me fers pas moi-même.

Adieu , mon cher ange ; votre amitié me console. Que madame d'*Argental* se porte mieux , et je me porterai moins mal.

LETTRE XXXIX.

A M. LE BARON

DE CONSTANT DE REBECQUE.

Le

Vous combattez vaillamment pour la *Vulgate* , mon brave colonel ! Je ne lui connaissais point d'aimables défenseurs comme vous. On dit que *Fra-Paolo* ne voulut pas jeter les yeux sur le livre d'un de ses amis qui démontrait la vérité des dogmes , *pour ne pas perdre le mérite de la foi* : je vous lis pour rendre hommage à votre mérite , dans une affaire où la défensive est plus difficile que l'attaque.

— 1773. Votre esprit et vos vertus doivent vous faire estimer par les sages de tous les rites et de toutes les croyances ; mais savez-vous qu'en Sorbonne et devant le saint-office , je ne répondrais pas que vous fussiez mieux traité que *Socrate* par les prêtres de *Cérès* ?

Cette foi , qui peut transporter les montagnes , ne me paraît pas être la vôtre. Vous n'écrivez point d'injures , vous parlez raison. Hérésie ! hérésie ! si j'étais orthodoxe , comme vous le voulez , je vous dénoncerais pour la plus grande gloire de DIEU.

Venez être notre missionnaire : je me suis confessé entre vos mains , il y a long-tems ; je ne hais que l'intolérance et le fanatisme. Nous vous attendons à bras ouverts. Vous connaissez le tendre respect avec lequel je vous suis attaché.

L E T T R E X L.

1773.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney , 20 de septembre.

SELON ce que vous daignâtes me mander , Monseigneur , par votre dernière lettre , j'envoie aujourd'hui à madame la comtesse du *Barri* une montre de ma colonie. Si vous en êtes content , j'espère qu'elle en fera satisfaite ; car ce n'est pas seulement dans les ouvrages d'esprit que mon héros a du goût.

Il n'a pas daigné répondre à mes justes plaintes sur la partie carrée de l'Electre de *Crébillon* ; mais j'ose présumer que , dans le fond de son cœur , il est assez de mon avis. Je compte toujours sur ses bontés pour l'Afrique et pour la Crète , pour l'impudente *Sophonisbe* et pour les Lois de *Minos* ; car , quoique je sente parfaitement le néant de toutes ces choses , j'y suis pourtant bien attaché , attendu que je suis néant moi-même. J'ai été sur le point , ces jours passés , d'être parfaitement néant , c'est-à-dire de mourir ; il ne s'en est pas fallu l'épaisseur d'un cheveu ; et je disais : Je ne saurai pas dans un quart d'heure si mon héros a encore de la bonté pour moi.

1773. — Vivez, mon héros; vivez, et vivez gaie-
ment. Je suis très-sûr que vous vivrez long-
temps; car vous êtes très-bien constitué, et
vous êtes votre médecin à vous-même. Dai-
gnez, dans la multitude de vos occupations
ou de vos plaisirs, vous souvenir qu'il existe
encore, entre les Alpes et le mont Jura, le plus
ancien de vos courtisans, et le plus pénétré
de respect pour vous.

Le vieux malade de Ferney, V.

LETTRE XLI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

26 de septembre.

ET moi, mon cher ange, je me hâte de me
justifier de l'obscurité que vous me reprochez
par votre lettre du 20. L'obscurité est assuré-
ment dans la conduite du maître des jeux. Je
lui ai toujours présenté mes humbles requêtes
très-nettement et très-constamment. Je ne lui
ai pas écrit une seule lettre où je ne l'aye fait
souvenir de la parole d'honneur qu'il avait
donnée au bon roi *Teucer*, au petit sauvage
et à son amoureuse. Je me suis même plaint
dououreusement

douloureusement de la préférence qu'il donnait à la partie carrée d'*Iphianasse* avec *Oreste*, 1773. et d'*Electre* avec le petit *Itis*.

J'ai surtout insisté sur la nécessité absolue de faire un peu valoir un ancien serviteur. Je lui ai représenté que c'était peut-être la seule manière de venir à bout d'une chose dont il m'avait flatté. Il m'a toujours répondu des choses vagues et ambiguës. Il y a deux affaires que je n'ai jamais comprises, c'est cette conduite du maître des jeux, et l'édition de *Valade*.

Il y en a une troisième que je comprends fort bien, c'est le changement d'avis du maître des choses. Je conçois que des hypocrites ont parlé à ce maître des choses, et qu'ils ont altéré ses bonnes dispositions. Les tartufes sont toujours très-dangereux. A l'égard de *Sophonisbe*, comment puis-je distribuer les rôles, moi qui, depuis trente ans, ne connais d'autre acteur que *le Kain*? c'est au maître des jeux à en décider.

J'ai écrit ces jours-ci à madame de *Saint-Julien*, et je l'ai remerciée de toutes les bontés, en comptant même qu'elle en aurait encore de nouvelles; mais voici le voyage de Fontainebleau, et je n'ai plus le temps de rien espérer. Celle qui a lu si bien ma petite lettre à mon successeur l'historiographe, aurait pu se me les

— un peu des affaires de la Crète et de l'Afrique ;
 1773. mais je n'ai pas osé seulement lui faire parvenir cette proposition ; j'ai craint de faire une fausse démarche. On voit rarement les choses telles qu'elles sont , avec des lunettes de cent trente lieues.

J'ai donc tout remis , en dernier lieu , entre les mains de la Providence.

Vous daignez entrer , mon cher ange , dans toutes mes tribulations. Vous me parlez de ma malheureuse affaire des rescriptions : elle est très-désagréable , et elle a beaucoup nui à ma colonie. C'est encore une affaire de la Providence , qui demande une grande résignation.

Quant à M. de *Garville* , qui est si lent dans ses voyages , je crois qu'il s'était chargé de deux Minos , l'un pour vous , et l'autre pour M. de *Thibouville*.

Il ne me reste plus qu'à répondre à vos semonces d'écrire à M. le duc d'*Albe*. Il me semble qu'il y a trop long-temps que j'ai laissé passer l'occasion de lui écrire. Je dois d'ailleurs ignorer la chose , et ne me point mêler de ce que des gens de lettres ont bien voulu faire pour moi , tandis que des gens d'Eglise me persécutent un peu. Et puis , il faut vous dire que je suis découragé , affligé , malade , vieux comme un chemin , que je crains les nouvelles

connaissances, les nouveaux engagements et les nouveaux fardeaux.

1773.

Pardonnez-moi ; il y a des temps dans la vie où l'on ne peut rien faire, des temps morts, et je me trouve dans cette situation. Vous me demanderez pourquoi j'écris des fariboles à mon successeur l'historiographe, et que je ne puis écrire des choses raisonnables à M. le duc d'*Albe* ? c'est précisément parce que ce sont des fariboles ; on retombe si aisément dans son caractère ! Mais je me sens bien plus à mon aise quand je vous écris, parce que c'est mon cœur qui vous parle. Je suis bien consolé par ce que vous me dites de madame d'*Argental* : si elle se porte bien, elle est heureuse ; il ne lui manquait que cela.

Madame *Denis* et moi, nous lui en marquons toute notre joie. Vous savez à quel point nous vous sommes attachés.

Adieu, mon cher ange ; je vous aimerai jusqu'à ce que mon corps soit rendu aux quatre élémens, et l'âme à rien du tout ou peu de chose.

Pour répondre à tout, je vous dirai que le Taureau blanc est entre les mains de M. *Delisle*, et qu'il faut le faire transcrire.

I.

247272

1773. LETTRE XLII.

A M. LE CHEVALIER DELISLE.

A Ferney, 13 d'octobre.

QUE je vous suis obligé, Monsieur, de m'écrire du séjour de la gloire et du bonheur (*) ! Ces deux personnes sont rarement ensemble ; mais, quand on les trouve, il semble qu'il soit permis d'oublier tout le monde. Vous n'avez pourtant point oublié un pauvre vieux solitaire : nous vous remercions tendrement, madame Denis et moi.

Grand merci de cette lettre d'un évêque de Picardie (**). Ce pays-là fut autrefois le berceau de la ligue ; le fanatisme s'y est conservé. J'ai peine à croire que cette lettre soit d'un évêque né à Carpentras, et par conséquent sujet du pape. Ce n'est pas qu'il n'eût pu penser tout ce qui est dans la lettre, mais il y a long-temps que le pauvre diable ne pense plus : il est tombé en enfance, et vous verrez que quelque ex-jésuite lui aura fait signer cette

(*) De Chanteloup.

(**) De l'évêque d'Amiens (d'Orléan de la Motte) sur la bulle de destruction des jésuites ; il y blâme hautement le pape.

lettre également injurieuse au roi et au pape. Il serait plaifant que nous eussions un fchisme et des anti-papes pour la compagnie de *Jéfu*. Il ne nous manque plus que cela pour nous achever de peindre. 1773.

On dit que tout est factions et cabales à Paris, depuis les petites marionnettes jusqu'aux grandes. Je ne m'attendais pas qu'il dût se trouver un parti qui foutint le crime absurde des *Jonquay* contre l'innocence de M. de *Morangiés*, après l'arrêt du parlement. La folie a établi son trône dans Paris, comme la raison a mis le sien dans le beau séjour où vous êtes. Cependant je ne fais comment on aime toujours cette ville qui est le centre de toutes les erreurs et de toutes les sottises ; il faut apparemment qu'il y ait aussi du plaisir. Les finges sont des gambades très-plaifantes, quoiqu'ils se mordent. Pour moi, j'achève mes jours en paix, malgré mon ami *Fréron* et mon ami l'abbé *Sabatier*.

Je ferais fâché que le Taureau blanc parût en public et me frappât de ses cornes. Je prierais M. le chevalier de *Châtellux* de vouloir bien ne le mettre que dans des écuries bien fermées, dont les profanes n'aient point la clef. On le traiterait comme le bœuf gras, on courrait après lui, et ensuite on le mangerait et moi aussi, quoique je ne fois pas gras.

— 1773. Quand vous ferez à Paris, je vous demanderai deux grâces : la première, c'est de vous souvenir de moi ; la seconde, c'est d'en faire souvenir madame *du Deffant*, à qui je n'écris point, parce que je n'ai rien à lui envoyer qui puisse l'amuser ; mais à qui j'ai la plus grande obligation du monde, puisque c'est à elle que je dois votre connaissance, et j'ose même dire l'honneur de votre amitié. Je ne sais si vous l'amuserez avec votre bœuf ; car il faut être un peu familiarisé avec le style oriental et les bêtises de l'antiquité, pour se plaire un peu avec de telles fadaïses ; et madame *du Deffant* ne se plaît guère avec cette antiquité respectable. Je n'ai jamais pu lui persuader de se faire lire l'*Ancien Testament*, quoiqu'il soit à mon gré plus curieux qu'*Homère*.

Vous aurez incessamment une suite des *Fragmens* sur l'Inde. Figurez-vous qu'il y a, par-delà Lahor, une république qui possède plus de cent lieues de pays, et qui n'a d'autre religion que l'adoration d'un Dieu sans aucune cérémonie. C'est la république des *Scîques* ; elle est alliée des Anglais qui ne sont pas cérémonieux, et qui possèdent actuellement tout le Bengale en souveraineté. Il est assez singulier que je m'occupe en Suisse de ce qui se passe dans l'Inde ; mais je ne trouverais pas mauvais qu'une fourmi, à un bout de

sa fourmilière, s'intéressât à ce qui arrive à l'autre bout. 1773.

Adieu, Monsieur; je suis une vieille fourmi qui vous est bien véritablement dévouée.

L E T T R E X L I I I.

A M. C H R I S T I N.

A Ferney, 15 d'Octobre.

MON cher philosophe humain, défenseur des opprimés, je vous adresse une infortunée dépouillée de tous ses biens, en vertu de cette abominable main-morte. Un ancien conseiller du parlement de Besançon, exilé à Gray, a fait condamner cette femme. On lui a pris jusqu'à ses nippes et ses habits; on a fouillé dans ses poches; il ne lui reste que ses papiers qu'elle vous remettra.

Le fond de son affaire ne me paraît pas bien clair; mais il est plus clair que la rapacité du conseiller exilé est bien barbare. Dieu veuille que le malheur de cette femme n'influe pas sur le sort de nos douze mille esclaves!

Cette pauvre femme est venue de Gray dans ma retraite; que puis-je pour elle que de lui donner le couvert et quelque argent?

— Je vous prie de lire ses mémoires, et de lui
1773. donner un conseil.

Elle dit qu'il y a, en dernier lieu, une sentence du bailliage de Besançon qui lui adjuge la possession d'un cotillon et de ses chemises, et qui lui permet de prouver que l'argent qu'on lui a saisi lui appartient en propre.

Vous remarquerez que cet ancien conseiller, contre lequel elle plaide, se nomme *Brody*, et est fils de votre grand juge de Saint-Claude.

Si cette affaire pouvait s'accommoder, vous feriez une action charitable; vous y êtes accoutumé.

Peut-être une autre femme, mon cher ami, adoucira la cruauté d'un autre homme; mais cette pauvre diablesse n'est pas faite pour toucher le cœur, et on dit que ce *M. Brody* n'est pas tendre.

Vale, amice. V.

LETTRE XLIV.

1773.

A U M E M E.

A Ferney, 22 d'octobre.

A VEZ-VOUS vu, mon cher ami, une pauvre femme franc-comtoise, à qui un conseiller de votre ancien parlement a voulu persuader qu'elle était son esclave, et à qui on a enlevé tout, jusqu'à sa chemise?

J'ai recours à vous, mon cher philosophe, en plus d'un genre. Je voudrais trouver, dans les *Instituts de Justinien*, l'endroit où il est parlé de l'ancienne loi des douze tables, qui permet aux pères de vendre leurs enfans deux fois; loi abolie par l'humanité de *Dioclétien* qu'on fait passer parmi nous pour un monstre, et rétablie par *Constantin* qu'on nous donne pour un saint. Si vous pouvez trouver ces deux lois du méchant *Dioclétien* et du bon *Constantin*, vous me rendrez un grand service; car il n'y a point, dans mon *Justinien*, de grande table de matières. Mon édition est de 1756, chez les *Cramer*.

Mandez-moi un peu de vos nouvelles. Je vous embrasse bien tendrement.

Le vieux malade V.

1773.

L E T T R E X L V.

A M A D A M E.

LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Ferney , premier de novembre.

EN bien , Madame , je commence par les diamans brillans. Page 102 , tome premier. „ Pourquoi faire de Dieu un tyran oriental ? pourquoi lui faire punir des fautes légères par des châtimens éternels ? pourquoi mettre le nom de la Divinité au bas du portrait du diable ? „

Page 107. „ Nous sommes étonnés de l'absurdité de la religion païenne , celle de la religion papiste étonnera bien davantage la postérité. „

Page 121. „ Pour être philosophe , dit *Mallebranche* , il faut voir évidemment ; et , pour être fidelle , il faut croire aveuglément. *Mallebranche* ne s'aperçoit pas que de son fidelle il en fait un fot. „

Page 321. „ Pourquoi tout moine , qui défend avec un emportement ridicule les faux miracles de son fondateur , se moque-t-il de l'existence des vampires ? c'est qu'il n'a

point d'intérêt à la croire. Otez l'intérêt, reste la raison ; et la raison n'est pas crédule. „ 1773.

Je prends ces petits diamans au hasard ; Madame ; il y en a mille dans ce goût , dont l'éclat m'a frappé. Cela n'empêche pas que le livre ne soit très-mauvais. Je passe ma vie à chercher des pierres précieuses dans du fumier ; et , quand j'en rencontre , je les mets à part , et j'en fais mon profit : c'est par-là que les mauvais livres sont quelquefois très-utiles.

J'ai lu, il n'y a pas long-temps, l'*Art d'aimer* de Bernard. C'est un des plus ennuyeux poèmes qu'on ait jamais faits ; cependant il y a , dans ce long poème , une trentaine de vers admirables et dignes d'être éternels comme le sujet du poème le fera.

Pour faire un bon livre, il faut un temps prodigieux et la patience d'un saint ; pour dire d'excellentes choses dans un plat livre, il ne faut que laisser courir son imagination. Cette folle du logis a presque toujours de beaux éclairs : voilà pour *Helvétius*.

A l'égard de l'éloge de *Colbert* , c'était un ouvrage qu'on ne pouvait faire qu'avec de l'arithmétique ; aussi est-ce un excellent banquier qui a remporté le prix. J'avoue que je ne saurais souffrir qu'un homme qui porte un habit de drap de *van-Robais* , ou de velours de

— 1773. Lyon, qui a des bas de soie à ses jambes, un diamant à son doigt, et une montre à répétition dans sa poche, dise du mal de *Jean-Baptiste Colbert* à qui on doit tout cela.

La mode est aujourd'hui de mépriser *Colbert* et *Louis XIV* ; cette mode passera, et ces deux hommes resteront à la postérité avec *Racine* et *Boileau*.

Après vous avoir confié mes inutiles idées sur ces objets de curiosité, je viens à l'essentiel, c'est-à-dire à vous, à votre santé, à votre situation, qui m'intéressent véritablement. L'âge avance, je le sens bien, et mes quatre-vingts ans m'en avertissent rudement. Notre faculté de penser s'en ira bientôt comme notre faculté de manger et de boire. Nous rendrons aux quatre élémens ce que nous tenons d'eux, après avoir souffert quelque temps par eux, et après avoir été agités de crainte et d'espérance pendant les deux minutes de notre vie. Vous êtes plus jeune que moi ; ainsi, selon la règle ordinaire, je dois passer avant vous.

M. *Delisle* se moque de moi de dire qu'il m'a trouvé de la santé. Je n'en ai jamais eu, je ne sais ce que c'est que par oui-dire. Je n'ai pas passé un jour de ma vie sans souffrir beaucoup. J'ai peine même à concevoir ce que c'est qu'une personne dans une santé parfaite ;

car on ne peut jamais avoir de notion juste de ce qu'on n'a point éprouvé : voilà pour-
 1773. quoi je suis très-persuadé qu'il est impossible qu'un médecin ait la moindre connaissance de la fièvre et des autres maladies , à moins qu'il n'en ait été attaqué lui-même.

Vous me citez deux beaux vers de M. de Saint-Lambert. Ils vous ont fait plus d'impression que les autres , parce qu'ils vous rappellent votre état et celui de vos amis. Le grand secret des vers , c'est qu'ils puissent s'ajuster à toutes les conditions et à toutes les situations où l'on se trouve. Ces deux vers de l'abbé de Chaulieu ,

Bonne ou mauvaise santé
 Fait notre philosophie.

resseront éternellement , parce qu'il n'y a personne qui n'en éprouve la vérité.

Ce que vous me demandez de madame de la Vallière m'étonne et m'afflige ; mais , si elle n'est que faible , il y a du remède. Le vin n'a été inventé que pour donner de la force. Je conçois que son état vous attriste ; vous n'avez point , dites-vous , de courage ; cela veut dire que vous êtes sensible ; car le courage de voir périr autour de soi , sans s'émouvoir , toutes les personnes avec lesquelles on a vécu , est la qualité d'un monstre ou d'un

1773. bloc de pierre de roche. Je fais grand cas de votre faiblesse ; tant qu'on est sensible , on a de la vie. Puissiez-vous , Madame , avoir long-temps cette faiblesse d'ame dont vous vous plaignez ! Je mourrai sans avoir eu la consolation de m'entretenir avec vous ; c'est-là ma grande douleur et ma grande faiblesse.

Mon ame (s'il y en a une) aime tendrement la vôtre ; mais à quoi cela sert-il ? V.

L E T T R E X L V I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

6 de novembre.

JE remercie bien tendrement mon cher ange d'avoir songé à m'écrire au milieu des fêtes et du fracas de la cour. Ce qu'il y a de mieux , à mon avis , dans Sophonisbe , c'est qu'elle est la plus courte de toutes les tragédies ; et que , si elle a ennuyé de belles dames auxquelles il faut des opéra comiques , elle ne les a pas ennuyées long-temps.

Les Lois de Minos auraient du moins produit un plus beau spectacle pour les yeux ; mais ces Lois de Minos sont malheureuses , je ne veux pas croire que , parmi les grandes

intrigues qui agitent quelquefois votre cour ,
 il y en ait eu une contre Astérie. Je n'ai jamais
 rien entendu à tout ce qui s'est passé dans
 cette affaire , et j'ai fini par me résigner à la
 Providence qui dispose de la scène française.

1773.

J'ai écrit un petit mot au maître des jeux
 sur la mort de sa fille ; mais je ne lui ai rien
 dit cette fois-ci sur la mort des miennes. J'ai
 eu tant d'enfans qu'il faut bien que j'en perde
 quelques-uns.

J'ai entendu à Ferney la tragédie du Con-
 netable de Bourbon que M. de *Guibert* ne
 récite pas trop bien , mais qui étincelle de
 beaux vers : il a bien de l'esprit , ce M. *Guibert*.
 S'il commande jamais une armée , il fera le
 premier général qui ait fait une tragédie. Il
 est déjà le premier en France qui soit l'auteur
 d'une *Tactique* et d'une pièce de théâtre ; je
 dis en France , car *Machiavel* en avait fait
 avant lui tout autant en Italie ; et , par-dessus
 tout cela , il avait fait une conspiration.

Puisque mon cher ange se réjouit à Fontai-
 nebleau , j'en conclus que les affaires du
 Parmesan vont très-bien , et que toutes les
 affaires sont heureusement arrangées. Je lui
 en fais mon compliment , et je l'exhorte à
 jouir gaiement de la vie , pendant que je la
 supporte assez tristement ; car , à la fin , l'ex-
 trême vieillesse et les extrêmes souffrances

— rendent un peu sérieux ; et il faudrait avoir
 1773. un orgueil insupportable pour n'en pas convenir. Je fais contre fortune et contre nature bon cœur ; et je souhaite, mon cher ange , que vous n'en soyez jamais logé là. Conservez-moi toujours votre amitié, elle fera ma consolation. V.

L E T T R E X L V I I.

A U M E M E.

15 de novembre.

SI, dans le fracas de ces fêtes, mon cher ange a un quart d'heure de loisir, je lui envoie un rogaton pour passer ce quart d'heure. Il convient, ce me semble, à un ministre pacifique.

Je ne fais s'il a lu la *Tactique* de M. Guibert, ou du moins le discours préliminaire. Ce livre est plein de grandes idées, comme la tragédie du Connétable de Bourbon est pleine de beaux vers. J'ai eu l'auteur chez moi ; je ne fais s'il fera un *Corneille* ou un *Turenne*, mais il me paraît fait pour le grand, en quelque genre qu'il travaille.

Offrais-je vous prier de lui faire parvenir
 une

une copie de la satire ou de l'éloge que je viens de faire de son métier de la guerre? 1773.
 Vous saurez aisément sa demeure. Il n'est pas juste qu'il soit des derniers à voir cette petite plaisanterie qui le regarde si personnellement ; et vous me pardonnerez aisément la liberté que je prends avec vous.

J'en prends encore une autre, c'est de vous prier d'engager *le Kain* à jouer à Paris la *Sophonisbe* qui n'est ni de *Mairet* ni de *Corneille*. Il me doit, ce me semble, ses bons offices dans cette petite affaire.

Après ces deux requêtes, je vous en présente une troisième bien plus importante, c'est de me mander comment se porte madame d'Argental.

Souvenez-vous, mon cher ange, du vieux malade de Ferney, qui n'est pas encore tout-à-fait mort. V.

1773.

L E T T R E X L V I I I .

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

16 de novembre.

Vous voulez absolument, Madame, que je vous dise si je suis content d'un ouvrage où il y a autant de mauvais que de bon, autant de phrases obscures que de claires, autant de mots impropres que d'expressions justes, autant d'exagérations que de vérités. Que voulez-vous que je vous réponde? Je m'imagine que vous pensez comme moi, et j'ai la vanité de croire penser comme vous. On dit que c'est le meilleur ouvrage de tous ceux qui ont été composés sur le même sujet; je n'en suis pas surpris. Ce sujet était très-difficile, et n'était pas favorable à l'éloquence.

Quant aux diamans qu'on a trouvés dans la cassette d'un homme qui n'est plus, je vous avoue qu'ils sont très-mal enchâssés; je crois vous l'avoir dit. Il faut avoir ma persévérance et la passion que j'ai de m'instruire sur la fin de ma vie, pour chercher, comme je fais, des pierres précieuses dans des tas d'ordures. C'est

peut-être le seul avantage que ce siècle a sur le siècle passé, que nos plus mauvais livres 1773. soient toujours semés de quelques beautés. Du temps de *Pascal*, de *Boileau* et de *Racine*, les mauvais livres ne valaient rien du tout ; au lieu que les plus détestables livres de nos jours brillent toujours par quelque endroit.

J'ai trouvé encore plus de génie dans la *Tactique* de M. de *Guibert* que dans sa tragédie, et même encore un peu plus de hardiesse. Ce qui m'a charmé, c'est que ce docteur en l'art d'assassiner les gens, m'a paru dans la société le plus poli et le plus doux des hommes.

Vous me parlez de cailloux : eh bien , Madame , je vous envoie un petit caillou de mon jardin , qui ne vaut pas assurément les pierreries de M. de *Guibert*. J'ai été étonné que le même homme ait pu faire deux ouvrages si différens l'un de l'autre.

Les *Saxe*, les *Turenne* n'auraient pas fait assurément de tragédies. Je devais naturellement donner la préférence à la tragédie sur l'art de tuer les hommes : je crois même qu'en la travaillant un peu , on pourrait en faire un ouvrage régulier et intéressant dans toutes ses parties. Je déteste cordialement l'art de la guerre , et j'admire pourtant sa *Tactique*. L'admiration, dit-on, est la fille de l'ignorance : c'est ce qui fait que vous admirez peu de

— chose en fait d'esprit. Je ne prétends point du
 1773. tout que vous accordiez votre suffrage à mon
 caillou. Vous serez tentée de le jeter par la
 fenêtre ; mais songez que je n'ai voulu vous
 amuser qu'un moment, et que je vous envoie
 ma *Tactique* avant de l'envoyer à monsieur
 de *Guibert* lui-même.

Je vous prie de vouloir bien, Madame, me
 mander des nouvelles de la santé de madame
 de *la Vallière*. Il est bien juste que la vôtre
 soit bonne. La nature vous a fait assez de mal
 pour qu'elle vous laisse en repos. Elle me per-
 sécute horriblement, mais je tiens bon. V.

L E T T R E X L I X.

A M. LE MARQUIS DE CONDORCET.

16 de novembre.

.....

A l'égard de *Brama*, ou du *Chang-ti*, ou
 d'*Oromase*, ou d'*Isis*, je ne crois pas encore
 me tromper tout-à-fait. Il faut les admettre,
 quand on a affaire avec des fripons, et crier
 plus haut qu'eux.

De plus, il m'est évident qu'il y a de
 l'intelligence dans la nature, et que les lois

imposées aux planètes , à la lumière , aux animaux et aux végétaux , ne sont pas inventées par un sot. *Mens agitat molem*. Ce sont les *Sabatiers* qui sont sots et méchans , mais je crois la nature bonne et sage ; il est vrai qu'elle fait quelquefois des pas de clerc , mais je ne la crois ni impeccable ni infinie. Je pense que son intelligence a tout fait pour le mieux , et que dans ce mieux il y a encore bien du mal. Tout cela est une affaire de métaphysique qui n'a rien à faire avec la morale , et qui n'empêche pas que les *Verron* , les *Clément* , les *Sabatier* , &c. ne soient la plus méprisable canaille de Paris.

Comme je fais que vos mathématiques ne vous empêchent point de cultiver les belles-lettres , permettez-moi de vous demander si vous avez lu le Connétable de Bourbon de M. de Guibert. Sa *Tactique* n'est pas un ouvrage de belles-lettres , mais elle m'a paru un ouvrage de génie. Il y a une autre sorte de génie dans le Connétable. Je ne sais si notre frivole Paris est digne de deux ouvrages excellens qui parurent l'année passée ; c'est la *Tactique* et la *Félicité publique*. Je ne me connais ni à l'un ni à l'autre de ces sujets , mais je voudrais que ceux qui sont à la tête du gouvernement eussent le temps de bien examiner si M. de Châtellux et M. de Guibert ont raison.

— 1773. Il m'est tombé entre les mains un petit manuscrit sur le livre de M. de *Guibert*; ce n'est qu'une plaisanterie. J'aurai l'honneur de vous la faire tenir sous l'enveloppe de M. de *Sartine*. Vous la ferez lire à M. d'*Alembert*, ou je l'enverrai à M. d'*Alembert* afin que vous la lisiez, supposé que cela puisse vous amuser un moment. Vous êtes tous deux les vrais secrétaires d'Etat dans le royaume de la pensée. Vos lettres sont assurément plus instructives et plus agréables que toutes les lettres de cachet.

Conservez toujours, Monsieur, un peu de bonté pour le vieux malade, V.

L E T T R E L.

A U M E M E.

3 de décembre.

C'EST bien vous qui êtes mon maître, monsieur le Marquis, et qui l'auriez été de *Bernard de Fontenelle*. C'est vous qui êtes un vrai philosophe, et un philosophe éloquent. On m'a parlé d'un éloge de M. *Fontaine*, qui est un chef-d'œuvre. Vous ne sauriez croire quel plaisir vous me feriez de me le faire parvenir.

Je ne connais guère que vous et monsieur ~~_____~~
 d'Alembert qui sachiez présenter les objets dans 1773.
 leur jour , et écrire toujours d'un style convenable au sujet. J'ai cherché dans mes papiers la mauvaise plaisanterie sur les comètes , je ne l'ai point trouvée. On dit qu'il y en a deux , l'une de moi , l'autre que je ne connais pas : mais , dans l'état où je suis , souffrant continuellement , et près de quitter ce petit globe , je dois prendre peu d'intérêt à ceux qui roulent comme nous dans l'espace , et avec qui probablement je ne ferai jamais en liaison.

Il est vrai que , dans les intervalles que mes maladies me laissent quelquefois , je m'amuse à la poésie que j'aime toujours , quand ce ne serait que pour donner un os à ronger à *Clément* et à *Sabatier* ; mais j'aime mieux votre prose que tous les vers du monde. Ce que j'aime autant que votre prose , c'est votre personne. Jamais les belles-lettres et la philosophie n'ont été si honorées que par vous.

Agréez , Monsieur , le très-tendre respect du vieux malade de Ferney.

1773.

L E T T R E L I.

A M. CHRISTIN.

A Ferney, 8 de décembre.

VOICI, mon cher ami, une lettre qui nous assure enfin la délivrance prochaine du frère de cette bonne madame *Barondel*. Je vous prie de la lui montrer pour la consoler.

Nous réussîrions malgré le subdélégué qui était impitoyable. Il est plaisant que ce soit moi qui contribue à tirer un curé de prison. Mais que ne doit-on pas attendre d'un associé à l'ordre des capucins !

L'idée de présenter un mémoire pour la suppression de la main-morte, et un dédommagement aux seigneurs, n'est pas certainement à négliger. Je pense qu'il faudrait articuler ce dédommagement, et le montrer sous un jour si clair que le ministère ne pût le refuser, et que les seigneurs ne pussent pas se plaindre. Il faut présenter toujours aux ministres les choses prêtes à signer. La moindre difficulté les rebute, quand ils n'ont pas un intérêt pressant au succès de l'affaire. Vous êtes plus à portée que personne de rédiger toutes les conditions du traité, vous qui êtes

au

au beau milieu de l'enfer de la main-morte. —
 Vous devriez venir nous voir aux bonnes 1773.
 fêtes de Noël, et apporter avec vous le règle-
 ment du roi de Sardaigne. Je me chargerais
 hardiment d'être votre facteur, et d'envoyer
 le mémoire aux ministres. S'il ne réussit pas,
 nous aurons toujours le mérite d'avoir fait
 une bonne œuvre.

Je vous embrasse du meilleur de mon cœur.

L E T T R E L I I.

A M. LE CHEVALIER DELISLE.

A Ferney, 15 de décembre.

JE vous dois, Monsieur, quatre remerciemens
 pour vos quatre faveurs qui sont deux lettres
 charmantes, votre hymne sur S^t *Nicolas*, qui
 devrait être chantée dans toutes les églises,
 et vos douze perroquets de la cour d'*Auguste*.

A l'égard de S^t *Nicolas*, par lequel il faut
 commencer, puisqu'il est votre patron, il
 mérite sans doute tout le bien que vous dites
 de lui; car pendant sa vie il ressuscitait tous
 les matelots qui s'avisait de mourir sur mer,
 et après sa mort son portrait étant tombé entre
 les mains d'un vandale qui ne croyait pas en

Corresp. générale. Tome XV. † L

— DIEU, ce vandale allant en voyage pria le
 1773. portrait de lui garder son argent comptant.
 A peine fut-il parti que des voleurs vinrent
 prendre le magot. Le vandale de retour battit
 l'image de *Nicolas*, et la jeta dans la rivière.
Nicolas descendit du haut du ciel, repêcha
 son image, la rapporta au vandale avec son
 argent : Apprenez, lui dit-il, à ne plus battre
 les saints. Le cousin qui baptisa le cousin n'a
 jamais rien fait de plus beau.

Madame la maréchale de *Luxembourg* me
 paraît avoir raison. *Emporter le chat* signifie à
 peu-près *faire un trou à la lune*. Les savans
 pourront y trouver quelques petites diffé-
 rences : ils diront qu'emporter le chat signifie
 simplement partir sans dire adieu, et faire un
 trou à la lune veut dire s'enfuir de nuit pour
 une mauvaise affaire. Un ami qui part le
 matin de la maison de campagne de son ami,
 a emporté le chat ; un banqueroutier qui s'est
 enfui, a fait un trou à la lune. Voilà tout ce
 que je fais sur cette grande question.

L'étymologie du *trou à la lune* est toute
 naturelle pour un homme qui s'est évadé de
 nuit ; à l'égard du chat, cela souffre de grandes
 difficultés. Madame de *Moncornillon* à qui
 DIEU faisait voir toutes les nuits un trou à la
 lune, ce qui marquait évidemment qu'il man-
 quait une fête à l'église, n'emporta point le

chat. C'est bien dommage que le grand *Moncrif*, favori de la reine et des chats, soit mort à mon âge ; il aurait assurément éclairci cette question importante. 1773.

Je vois, Monsieur, que vous êtes dans le temple de *Cérès* (*) aussi-bien que dans celui de l'honneur et de la félicité. Vingt charrues à la fois sont sans doute un plus beau spectacle que vingt opéra médiocres qui auraient fait bâiller *Cérès* et *Triptolème*. J'ai eu une fois l'insolence de faire marcher sept charrues de front dans un champ de mes déserts d'où je n'écris point de tristes *de Ponto*. Il n'appartient point à *Naso* d'avoir autant de charques que *Pellio*.

Je fais qu'il y a quelques juifs dans les colonies anglaises. Ces marauds-là vont partout où il y a de l'argent à gagner, comme les Guébres, les Banians, les Arméniens courent toute l'Asie, et comme les prêtres isiaques venaient sous le nom de bohèmes voler des poules dans les basse-cours, et dire la bonne aventure. Mais que ces déprépuvés d'*Israël*, qui vendent de vieilles culottes aux sauvages, se disent de la tribu de *Nephtali* ou d'*Issachar*, cela est fort peu important ; ils n'en sont pas moins les plus grands gueux qui aient jamais souillé la face du globe.

(*) Chanteloup.

L 2

— 1773. Il me reste à vous dire ce que je pense du procès de *Beaumarchais* : je crois ne m'être pas trompé sur le procès du comte de *Morangiés*, du général *Lalli*, de *Calas*, de *Sirven* et de *Montbailli*. Je me suis fait *Perrin Dandin* ; je juge les procès au coin de mon feu , et j'ai jugé celui de *Beaumarchais* dans ma tête : mais je me garderai bien de prononcer tout haut mon jugement. Je prévois déjà que *messieurs* ne feront pas tout-à-fait de mon avis tout haut , quoique dans le fond du cœur ils en soient tout bas.

Je crois , Monsieur , avoir répondu tant bien que mal à tous vos articles ; mais il y en a un qui me tient bien plus au cœur , c'est celui de l'espérance que j'ai de vous revoir , si jamais vous allez consulter *Tiffot* , ou si votre régiment est en Franche-Comté.

Conservez vos bontés pour le vieux bavard malingre.

L E T T R E L I I I.

1773.

A M. LE BARON D'ESPAGNAC,

GOUVERNEUR DE L'HOTEL ROYAL DES
INVALIDES.

A Ferney, le 15 de décembre.

LA première chose que j'ai faite, Monsieur, en recevant votre livre (*), c'est de passer presque toute la nuit à le lire avec mes yeux de quatre-vingts ans ; et le premier devoir dont je m'acquitte en m'éveillant, est de vous remercier de l'honneur et du plaisir extrême que vous m'avez faits.

J'ai déjà lu ce qui regarde la guerre de Bohême, et je n'ai pu m'empêcher d'aller vite à la bataille de Fontenoi, en attendant que je relise tout l'ouvrage d'un bout à l'autre. On m'avait dit que vous donniez d'autres idées que moi de cette mémorable journée de Fontenoi : je me préparais déjà à me corriger ; mais j'ai vu, avec une grande satisfaction, que vous daignez justifier le petit précis que j'en avais donné sous les yeux de M. le comte d'Argenson. Il n'appartient qu'à un officier tel

(*) *Histoire du maréchal de Saxe.*

— 1773. que vous, Monsieur, qui avez servi avec tant de distinction, d'entrer dans tous les détails intéressans que mon ignorance de l'art de la guerre ne me permettait pas de développer. Je regarde votre Histoire comme une instruction à tous les officiers, et comme un grand encouragement à bien servir l'Etat. Vous rendez justice à chacun, sans blesser jamais l'amour propre de personne. Vous faites seulement sentir très-sagement, par les propres lettres du maréchal de *Saxe*, combien il était supérieur aux généraux de *Charles VII*, électeur de Bavière. Il n'y a guère d'officier blessé ou tué dans le cours de cette guerre, dont la famille ne trouve le nom, soit dans vos notes, soit dans le corps de l'Histoire.

Votre ouvrage sera lu par toute la nation, et principalement par ceux qui sont destinés à la guerre.

Vous êtes très-exact dans toutes les dates, c'est le moindre de vos mérites; mais il est nécessaire, et c'est ce qui manque aux *Commentaires de César*, et même à *Polybe*.

Vous ne pouvez, Monsieur, employer plus dignement le noble loisir dont vous jouissez, qu'en instruisant la nation pour laquelle vous avez combattu.

Agrez ma reconnaissance de l'honneur que vous m'avez fait, et le respect avec lequel je

ferai, tant qu'il me restera un peu de vie, —
 Monsieur, votre très-humble et très-obéissant 1773.
 serviteur, V.

P. S. Je viens de lire le portrait du maréchal de *Saxe*, qui est à la fin du second volume; il est de main de maître, et écrit comme il convient. J'ose espérer qu'on fera bientôt une nouvelle édition in-4°, avec des planches qui me paraissent absolument nécessaires pour l'instruction de tout le militaire.

L E T T R E L I V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Ferney, 18 de décembre.

J E crois, mon cher ange, vous avoir dit, dans ma dernière lettre, combien j'étais touché de la mort de M. de *Chauvelin*. Voilà donc les trois *Chauvelin* anéantis. Celui-là était le plus aimable des trois et le plus raisonnable. Tout ce que nous voyons périr fait faire des réflexions qui ne sont pas plaisantes. Je suis presque honteux de vivre, et je ne fais pas trop pourquoi j'aime encore la vie.

Je sens que je suis un mauvais père, et tout

1773. le contraire des bons vieillards. Je me détache de mes enfans, à mesure que j'avance en âge, et que mes souffrances augmentent.

Voici pourtant la manière dont je voudrais finir Sophonisbe, à laquelle vous daignez vous intéresser.

. Ils font morts en romains.

Grands Dieux ! puisse-je un jour, ayant dompté Carthage,

Quitter Rome et la vie avec même courage !

Il me semble qu'il serait trop sec de finir par ce petit mot : *Ils font morts en romains*. L'étriqué me déplaît autant que le trop d'ampleur. D'ailleurs c'est une espèce d'avant-goût de ce qui arriva depuis à ce *Scipion l'Africain*.

Je ne puis rien pour la scène du mariage, et la tête me fend.

Portez-vous bien, vous et madame d'Argental. C'est à vous de vivre, car je vous crois heureux autant que faire se peut ; pour moi il n'importe.

Respect et tendresse. V.

L E T T R E L V.

1773.

A M. DE MAUPEOU,

CHANCELIER DE FRANCE.

A Ferney, 20 de décembre

MONSEIGNEUR,

JE commence par vous demander pardon de ce que je vais avoir l'honneur de vous écrire.

Vous avez méprisé, avec tous les honnêtes gens du royaume, plus d'un libelle écrit par la canaille et pour la canaille. L'abbé *Mignot*, outragé comme vous dans ces libelles écrits probablement par quelque laquais d'un ancien parlementaire, a suivi votre exemple; et peut-être même ni vous, Monseigneur, ni lui, n'avez daigné jeter les yeux sur ces misérables écrits. Cependant il y a des calomnies qui ne laissent pas de faire quelque tort à la magistrature; et quand on en connaît les auteurs, quand ils mettent eux-mêmes leur nom à la tête d'une brochure, j'ose croire qu'il est permis de vous en demander la suppression.

On avait dit, dans deux libelles contre vous et contre votre parlement, que l'abbé

— 1773. *Mignot* est le petit-fils du pâtissier *Mignot*, dont *Boileau* dit dans ses *Satires* :

Que dans le monde entier
Jamais empoisonneur ne fut micux son métier.

Je ne fais pas si en effet cet homme était un si mauvais cuisinier, ni même si ces vers de *Boileau* sont si bons ; mais je fais que mon neveu est le fils d'un correcteur des comptes, petit-fils et arrière petit-fils de secrétaires du roi, et que sa famille, anoblie depuis plus de cent cinquante ans, établit la manufacture des draps de Sedan, et fut par conséquent plus utile au royaume que le feseur de petits pâtés.

Cependant un nommé *Clément*, fils d'un procureur de Dijon, qui n'exerce plus depuis 1771, s'avise de répéter cette sottise dans une brochure littéraire à moi adressée, intitulée *Quatrième lettre à M. de Voltaire, par M. Clément, à Paris, chez Moutard, libraire de madame la dauphine, rue du Hurepoix, à saint Ambroise*. Ce *Clément*, chassé de Dijon, et demeurant à Paris, a été déjà mis en prison par la police.

Il dit, page 83, que le pâtissier *Mignot* est mon oncle. Je ne serais pas fâché d'avoir eu pour oncle un traiteur, si on avait fait bonne

chère chez lui ; mais dans un ouvrage de littérature , imprimé avec permission et que tout le monde lit , cette petite calomnie jette un très-grand ridicule sur la tête à cheveux blancs d'un conseiller de grand'chambre , et avilit un corps que vous avez voulu honorer. 1773.

Les libelles contre les grands sont des grains de sable qui ne peuvent aller jusqu'à eux ; mais les libelles contre de simples citoyens sont des cailloux qui leur cassent quelquefois la tête.

Je finis , comme j'ai commencé , par vous demander pardon de vous importuner pour cette misère.

Je suis avec le plus profond respect et le plus sincère attachement ,

Monseigneur , &c.

1773.

L E T T R E L V I.

A M. D'ETALLONDE DE MORIVAL.

20 de décembre.

JE commence par vous assurer, Monsieur, que le mot de flétrissure dont vous vous servez en parlant de cette malheureuse affaire, ne convient qu'à vos exécrables juges : ce sont eux qui seront flétris jusqu'à la dernière postérité, et c'est ainsi que pensent tous les honnêtes gens du royaume.

J'ai pris la liberté d'écrire plus d'une fois à votre sujet au monarque que vous servez. Il m'a répondu avec bonté qu'il aurait soin de votre avancement. Je suis d'ailleurs convaincu que, si le diocèse d'Amiens était en sa puissance, ce que vous demandez si justement serait bientôt fait.

J'ignore si, dans l'état présent des affaires de l'Europe, il serait convenable de demander la protection du roi de Prusse auprès du roi de France, pour un de ses officiers né français. J'ignore même si votre démarche ne pourrait pas faire craindre que vous quittassiez le service d'un prince auquel vous avez consacré toute votre vie, et que vous n'abandonneriez jamais.

De plus, si M. le marquis de Pons, envoyé 1773.
 extraordinaire auprès de sa majesté le roi de
 Prusse, était chargé de votre affaire, il s'adres-
 serait nécessairement au ministre des affaires
 étrangères, et c'est au chancelier qu'il faut
 s'adresser. C'est le chancelier qui scelle et qui
 délivre les lettres de grâce, ou d'abolition,
 ou de rémission, ou de réhabilitation.

Le point principal est de vous rendre capable
 de succéder, et de jouir en France de tous
 vos droits de citoyen, quoique vous serviez
 un autre monarque. Toutes ces considérations
 exigeront probablement que vous soyez en
 France pendant le temps qu'on sollicitera la
 justice qui vous est due.

Il s'agirait donc, pour y parvenir, de venir
 en France pendant quelques mois. Je sup-
 plierais sa majesté le roi de Prusse de vous
 accorder un congé d'un an; et s'il m'accordait
 cette grâce, ma petite retraite de Ferney
 ferait à votre service. Elle est à une lieue de
 Genève, de la Suisse et de la Savoie. Vous y
 seriez en sûreté comme à Vésel. Vous y trou-
 veriez au printemps un ancien capitaine de
 cavalerie qui était auprès d'Abbeville dans
 le temps de cette funeste aventure, et qui
 regarde vos juges avec la même exécration
 qu'il manifesta alors publiquement. Ma petite
 terre malheureusement n'est pas un pays de

1773. — chasse; vous n'y trouveriez d'autre amusement que celui d'un peu de société les soirs, et une petite bibliothèque, si vous aimez la lecture.

Pendant votre séjour dans ce petit coin de terre, nous verrions à loisir quels moyens les plus prompts il faudrait prendre. Monsieur le chancelier m'honore d'une extrême bonté. J'ai un neveu conseiller de grand'chambre au parlement de Paris, qui a beaucoup de crédit dans son corps, et qui pense en honnête homme. Nous vous servirions de notre mieux; et s'il était nécessaire d'implorer la protection du roi de Prusse, et de demander ses bons offices auprès de la cour de France, j'y serais d'autant plus autorisé que, n'étant absent que par congé, vous seriez toujours à son service.

Mon âge et mes maladies ne m'empêcheraient pas d'agir avec vivacité. J'y mettrai plus de chaleur que la vieillesse n'a de glace. En un mot, Monsieur, vous pouvez disposer entièrement de votre très-humble, &c.

L E T T R E L V I I.

1773.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

24 de décembre.

QUOIQUE je n'aye rien d'intéressant à vous dire, Madame; quoique je n'aye aucune nouvelle à vous mander ni de la Suisse, ni de Genève, ni de l'Allemagne; quoiqu'on m'écrive que vous vous divertissez, que vous donnez à souper la moitié de la semaine, et que vous allez souper en ville l'autre moitié; quoique d'ordinaire je ne puisse prendre sur moi d'écrire une lettre sans avoir un sujet pressant de le faire; quoique mes journées soient remplies par des occupations qui m'accablent et qui ne me laissent pas un moment, il faut pourtant vous écrire, dussé-je vous ennuyer.

Je ne veux pas vous conter l'aventure d'une jeune fille amoureuse d'un aveugle; j'ai prié madame *Necker* de vous la dire, et elle s'en acquittera bien mieux que moi; mais je ne peux réprimer l'impétuosité que j'ai de vous envoyer un des cailloux de mon jardin,

1773. — puisque vous m'avez ordonné de jeter les pierres de mon jardin dans le vôtre.

Ce cailloux est fort plat, mais heureusement il est fort petit (*). Je l'ai jeté à la tête d'une dame qui était toute émerveillée que je fusse assez fou pour faire encore des vers dans un âge où l'on ne doit dire que son *In manus*.

Pardonnez-moi donc la liberté grande de mettre à vos pieds cette sottise. Il y a pourtant, dans cette pauvreté, je ne fais quoi de philosophique et d'assez vrai : mais ce n'est rien de dire vrai, il faut le bien dire : et puis cela n'est bon que pour ceux qui ont lu *Tibulle* en latin, et vous n'avez pas cet honneur. Le marquis de *la Fare* a traduit assez heureusement cet endroit :

Que je vive avec toi, que j'expire à tes yeux ;
Et puisse ma main défaillante
Serrer encor la tienne en nos derniers adieux !

Le latin est bien plus court, plus tendre, plus énergique, plus harmonieux. M. de *la Fare* n'avait que soixante-quatre ans quand il faisait ces vers.

(*) Ce sont les stances qui commencent ainsi :

Eh quoi, vous êtes étonnée, &c.

Je

Je dois me taire en vers et en prose ; mais ,
 en me taisant , je vous ferai toujours très-
 vivement attaché. Je ferai des vœux pour que
 vous viviez beaucoup plus long-temps que
 moi , pour qu'une santé parfaite vous console
 de ce que vous avez perdu , pour que vous
 jouissiez d'un excellent estomac , pour que
 vous soyez aussi heureuse qu'on peut l'être
 dans un monde où les douleurs et les priva-
 tions sont d'une nécessité absolue. V.

1773.

L E T T R E L V I I I.

A M. LE CHEVALIER DE CHATELLUX.

24 de décembre.

JE suis charmé , Monsieur , d'apprendre
 qu'on a traduit en anglais *la Félicité publique* ;
 car on pourrait bien prendre ce livre pour
 l'ouvrage de quelque anglais comme *Locke* ou
Addisson. Je le lirai certainement en anglais
 pour éclaircir mes doutes sur l'auteur.

A l'égard de la traduction allemande , je
 ne fais pas assez cette langue pour en juger.
 Je lisais autrefois le *Zeitung* , et encore avec
 assez de peine ; mais j'ai tout oublié. C'est
 assurément la marque d'un bon livre d'être

Corresp. générale. Tome XV. † M

— 1773. traduit par-tout. Pour la plupart des ouvrages qu'on fait aujourd'hui en France, ils ne seront jamais traduits qu'en ridicule. Je ne savais pas que vous eussiez honoré père *Adam* d'un petit mot de lettre, ou je l'avais oublié, et je vous en demande pardon.

Je n'espère pas, Monsieur, avoir l'honneur et la consolation de vous revoir une seconde fois. Je suis dans un âge et dans un état qui ne me permettent pas de m'en flatter; mais si jamais le hasard vous ramenait vers nos quartiers, je vous demanderais en grâce de daigner vous détourner un peu pour passer à Ferney. Je n'ai point assez joui de l'honneur que vous m'avez fait, je ne me suis point assez expliqué avec vous, je ne vous ai pas assez entendu; je voudrais réparer mes fautes avant de mourir.

Je vous souhaite, Monsieur, une félicité telle que l'auteur de *la Félicité publique* la mérite. On dit que le bonheur est une chose fort rare; et c'est par cette raison-là même que je le crois fait pour vous.

Agréez, Monsieur, les respectueux sentimens, &c.

L E T T R E L I X.

1774.

A M. LE MARQUIS DE FLORIAN.

Le 3 de janvier.

JE reçois votre lettre du 26 de décembre , mon cher ami. Il y a bien long-temps que je ne vous avais écrit : j'ai mal fini et mal commencé l'année ; mes maux ont augmenté , et la force de les supporter diminue.

Nous avons , pour m'achever de peindre , un procès très-considérable , très-désagréable , très-impertinent , à soutenir contre celui qui nous avait vendu l'hermitage , et qui veut y rentrer au bout de quatorze ans. Vous voyez que le pèlerinage de cette vie n'est pas semé de roses , et que les dernières journées de la route sont presque toujours les plus épineuses. Vous ne laissez pas de rencontrer aussi quelque mauvais chemin au milieu de votre carrière , mais vous vous en tirerez heureusement. La pépie de votre serin se guérira par la nature et par vos soins , plus que par l'art des médecins. Il y a cent exemples de personnes qui ont vécu très - long - temps avec des humeurs erratiques , qui tantôt causent des migraines , tantôt des pertes de sang qui

M 2

1774. affectent la poitrine , et qui enfin se dissipent d'elles-mêmes.

J'ai toujours été très-persuadé que tous les remèdes picotans et agillans ne valaient rien pour notre cher ferin, dont le sang n'est que trop vif et trop allumé. Ce principe me fait croire que les eaux minérales, de quelque nature qu'elles soient, lui seraient très-dangereuses ; elles ont tué madame d'Egmont. Il m'est évident qu'il n'y a de convenable que le régime. Le sang circule tout entier dans le corps humain six cents fois par jour : la médecine consiste donc à ne point charger cette rivière de sang qui nous donne la vie, de particules étrangères qui ne sont faites ni pour nourrir ni pour laver notre corps. De petites purgations très-légères, de temps en temps, aident la nature qui cherche toujours à se dégager ; mais il ne faut jamais la surcharger ni l'irriter : voilà pourquoi j'ai toujours eu une secrète aversion pour la liqueur rouge de votre médecin suiffe, et beaucoup de mépris pour un homme qui n'ose pas vous dire quel remède il vous donne. La ridicule charlatanerie de deviner les maladies et le tempérament par des urines, est la honte de la médecine et de la raison. Je ne voulus pas vous dire ce que j'en pensais, parce que je vous vis trop préoccupé. J'espérais que la

bonté du tempérament de notre serin le sou-
tiendrait contre le mal que la liqueur rouge
du fuisse pourrait lui faire : mais enfin , puis- 1774.
que vous êtes débarrassé de ce remède dan-
gereux , je puis vous parler avec une entière
liberté.

J'ai mangé un de vos petits ortolans. Je
me flatte que le petit serin deviendra aussi gras
qu'eux , dès qu'il fera un peu tranquille. C'est
l'inquiétude , c'est le changement continuel
de médecins , c'est le passage rapide d'un
régime à un autre qui diminue l'embonpoint ,
et la tranquillité rend ce que l'inquiétude a
ôté.

Je vous embrasse tous deux avec tendresse ,
et je vous donne rendez-vous , au printemps ,
dans votre charmante petite cage de Ferney.

Il n'y a rien de nouveau , excepté la nou-
velle année que je vous souhaite très-heu-
reuse.

Vous savez sans doute que le parlement a
décrété son membre pourri , le sieur *Goëzmann*.
Les *mémoires* de *Beaumarchais* sont ce que j'ai
jamais vu de plus singulier , de plus fort , de
plus hardi , de plus comique , de plus inté-
ressant , de plus humiliant pour ses adver-
saires. Il se bat contre dix ou douze personnes
à la fois , et les terrasse comme *Arlequin*
sauvage renversait une escouade du guet.

— Cela vous amuserait beaucoup, si vous aviez
1774. le temps de vous amuser. (*)

Adieu ; je vous écris de mon lit dont je
ne fors presque plus. V.

L E T T R E L X.

A U M E M E.

Le 6 de janvier.

M O N cher ami, j'ai déjà répondu à votre
avant-dernière lettre, et j'ai adressé la mienne
à Pézénas : peut-être ai-je mal fait ; mais vous
avez sans doute donné ordre qu'on vous ren-
voyât à Montpellier toutes vos lettres.

Je réponds aujourd'hui, autant que je le
peux, à votre lettre du 31 de décembre. Je
dis autant que je le peux, car je suis très-
malade. J'ai chez moi, depuis quelques jours,

(*) Les gens du monde s'étonnaient des tons variés de
l'auteur des *Mémoires*, dont la gaieté n'était pourtant qu'un
raffinement de mépris pour tous les lâches adversaires. D'ail-
leurs il savait bien qu'il n'avait à Paris que ce moyen de
se faire lire : changeant de style à chaque page, égayant les
indifférens, frappant au cœur des gens sensibles, et raisou-
nant avec les forts, c'était au point qu'on commençait à
croire que plusieurs plumes différentes travaillaient au même
sujet. (*Note des éditeurs.*)

M. d'*Hermences* qui a amené avec lui mademoiselle sa fille et une autre demoiselle qui est aussi sa fille d'une autre façon que celle qui est autorisée dans nos pays occidentaux. Mon état ne m'empêche pas de les voir, mais il m'empêche de vous écrire. Je surmonte pour vous tous mes maux. 1774.

Vous ne savez pas encore l'aventure de deux jeunes dragons qui, ayant fait de sérieuses réflexions sur les malheurs de cette vie, se sont tués chacun d'un coup de pistolet, le jour de Noël, dans un cabaret, à Saint-Denis, après avoir soupé amicalement ensemble, et après avoir signé un beau mémoire très-philosophique, contenant les raisons qu'ils ont eues de disposer de leur personne, étant encore mineurs. On a envoyé leur mémoire au roi. Je ne les imiterai pas, quoique je sois plus en droit qu'eux de finir ma vie qui m'est à charge depuis fort long-temps. Je trouve plus honnête de savoir souffrir.

Je vous ai dit ce que je pensais sur le médecin des urines et sur ses maudites fioles rouges. Il est absurde qu'on sache ce qu'un cuisinier nous sert à souper, et qu'on ne sache pas ce qu'un prétendu médecin nous sert quand nous sommes malades. Cet excès d'impertinence et d'insolence allemande n'est

— pas tolérable , et je n'y pense point fans être
1774. en colère.

M. *Lamure* est un homme très-sage et très-savant, et plus capable que personne de vous donner de bons conseils. J'espère qu'il nous renverra notre cher serin au mois d'avril. J'espère tout du courage de ce cher serin que vous avez tant de raison d'aimer , et à qui je suis presque aussi attaché que vous-même. J'espère dans son régime et dans les ressources infinies de la nature. En vérité , si je pouvais me remuer , j'irais vous voir tous deux , et je reviendrais à Ferney avec vous.

Nous recommandons M. *Mallet* à notre gros doyen des conseillers-clerks.

Je vous embrasse tous deux bien tendrement de mes faibles bras.

LETTRE

L E T T R E L X I.

1774.

A M. LE MARQUIS DE VILLEVIEILLE.

6 de janvier.

LE vieux malade de Ferney, Monsieur, oublie tous ses maux en recevant une lettre de vous. Je vous suis très-obligé des deux *Catons* dragons. S'ils m'avaient consulté, je leur aurais conseillé d'attendre du moins jusqu'au lendemain. On n'a pas toujours, en se réveillant le matin, les mêmes idées qu'on avait en buvant bouteille; mais enfin l'affaire est faite, et il n'y a plus de conseil à leur donner. Je serais plus en droit que ces messieurs de faire une pareille escapade; mais j'aime mieux faire la Tactique. (que vous me demandez), quand j'ai un moment de santé. Voici donc cette Tactique; voici encore ce petit extrait que vous voulez d'un ouvrage intitulé *Fragmens*.

Il faut que cet abbé *Sabatier*, dont il est question dans l'article XV, soit un des plus grands fous du Languedoc, et un des plus grands fripons de l'Eglise de DIEU.

J'ai espéré long-temps de ne point mourir sans avoir l'honneur de vous revoir encore.

Corresp. générale. Tome XV. † N

— Je me console , si vous êtes heureux à Ver-
 1774 failles. Je fais mille vœux pour la continua-
 tion de votre prospérité ; et je vous serai
 attaché jusqu'au dernier moment de ma vie.
Voltaire.

L E T T R E L X I I.

A M. LE COMTE DE LEVENHAUPT.

Janvier.

M O N S I E U R ,

JE suis avec vous comme le coq à qui on donna une perle ; il dit qu'on lui faisait trop d'honneur , et qu'il ne lui fallait qu'un grain de millet. Je suis très - indigne du beau mémoire que vous m'avez envoyé sur la désertion , mais j'en sens tout le prix ; et , quoiqu'il ne m'appartienne pas de dire mon avis sur une chose si importante et si éloignée de mes connaissances , j'ose pourtant être entièrement de votre opinion.

Ce sont les moines qui devraient désertier en foule , et ce sont les soldats qui devraient rester avec leurs colonels ; cependant c'est parmi nous tout le contraire. La raison en est que les moines sont animés par trois motifs

qui manquent aux soldats , l'enthousiasme ,
l'espérance et la cuisine.

1774.

Les soldats suédois avaient l'espérance avec
Charles XII , et son enthousiasme guerrier.
Les Anglais se nourrissent , dit-on , mieux
que les autres.

Tous ces gens-là d'ailleurs croient avoir
une patrie ; et vous savez qu'en général le
soldat français est accusé de n'en point
avoir , d'être fort raisonneur , inconstant et
pillard. Personne n'est plus entouré de déser-
teurs que moi ; ils passent tous par Ferney
pour aller en Suisse , à Genève et en Savoie ;
et ils reviennent à Ferney mourant de faim.
On en composerait une armée plus nom-
breuse que celles qui ont été commandées
par les *Condé* et les *Turenne*. Ce fléau cessera
peut-être quand on cessera d'avilir le métier.
M. le marquis de *Monteynard* a déjà fait ,
dans ce dessein , la plus belle opération qui
ait été tentée encore ; et j'ose croire que ,
depuis cette époque , la désertion est moins
fréquente.

Madame *Denis* est infiniment flattée de
votre souvenir ; et je suis bien consolé , dans
ma vieillesse et dans mes maladies , par les
bontés que vous voulez bien avoir pour
moi.

J'ai l'honneur d'être , &c.

N 2

1774. LETTRE LXIII.

A M. D'ETALLONDE DE MORIVAL.

Le 17 de janvier.

M. *Misopriest*, Monsieur, a reçu votre lettre du 2 de janvier; il a écrit sur le champ à sa Majesté. Il lui demande très-instamment un congé d'un an pour vous. Il est d'ailleurs instruit de votre situation, et a promis d'avoir soin de vous. M. *Misopriest* lui répond que vous lui ferez de très-belles recrues dans le pays où vous devez rester quelque temps pour vaquer à vos affaires. C'est à une lieue de la Suisse, de la Savoie, de Genève et de la Franche-Comté; vous y ferez aussi en sûreté qu'à Vésel.

Ne vous adressez ni à père ni à frère. Si vous avez besoin de quelque argent pour aller de Vésel à Genève, vous pourrez en prendre, sur cette simple lettre, chez monsieur *Marc-Michel Rey*, à Amsterdam, qui, sur ma signature (*Voltaire*), vous fournira ce petit viatique avec sa générosité ordinaire, et auquel je rembourserai sur le champ cet argent par la voie de Genève. Vous n'aurez pas la plus légère dépense à faire dans le

château de Ferney. C'est à vous à voir, Monsieur, si vous voulez écrire au roi. Je lui demande un congé d'un an; je lui promets des recrues (*); je lui parle de la passion que vous avez pour son service. Tout serait manqué, s'il nous refusait ce congé. C'est de-là que dépend votre destinée à laquelle je m'intéresse bien vivement. 1774.

L E T T R E L X I V.

A M. LE CHEVALIER DELISLE.

27 de janvier.

LE vieux malade, Monsieur, vous remercie d'abord de vos *Trois rois*. On n'a jamais parlé d'eux plus convenablement ni plus gaiement. L'aventure de Tours est dans un autre goût (**); c'est du *Crébillon* tout pur. Il est vrai que nous avons dans la sainte Écriture une aventure à peu-près pareille. Le patriarche *Juda*, ayant couché avec sa belle-fille, et lui ayant fait un

(*) Le roi non-seulement dispensa M. de *Morival* de faire des recrues, mais encore lui recommanda de ne s'occuper que de ses affaires particulières, et lui donna un congé illimité.

(**) Un habitant de Tours, salpêtrier de profession, avait tué sa fille de trois balles dans la poitrine, après lui avoir fait un enfant.

— 1774. enfant , la condamna à la mort ; mais la sentence ne fut pas exécutée. Si *Amnon* coucha avec une de ses sœurs , il ne lui donna ensuite que des coups de pied au cu , et ne la tua point. Je ne croyais pas les Tourangeaux si méchans.

Je ne fais si je vous ai conté qu'il y a environ cinquante à soixante ans que je trouvai à Tours un procureur du roi qui me dit : *Je ne suis pas du pays ; mais , en passant par Tours , il y a vingt-cinq ans , je trouvai le peuple si bon que j'y fixai mon séjour ; et , depuis que j'y suis , il ne m'est pas passé un seul procès criminel par les mains.*

Je répétais un jour ces paroles à une tourangeote , et lui disais : Voyez un peu , Madame , il y a vingt-cinq ans qu'il ne s'est commis un crime à Tours. Elle me répondit : *Est-ce qu'il s'en serait commis auparavant ?*

Je suis fondé , sur la réponse de cette bonne femme , à croire que votre salpêtrier n'est point tourangeau , et que c'est quelque coquin , parent de *Fréron* ou de l'abbé *Sabatier* , qui s'est allé établir à Tours. C'est une chose que je veux approfondir.

Pour vos quatre enforcelés (*), il y a un

(*) Une famille entière auprès du Rainci , maison à M. le duc d'Orléans , se disait enforcelée ; et comme la chose était bien absurde , elle fut crue , et crue par la meilleure compagnie , en 1774.

petit opéra comique des enforcélés, beaucoup plus plaisant que ces quatre imbécilles. Je suis plus enforcélé qu'eux, car le diable me berce continuellement, afflige mon corps et se moque de mon ame; c'est ce qui fait que je vous écris une si courte lettre, et que je réponds si mal à toutes vos bontés. Je finis en vous assurant que, mort ou vif, je suis à vos ordres. 1774.

L E T T R E L X V.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

30 de janvier.

JE commence par vous dire, Monseigneur, que, de tous mes confrères de quatre-vingts ans, je suis sans contredit le plus fou, puisqu'il me donne à mon âge des pièces de théâtre. Ceux qui ont fait une cabale contre Sophonisbe, sont des jeunes gens qui sont encore plus fous que moi. Le dévot sexe féminin, qui prétendait que l'auteur de la nouvelle Sophonisbe n'est pas assez pieux, était encore plus fou que tout le reste, surtout si on ajoutait deux lettres à cette belle épithète de fou.

J'avais imaginé que ces bagatelles pourraient être une occasion de faire parler de ce

— que vous savez ; et c'est encore une autre
 1774. espèce de folie : car , après tout , la sagesse
 consiste à savoir vivre et mourir en paix où
 l'on est.

Il m'est venu , ces jours passés , un russe
 infiniment aimable , qui a gouverné pendant
 quinze ans despotiquement un empire de
 deux mille lieues de long , et qui me paraît
 avoir la triste folie de n'être point heureux.
 J'ai conclu de là qu'il ne faut ni courir après
 des chimères ni les regretter.

A propos de chimères , je n'ai jamais su
 quels acteurs jouaient dans *Sophonisbe* ,
 excepté *le Kain*. Je ne connais personne des
 sénateurs et des sénatrices du tripot. C'est
 vous qui avez la bonté de m'apprendre que
Brizard a joué *Lélie* ; je ne fais pas encore qui
 a joué *Scipion*.

Je ne savais pas qu'une première représen-
 tation fût un jour de bataille , si qu'il fallût
 prendre ses postes et avoir un mot de rallie-
 ment : mais , puisque vous avez daigné faire
 la guerre pour moi , et me traiter comme la
 ville de Gènes , permettez-moi de vous en
 faire mes très-humbles et très-sincères remer-
 cimens.

Je vous avais mandé qu'on m'avait écrit
 d'abord qu'on ne vous rendait pas justice
 dans l'histoire du maréchal de Saxe ; mais ,

ayant vérifié le contraire le lendemain, je vous écrivis qu'on vous rendait toute la justice qui vous était due. Ce que j'avais écrit sur la bataille de Fontenoi, sous les yeux de M. d'Argenson, et d'après les lettres de tous les officiers, s'est trouvé entièrement conforme à ce qu'en dit M. d'Espagnac. Il est vrai qu'il ne dit pas tout; il supprime l'ordre donné, deux fois de suite, par le maréchal de Saxe, d'évacuer le poste d'Antoin; mais; s'il fait des péchés d'omission, il me paraît qu'il n'en fait point de commission.

J'ai répondu, je crois, à tous les points de la lettre que vous avez eu la bonté de m'écrire. Il ne me reste qu'à attendre doucement le temps où je pourrai venir faire ma cour à mon héros, dans son royaume. Je vous prierai de me recommander au meilleur apothicaire de Bordeaux: j'ai plus besoin de ces messieurs que de tous les rois de l'Europe. Il y a près de quatre-vingts ans que mon sort dépend absolument d'eux. Parmi tout ce qui vous distingue des autres hommes, je ne compte pas pour peu de chose l'habileté que vous avez eue de vous mettre au-dessus de tous les apothicaires, en étant un bon chimiste, et en étant votre médecin à vous-même. Puisse ce bon médecin conserver très-long-temps la vie de mon héros, et le tenir toujours en

1774.

— état de goûter tous les plaisirs ! car mon
 1774. héros est né pour eux , aussi-bien que pour la
 gloire ; ses bontés font ma plus grande consolation.

Agréez le tendre respect du vieux malade
Voltaire.

L E T T R E L X V I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

31 de janvier.

DÈS que j'ai reçu la lettre , où mon cher ange m'ordonne de lui envoyer des *Fragmens* indous et français , sous l'enveloppe de M. de *Sartine* , j'ai pris sur le champ cette liberté avec confiance. Le paquet part à la garde de Dieu. Il vaut mieux prendre des libertés avec M. de *Sartine* , qu'avec l'*hippopotame* (*).

Je ne conçois pas comment on a pu afficher dans Paris , sous mon nom , la *Sophonisbe* de *Mairet*. Je n'ai jamais donné cet ouvrage que comme celui de *Mairet* , un peu retouché , pour engager les jeunes gens à refaire les belles pièces de *Corneille* , comme *Attila* ,

(*) L'auteur désigne *Marin* , par ce mot pris des *mémoires* de *Beaumarchais*.

Agéfilas , Pertharite , Théodore , Pulchérie ,
la Toison d'or , &c. 1774.

En donnant Sophonisbe sous mon nom , on a réveillé la racaille. J'oserais penser qu'il ne faut ni précipiter la retraite , ni laisser languir les représentations , mais prendre un juste milieu , afin que *le Kain* ait une rétribution honnête.

Je persiste à croire que *Beaumarchais* n'a jamais empoisonné personne , et qu'un homme si gai ne peut être de la famille de *Locuste*. (*)

(*) Cette opinion de M. de Voltaire produisit dans le temps une assez plaisante anecdote. On jouait aux français *Bégéle* : un beau monsieur du parquet , après avoir bien déchiré la pièce , tomba tout à coup sur l'auteur. Entre autres choses il raconta qu'ayant dîné ce jour-là même chez M. le comte d'*Argental* , il y avait entendu lire une lettre de Voltaire , lequel s'obstinait , on ne savait pourquoi , à soutenir que ce *Beaumarchais*-là n'avait pas empoisonné ses trois femmes. Mais , ajouta le conteur , c'est un fait dont on est bien sûr parui messieurs du parlement.

L'homme à qui s'adressait la parole , faisait de la main , en riant , signe aux voisins de ne pas interrompre ; chacun se lève , il répond froidement : „ Il est si vrai , Monsieur , que
„ ce misérable homme a empoisonné ses trois femmes , quoi-
„ qu'il n'ait été marié que deux fois , qu'on fait de plus
„ au parlement-Maupeou qu'il a mangé son bon père en hachis ,
„ après avoir étouffé sa chère mère entre deux épaisses tan-
„ tines ; et j'en suis d'autant plus certain , que je suis ce
„ *Beaumarchais*-là qui vous ferait arrêter sur le champ , ayant
„ bon nombre de témoins , s'il ne s'apercevait à votre air

1774. Je suis bien embarrassé avec mes génois et mon marquis *Viale*. Dieu vous garde d'établir jamais une colonie ! c'est une terrible entreprise : M. l'abbé *Terrai* même y ferait un peu embarrassé.

Je baise les ailes de mes anges. V.

LETTRE LXVII.

A M. LE MARQUIS DE FLORIAN.

Le 9 de février.

JE me flatte, mon cher ami, que madame de *Florian* n'est pas réduite à garder le lit comme moi ; il y a très-long-temps que je ne fors du mien qu'à huit heures du soir. Il faut espérer que le petit ferin reviendra, au printemps, sauter dans sa cage de *Ferney*, que vous avez si joliment embellie, et qu'il voltigera sur les fleurs que vous avez plantées.

Pour ma maladie, elle est incurable, puisqu'elle date de quatre-vingts ans ; c'est un

„ effaré que vous n'êtes point un de ces rusés scélérats qui
 „ composent ces atrocités, mais seulement un des bavards
 „ qu'on emploie à les propager, au grand péril de leur
 „ personne. „

On applaudit ; le conteur court encore, oubliant qu'il avait payé pour voir jouer la petite pièce. (*Note des éditeurs.*)

mal qui m'empêche quelquefois d'être aussi exact que je le voudrais dans mes réponses. 1774.

J'ai fini ma carrière, et le serin n'est qu'au milieu de la fenne. Vous avez tous deux de beaux jours à espérer, et moi je n'ai que deux ou trois tristes nuits à supporter. Nous passons tous comme des ombres; notre vie est comme la place d'un ministre à Versailles: aujourd'hui quelque chose, et demain rien.

Le déplacement de M. de Monteynard coupe la gorge et la bourse à notre voisin Dupuits. Ce ministre l'avait employé deux années de suite sans le payer; il a fallu qu'il empruntât pour servir, et le voilà ruiné. Quand un rocher tombe, il entraîne toujours mille petites pierrailles dans sa chute. Il ne faut compter sur rien, que sur les légumes de son jardin, encore y est-on souvent attrapé.

Si on est mécontent de la terre, les aventures de mer ne sont pas plus agréables; et, quoi que *Labat* vous dise, le vaisseau l'Hercule ne rapportera que des chimères. Je vois que la résignation est la seule chose qui puisse nous consoler dans ce meilleur des mondes possibles.

Je comptais, l'année passée, que *Moustapha* irait passer le carnaval à Venise avec *Candide*, mais je me suis bien trompé. S'il fallait que les ministres, qui ont été déplacés de mon

— temps, allaient loger à Venise , dans le même
 #774. cabaret , la place Saint - Marc ne serait pas
 assez grande pour leur donner à souper.

J'ai reçu tout ce que vous m'avez envoyé
 d'Abbeville. On ne peut faire autre chose
 que ce qu'on a fait dans la dernière édition
 qui est achevée. On a rendu justice à monsieur
Bellevall , et le public ne s'en soucie guère.
 Tout passe , tout s'oublie , tout s'anéantit.
 Le déluge fit autrefois beaucoup de bruit ,
 et actuellement on n'en parle plus que pour
 en rire. *Vanité des vanités , et tout n'est que*
vanité.

Regardez , je vous prie , ma tendre amitié
 pour vous et pour le ferin comme une
 réalité.

L E T T R E L X V I I I.

1774

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

25 de février.

IL y a long-temps , mon cher ange , que je voulais vous écrire , je ne l'ai pas pu ; j'ai eu une violente secousse de mes maux ordinaires , qui se sont tournés à l'extraordinaire. Je n'ai point appelé de médecin ; on meurt sans eux , et on guérit sans eux. A présent que je respire un peu , et que j'ai lu le quatrième *Mémoire de Beaumarchais* , il faut que je vous ouvre mon cœur.

Il y avait long-temps que M. le marquis de *Condorcet* m'avait un peu défilé les yeux sur *Marin* , et m'avait même donné quelques inquiétudes , en me priant très-instamment de ne lui jamais écrire par un tel correspondant. M. de *Condorcet* me parlait de cet homme précisément comme *Beaumarchais* en parle. Dans ces circonstances , vous m'écrivez que *Marin* est l'unique cause du funeste contre-temps que j'ai essuyé à propos des Lois de *Minos* , contre-temps par lequel toutes mes espérances ont été détruites. Il n'est pas douteux qu'en effet ce ne soit *Marin* qui ait vendu la mauvaise copie au libraire *Palade*.

— Vous voyez dans quel précipice cette perfidie mercenaire m'a plongé. Je me doutais déjà de ses manœuvres et de son avidité, par les plaintes qu'il m'avait faites de ce que vous aviez bien voulu faire partager, entre le *Kain* et lui, le produit de je ne fais plus quelle tragédie : tout me paraît éclairci. Je me rappelle même que M. de *Sartine* en était instruit, quand il me conseilla de ne pas pousser plus loin l'affaire de *Valade*, et de ne pas exiger qu'il nommât le traître : tout cela m'accable. Je vois toujours, avec horreur, de quoi certaines gens de lettres sont capables. J'ai le cœur gros, et pourtant il est bien serré.

Beaumarchais m'envoyait ses *Mémoires*, et je ne le remerciais seulement pas, ne voulant point que *Marin*, sur lequel je n'avais encore que des soupçons, et auquel je confiais encore tous mes paquets, pût me reprocher d'être en correspondance avec son ennemi. Il faut vous dire encore que, *Marin* étant bien reçu chez monsieur le premier président (du moins avant le *quatrième Mémoire*), j'écrivis à madame de *Sauvigny*, que je ne voulais pas seulement remercier *Beaumarchais* de ses factums, parce que j'étais l'ami de *Marin*.

Je lis et je relis ce *quatrième Mémoire* : j'y vois les imprudences et la pétulance d'un
homme

homme passionné, poussé à bout, justement irrité, né très-plaisant et très-éloquent. Il me persuade tout ce qu'il dit; il me développe surtout le caractère et la conduite de *Marin*; et, par le tableau qu'il fait de cet homme, il me confirme ce que vous m'en avez appris. (*) 1774.

Vous me demanderez quel est le résultat de ma lettre? le voici: c'est premièrement de vous supplier de me dire franchement ce qu'on pense de *Marin*, dans Paris; secondement, de vouloir bien m'apprendre s'il est vrai qu'il soit encore en crédit auprès de monsieur le premier président et de M. de *Sartine*, et quelle est sa situation auprès de M. le duc d'*Aiguillon*. Vous pouvez en être informé; et il n'y a que vous dans le monde à qui je puisse le demander. N'allez pas me dire que je suis trop curieux, car je vous jure que j'ai raison de l'être. Ce *Marin* m'a plusieurs fois embêté; il se faisait fort de réussir en tout, il me protégeait réellement. Enfin j'ai besoin d'être instruit, mon cher ange.

Je me flatte que vous ne croyez plus les contes qu'on vous a faits sur *Beaumarchais*, et que vous êtes détrompé comme moi. Un homme vif, passionné, impétueux, peut

(*) M. de *Voltaire* ne connaissait pas encore, même de vue, M. de *Beaumarchais*, lorsqu'il écrivit cette lettre. (Note du correspondant général de la société littéraire-typographique.)

— donner un soufflet à sa femme , et même
 1774. deux soufflets à ses deux femmes , mais il ne
 les empoisonne pas. (*)

Je vous écris hardiment par la poste , parce
 qu'il n'y a rien dans cette lettre , ni dans
 aucune autre de mes lettres , qui puisse alar-
 mer le gouvernement ; il n'y a que quelques
 passages qui pourraient alarmer *Marin* ; mais ,
 s'il y a des curieux , ils ne lui en diront mot.
 Je change d'avis , je m'adresse à *M. Bacon* ,
 substitut du procureur général. Il vous fera
 tenir ma lettre.

Mille tendres respects à madame d'*Argental*.

(*) Je certifie que ce *Beaumarchais-là* , battu quelquefois
 par des femmes , comme la plupart de ceux qui les ont
 aimées , n'a jamais eu le tort honteux de lever la main
 sur aucune. (*Note du correspondant général de la société littéraire-
 typographique.*)

L E T T R E L X I X.

1774.

A M O N S I E U R.

LE MARQUIS DE FLORIAN, à *Montpellier*.

A Ferney, le 26 de février.

MON cher ami, il y a long-temps que je ne vous ai écrit, et que je n'ai reçu de vos nouvelles. J'ai été si malingre, si faible, si misérable, sur la fin de cet hiver, selon ma coutume, qu'en vérité je n'existais pas. Je ne m'en occupais pas moins de l'état de votre ferin, et je m'attendais, chaque poste, que vous m'en diriez des nouvelles. L'inquiétude s'est jointe à tous mes maux : je vous demande, de mon lit, si elle sort du sien, si elle se promène, si elle digère, si vous jouissez tous deux d'un beau soleil ? Mon Dieu, que cette vie a d'amertumes, de dangers, de malheurs de toute espèce ; et que tout cela s'oublie vite, quand on se porte bien !

Je m'imagine que vous savez à Montpellier plus de nouvelles de Paris que nous autres solitaires de Ferney. Vous avez plus de monde autour de vous. J'ai pourtant eu le *quatrième Mémoire de Beaumarchais* ; j'en suis encore tout

O 2

— ému. Jamais rien ne m'a fait plus d'impression ;
 1774. il n'y a point de comédie plus plaisante, point de tragédie plus attendrissante, point d'histoire mieux contée, et surtout point d'affaire épineuse mieux éclaircie. *Goëzmann* y est traîné dans la boue, mais *Marin* y est beaucoup plus enfoncé ; et je vous dirai bien des choses de ce *Marin*, quand nous nous verrons. (*)

Toute la famille d'*Etallonde* est certaine que *Bellevue* est la première cause de l'affreuse catastrophe du chevalier de *la Barre* ; mais elle dit qu'il s'est brouillé depuis avec le procureur du roi, et qu'alors il a changé d'avis. On ajoute que ses enfans sont avantageusement mariés, et qu'ils ont de la considération dans leur province. Ce fera donc pour eux qu'on rétablira la réputation du père, dans la nouvelle édition qui est presque achevée. *Goëzmann* et *Marin* auront, dit-on, plus de peine à rétablir la leur.

Adieu, mon cher ami ; mandez-moi, je vous prie, tout ce que fait le serin. Je ne sortirai de ma chambre que quand elle sera dans sa jolie cage du petit Ferney. V.

(*) Un homme disait dans un souper, que *Goëzmann* et *Marin* savaient où l'on faisait les *Mémoires* que ce *Beaumarchais* s'attribuait ; celui-ci répondit gaiement : les maladroits qu'ils sont ! que n'y font-ils faire les leurs. (Note des éditeurs.)

L E T T R E L X X.

1774.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 4 de mars.

J'AURAIS bien voulu remercier plutôt mon héros de sa très-aimable et très-plaisante lettre; mais, pour écrire, il faut exister. La fin des hivers m'est toujours fatale. On dit que les Romains ne donnèrent le nom de février, au mois dont nous sortons, qu'à cause de la fièvre. J'ai été traité comme un ancien romain; c'est peut-être parce que je me suis avisé de refaire Sophonisbe. Il ne faut point chanter avec une vieille voix enrhumée.

C'est à mon héros à briller toujours dans sa belle et noble carrière. Son esprit et son corps ne vieilliront point. Il y a des êtres pour qui la nature a été prodigue aux dépens du pauvre genre-humain. Mon héros est de ce petit nombre des élus. Le voilà d'ailleurs assez bien établi dans le monde, par lui-même et par les siens. Je voudrais bien savoir ce que pensent MM. Gratau, Martinau, Lardeau, Quatrehommes, Quatrefois, quand ils voient celui qu'ils ont entaché, si bien détaché et si net?

— On me dit que vous préférerez le gouvernement de notre bonne ville où vous êtes né , à celui du prince noir ; que vous voulez jouir du palais que vous avez embelli ; que vous voulez rester au centre de votre gloire. Soit ; par-tout où vous serez , vous règnerez , et je serai toujours votre fidelle sujet.

On m'a un peu alarmé pour ma *Sémiramis* du Nord ; mais les *Ninias* ne reparaissent que dans l'élégante tragédie de *Crébillon* ou dans la mienne. Elle-même m'a écrit une lettre tout-à-fait plaisante sur la résurrection de son mari. C'est une dame unique ; elle se joue d'un empire de deux mille lieues , et fait mouvoir cette énorme machine aussi aisément qu'une autre femme fait tourner son rouet.

J'aurais bien voulu voir son conseil de législation , dans lequel elle rassemble des chrétiens de toute secte , des musulmans et des païens. Elle a auprès d'elle deux jeunes chambellans , dont l'un est un jeune comte de *Schouvalof* , qui fait des vers français mieux que toute votre académie. *Diderot* croit être à Versailles dans les beaux jours de *Louis XIV.* Vous seriez-vous douté , Monseigneur , il y a quarante ans , que Pétersbourg serait une ville toute française ? Si vous preniez parti pour le turc , ce serait attaquer votre patrie.

On prétend que vous voulez ressusciter les

jésuites , à l'exemple du roi de Prusse. J'ajouterai cela au chapitre des contradictions qui 1774. règnent dans ce monde. Je commence à croire qu'on me donnera un évêché.

Je bavarde trop pour un vieux malade. Il faut aimer son héros , mais il ne faut pas l'ennuyer. V.

L E T T R E L X X I.

A M. LE MARQUIS DE FLORIAN.

Le 7 de mars.

L'OCTOGÉNAIRE de Ferney est malade , et ne peut écrire de sa main ; le jeune *Wagnière* est malade , et ne peut prêter sa main à l'octogénaire ; il emprunte donc une troisième main pour demander comment on se porte à Montpellier : il subsiste de l'espérance de revoir les deux voyageurs au mois d'avril. M. de *Florian* fait , sans doute , que *Goëtzmann* et *Beaumarchais* sont jugés , et que le public n'est point content. Le public , à la vérité , juge en dernier ressort ; mais ses arrêts ne sont exécutés que par la langue. Le monde a beau parler , il faut obéir. (*)

(*) Les juges restèrent assemblés depuis cinq heures du matin jusqu'à dix heures du soir. Il y eut de très-grands

— 1774. *La Chalotais* obéit quand la maréchaussée le traîne en prison à Loches, à l'âge de soixante et quatorze ans, pissant le sang, écorché de gravelle.

Pour madame de *Montglat*, que la maréchaussée conduisait à Montpellier pour aller pleurer ses péchés dans un couvent, elle n'a point obéi : elle a pris, pendant la nuit, un cheval de la maréchaussée même, et s'est échappée au grand galop, en corset et en jupon, tenant d'une main sa boîte de diamans, et de l'autre la bride de son cheval. On croit que cette brave amazone se réfugie à Genève.

Le vieux malade n'a pas pu manger des perdrix rouges dont M. de *Florian* a régale *Ferney* ; mais madame *Denis*, plus gourmande que jamais, les a trouvées excellentes. Elle voudrait bien que les deux voyageurs de Montpellier les eussent mangées avec elle au petit *Ferney*.

débats; enfin la rage l'emporta : M. de *Beaumarchais* fut blâmé. Monseigneur le prince de *Conti* vint le même soir à sa porte, l'inviter pour le lendemain à passer la journée chez lui ; il y laissa un billet finissant par ces mots : *Je veux que vous veniez demain ; nous sommes d'assez bonne maison pour donner l'exemple à la France de la manière dont on doit traiter un grand citoyen tel que vous.* Trois jours après toute la cour s'était fait écrire chez lui. (*Note du correspondant général de la société littéraire-typographique.*)

La

La poste part , il faut finir cette lettre , et
souhaiter le prompt retour des deux aimables 1774.
voyageurs.

L E T T R E L X X I I.

A M. D'ETALLONDE DE MORIVAL.

Au château de Ferney , 8 de mars.

JE reçois , Monsieur , votre lettre du 22 de
février : ma réponse ne peut partir que le 8
de mars. Si vous avez besoin de quelque
argent pour votre voyage , je ne doute pas
que M. Rey ne vous en fournisse sur ce simple
billet : je connais son cœur. J'ai l'honneur
d'être , Monsieur , avec un entier dévouement ,
votre très-humble , &c,

Voltaire , gentilhomme ordinaire
de la chambre du roi.

Je promets rembourser sur le champ , par
Genève, l'argent qu'il aura bien voulu prêter
à M. de Morival, pour son voyage. *Voltaire*.

J'ai envoyé au roi de Prusse la lettre que
vous me fîtes l'honneur de m'écrire , il y a
deux mois , dans laquelle vous me marquiez

Corresp. générale. Tome XV. † P

— tout le zèle qui vous attache à son service ,
 1774 et toute votre reconnaissance. Il ne me reste
 plus qu'à trouver autant de bienveillance
 dans le cœur du magistrat de qui seul dépend
 votre affaire qui est devenue la mienne.

L E T T R E L X X I I I .

A M. D E M A U P E O U ,

CHANCELIER DE FRANCE.

14 de mars.

MONSEIGNEUR,

LORSQUE je pris la liberté d'implorer votre
 suffrage dans le conseil des finances , en
 faveur de la colonie de Ferney , j'eus l'hon-
 neur de vous dire que je vous importunerais
 bientôt pour une affaire qui n'est pas indigne
 de vos regards.

Il s'agit d'une grâce qui dépend entière-
 ment de vous ; et vous avez rendu d'assez
 grands services à la couronne et à l'Etat ,
 pour que le roi ait en vous la plus entière
 confiance. Voici de quoi il s'agit.

Le roi de Prusse m'envoya , à la fin d'avril ,
 un jeune officier né français , qui est lieute-

nant dans un régiment à Vésel ; ce jeune homme est ce que j'ai jamais vu de plus sage et de plus circonspect. Vous serez étonné, Monseigneur, quand vous saurez que c'est ce même d'*Etallonde* d'Abbeville, qui, à l'âge de dix-sept ans, fut condamné par contumace à l'horrible supplice que subit en partie le chevalier de *la Barre*. Vous avez su que depuis, les esprits ayant été calmés, le tribunal d'Abbeville eut horreur de sa procédure, et relâcha tous les autres co-accusés.

D'*Etallonde*, dont j'ai l'honneur de vous parler, alla servir cadet dans un régiment prussien à Vésel. Le roi de Prusse a su qui il était ; il a connu ses mœurs et son mérite ; il lui a donné une sous-lieutenance, et ensuite une lieutenance. Le bien que ce jeune homme héritait de sa mère ayant été confisqué, son père en a demandé et obtenu la confiscation, dont il jouit, sans secourir son malheureux fils. Dans l'état cruel où ce jeune homme se trouve, le roi de Prusse m'autorise, Monseigneur, à vous prier en son nom d'accorder à d'*Etallonde* toutes les bontés que votre magnanimité et votre prudence croiront praticables. Je ne suis point étonné que le roi de Prusse ne veuille point être compromis ; je sens de plus qu'il me sied peut-être moins qu'à personne de solliciter une telle grâce

— dans une affaire qui , en son temps , effarou-
 1774. cha tant de gens respectés.

J'ose tout remettre entre vous et le roi de Prusse , suivant ces mots de sa lettre de Postdam , du 30 de juillet : *Enfin vous en userez dans cette affaire comme vous le jugerez convenable au bien du jeune homme.*

Je ne fais rien de plus convenable que de vous implorer, de ne point paraître me mêler du sieur d'*Etallonde* , d'attendre tout de vos seules bontés, et de me taire.

Je n'écris à personne sur cette démarche. Si vous pouvez , Monseigneur , avoir la bonté de m'envoyer le parchemin scellé dont vous daignerez favoriser d'*Etallonde* , quand vous le jugerez à-propos , ce sera une faveur aussi précieuse que secrète , dont je sentirai tout le prix d'autant plus que je m'en vanterai moins. J'ai assez de sujets de publier ce que vous doit la France , sans y mêler indiscretement les obligations que je vous aurai.

L E T T R E L X X I V.

1774.

A M. LE MARQUIS DE FLORIAN.

Ferney, le 16 de mars.

BIENHEUREUX ceux qui ont de la santé, s'ils sentent leur bonheur ! Tous nos voisins, et madame *Dupuits* et moi, nous sommes sur le grabat : chacun est damné dans ce monde à sa façon. Pour moi, je dis dans ma chaudière : Comment se porte le ferin ? viendra-t-il nous voir au printemps ? restera-t-il dans la cage de M. *Lamure* ?

J'ai prêté la quatrième philippique de *Beaumarchais* dans Genève : donc elle ne me reviendra pas. On a imprimé tout ce procès à Lyon : M. *Vasselier* peut vous le faire tenir. *Beaumarchais* a eu raison en tout, et il a été condamné. L'arrêt ne réussit pas mieux à Paris qu'à Montpellier. (*)

La colonie prospère, mais moi je suis bien

(*) Cet arrêt a été cassé d'une voix unanime, sous Louis XVI, par la grand'chambre et la tournielle assemblées, quand le vrai parlement fut rétabli dans ses fonctions. M. de *Beaumarchais* rendu à son état de citoyen, fut porté par le peuple, de la grand'chambre à son carrosse, au milieu d'un concours d'applaudissemens, fondant en larmes, et presque étouffé par la foule. (Note des éditeurs.)

loin de prospérer. Madame Denis fort en carrosse; elle va chez madame Dupuits et madame Racle qui sont toutes deux grosses. Madame Dupuits souffre beaucoup; mais qui ne souffre pas, soit de corps, soit d'esprit? Ce monde-ci est une vallée de misère, comme vous savez. Le bonheur n'est qu'un rêve, et la douleur est réelle; il y a quatre-vingts ans que je l'éprouve. Je n'y fais autre chose que me résigner et me dire que les mouches sont nées pour être mangées par les araignées, et les hommes pour être dévorés par les chagrins. Celui d'être loin de vous et du serin est bien grand pour le vieux malade.

L E T T R E L X X V.

A M. LE CHEVALIER DELISLE.

27 de mars.

GRAND merci, Monsieur, de vos nouvelles, mais cent fois plus de la manière dont vous les contez. Vous êtes comme la Fontaine; il n'inventait pas ses contes, mais il avait un style à lui. Vous devez avoir reçu l'Histoire de l'Inde qui n'est pas un conte; vous devez avoir vu le Catéchisme des premiers brames, et vous ne m'en avez rien dit.

Je vous l'adressai pourtant sous l'enveloppe
de votre général des dragons. 1774.

Mes respects à M. Goëzmann. Ne vous avais-je pas bien dit qu'il n'y avait qu'un coupable dans cette belle affaire, comme il n'y avait qu'un homme amusant? Vous vous imaginiez donc que *hors de cour* signifiait justifié, déclaré innocent? et parce que vous écrivez mieux que nos académiciens, vous pensiez savoir la langue du barreau. Je vous crois actuellement détrompé. Vous savez sans doute que *hors de cour* veut dire: Hors d'ici, vilain. Vous êtes violemment soupçonné d'avoir reçu de l'argent des deux parties. Il n'y a pas assez de preuves pour vous convaincre; mais vous restez *entaché*, comme disait *l'autre* (*), et vous ne pouvez plus posséder aucune charge de judicature.

Pour le blâme de *Beaumarchais*, je ne fais pas encore bien précisément ce qu'il signifie: pour moi, je ne blâme que ceux qui m'ennuient; et en ce sens il est impossible de blâmer *Beaumarchais*. Il faut qu'il fasse jouer son Barbier de Séville, et qu'il rie en vous faisant rire. (**)

(*) *L'autre*: le parlement, qui n'ayant pu parvenir à juger M. d'Aiguillon, s'en dédommagea en le déclarant entaché dans son honneur: il devint ministre six mois après.

(**) On raconte que par-tout où M. de *Beaumarchais* se

Quant à la Chalotais , je pleure. Pour vous,
 1774. Monsieur , je vous aime de tout mon cœur ,
 et je suis pénétré de vos bontés pour moi.

L E T T R E L X X V I.

A M. D E M A U P E O U.

MONSEIGNEUR ,

IL est dit , dans la vie de *Molière* , qu'il obtint de *Louis XIV* un bénéfice pour le fils de son médecin , dont il n'avait jamais suivi les ordonnances. Je suis encore plus rebelle à celles de mon curé , mais je ne fais si j'obtiendrai pour lui la ferme du Jong.

En attendant que monsieur le procureur général de Bourgogne vous envoie les informations que vous avez la bonté de demander , permettez que je vous dise ce que je fais des jésuites à qui cette ferme appartenait , et du pays barbare où je suis naturalisé.

Notre province de Gex est de six lieues de

montrait , on l'entourait et on l'applaudissait ; que le lieutenant de police qui lui voulait du bien , l'envoya chercher et lui dit : *Je vous conseille , Monsieur , de ne vous montrer nulle part ; ce qui se passe irrite bien des gens ; ce n'est pas assez d'être blâmé , sachez qu'il faut être modeste. (Note des éditeurs.)*

long sur deux de large , située le long du lac de Genève , entre le mont Jura d'un côté , et les Alpes de l'autre : pays admirable à la vue , et dans lequel on meurt de faim. Il n'y eut pendant long-temps , dans ce désert , que des prêches , des goîtres et des écrouelles. Le canton de Berne , conquérant de ces vastes provinces , fut possesseur au seizième siècle de la métairie du Jong , conquise auparavant par des chartreux du pays de Vaud (lesquels n'existent plus) sur une famille de payfans du même canton , éteinte ainsi que tous les moines dans cette partie de la Suisse. 1774.

Les Bernois cédèrent depuis Gex et la ferme du Jong , au duc de Savoie , et gardèrent le pays de Vaud , parce que le vin y est bien meilleur : ils gardèrent aussi le bien des chartreux dans cette province de Vaud ; et la ferme du Jong resta au duc de Savoie.

Henri IV , comme vous le savez , Monseigneur , échangea le marquisat de Saluces pour la Bresse et pour notre petite langue de terre , en 1601. Nous fûmes presque tous huguenots jusqu'en 1685. *Louis XIV* révoqua l'édit de Nantes , et tout le monde s'enfuit. Nos terres restèrent incultes , et ne sont même encore cultivées que par des favoyards.

On avait envoyé des jésuites dans le pays , dès l'an 1649 , pour cultiver nos ames ; et le

— cardinal *Mazarin*, le plus pieux des hommes,
 1774. leur avait donné dès lors cette grange du
 Jong, que j'ai l'insolence de demander pour
 mon curé.

Les jésuites, en cultivant la vigne du
 Seigneur dans notre pays, firent assez bien
 leurs affaires. Permettez-moi de vous racon-
 ter, Monseigneur, qu'en 1756 j'appris qu'ils
 avaient acheté à ma porte le bien de fix gen-
 tilshommes, tous frères au service du roi,
 tous mineurs, tous orphelins, tous pauvres.
 Ce bien était en antichrèse, c'est-à-dire prêté
 à usure depuis long-temps. Nos missionnaires
 l'achetèrent d'un huguenot qui l'avait acheté
 lui-même à vil prix. Ainsi, l'on vit la concorde
 établie entre les jésuites et les hérétiques.
 Les jésuites obtinrent, en 1757, des lettres-
 patentes pour acheter ce bien; ils les firent
 entériner au parlement de Bourgogne: c'était
 le révérend père *Fesse* qui conduisait cette
 négociation. On lui dit qu'il risquait beau-
 coup, que les fix mineurs pourraient un jour
 rentrer dans leur terre, en payant l'argent
 pour lequel elle avait été antichrésée; il répon-
 dit, dans un mémoire que j'ai vu, qu'il ne
 craignait rien, et que ces gentilshommes
 étaient trop pauvres. Cela me piqua. Je dépo-
 sai l'argent qu'il fallait; et ces gentilshommes,
 nommés MM. de *Craffi*, très-bons officiers,

sont en possession de l'héritage de leurs pères. —
 Le père *Fesse* est actuellement à Lyon ; il a 1774.
 changé son nom en *Fessi*, de peur qu'on ne
 prit ce nom pour des armes parlantes, attendu
 son énorme derrière.

Ce bien faisait partie du chef-lieu des jésuites ;
 ce chef-lieu s'appelle Ornex. Toutes les acqui-
 sitions faites par les jésuites l'environnent. Le
 tout vaut entre quatre et cinq mille livres de
 rente, distraction faite des terres rendues à
 MM de *Craffi*. La ferme du Jong, donnée
 par le roi aux jésuites, peut valoir annuelle-
 ment six cents livres ; elle est administrée par
 un procureur de Gex, nommé *Martin*, qui en
 rend compte au parlement de Dijon. Nous
 fîmes le revenu du Jong, dans le procès
 en faveur des orphelins contre les jésuites ;
 nous apprîmes alors que cette métairie était
 un don royal, fait à condition d'édifier les
 huguenots. Elle est voisine de Ferney. J'ai eu
 le bonheur d'établir une colonie assez nom-
 breuse, et des manufactures dans cette paroisse ;
 le curé a besoin d'un vicaire. Nos curés,
 comme je crois avoir eu l'honneur de vous le
 dire, n'ont point de casuel, de peur que les
 hérétiques ne les accusent de vendre les choses
 saintes ; et si mon curé obtenait la ferme, il
 édifierait les hérétiques et ses ouailles.

Si par hasard la ferme du Jong était affectée

— au payement des créanciers des jésuites , je
 1774. ne demande rien pour mon curé ; je vous
 demande seulement pardon de vous avoir
 ennuyé du vrai portrait de mon pays et du
 père *Fesse*.

L E T T R E · L X X V I I .

A M. LE CHEVALIER DELISLE.

18 d'avril.

AUTANT le vieux malade , Monsieur , est
 enchanté de vos bontés et de vos lettres , autant
 il est affligé de votre incrédulité : c'est très-
 sérieusement que je vous le dis. Toute la cour
 de Russie me saurait assurément très-mauvais
 gré , si j'avais eu l'impudence de mettre un
 ouvrage , un peu licencieux et un peu témé-
 raire , sous le nom d'un chambellan de l'impé-
 ratrice , et d'un président de la législation. Je
 ferais de plus un faquin très-méprisable , si je
 m'étais loué moi-même dans cette pièce qu'on
 m'attribue. Ne me faites pas passer , je vous en
 prie , pour un mal-honnête homme et pour
 un ridicule ; je ne fais de ces deux réputations
 laquelle est la plus cruelle. Ne me citez point
 M. d'*Adhémar* ; il y a très-grande apparence

qu'il était parti de Pétersbourg avant que le —
jeune comte de *Schouvalof* eût fait son *Épître* 1774.
à *Ninon*. Je venais de la recevoir , lorsque
l'autre comte de *Schouvalof* , son oncle , vint
chez moi , il y a environ un mois. Il la fit
imprimer sur le champ à Genève , et en fit
tirer une quarantaine d'exemplaires ; il en a
gardé l'original. Ce sont des faits qu'il vous
fera aisé de constater avec lui , quand vous le
verrez chez madame du *Deffant* où il va quel-
quefois.

J'avoue qu'il y a quelque ressemblance entre
mon style et celui du jeune poëte russe. Il
s'exprime très-clairement , et ne court point
après l'esprit : ce sont mes seules bonnes qua-
lités. J'ai fait des disciples en Prusse et à
Pétersbourg , et mes ennemis sont à Paris.

Catherine II me mandait , il n'y a pas long-
temps , qu'il fallait qu'il y eût deux langages
en France , celui des beaux esprits et le mien ;
mais qu'elle n'entendait rien au galimatias du
premier.

Je viens , dans ma juste colère , de faire
imprimer à Genève une édition de l'*Épître à
Ninon*. Je vous l'envoie , en vous protestant
encore de mon innocence et de ma douleur.

On dit que madame de *Brionne* va chez le
médecin suisse avec M. le duc de *Choiseul* ; je
ne le crois point. Je puis vous certifier , par

— de très-tristes exemples , que ce médecin des
 1774. urines n'est pas digne de voir les conduits de
 l'urine de madame de *Brionne* , et que c'est le
 plus plat charlatan qui existe ; mais c'est assez
 qu'il tienne cabaret au haut d'une montagne ,
 pour qu'on aille le consulter.

N. B. Votre dernière lettre a été ouverte
 et mal recachetée. Je ne m'étonne pas qu'on
 soit curieux de vous lire ; mais quand vous
 voudrez me faire cette faveur , ayez la bonté
 d'envoyer votre lettre chez *Marin quès-à-co*
 qui me fait tout tenir sûrement.

LETTRE LXXVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

30 d'avril.

MON cher ange , je vous avais d'abord
 envoyé quelques Pégases par l'*hippopotame* ;
 mais je n'ai point eu de nouvelle de ce *cheval*
marin , quoique j'aye caressé son poitrail : je
 n'ai pas même eu de réponse de lui depuis
 quinze jours ; je ne fais s'il est au fond de la
 mer. Tous mes Pégases que je lui avais envoyés
 sont probablement noyés avec lui.

Je suis toujours très-malade ; et quoique je m'égaye quelquefois à faire de mauvais vers, 1774 je n'en souffre pas moins.

Je me suis donné la petite consolation de démasquer, dans les notes de Pégase, ce scélérat d'abbé *Sabotier* qui, après avoir commenté *Spinoza*, a l'insolence d'accuser d'irréligion tant d'honnêtes gens, et qui, ayant fait des vers que le cocher de *Vertamont* aurait été honteux de faire dans un mauvais lieu, ose condamner les libertés innocentes qu'on peut prendre en poésie. Ce petit monstre, est, dit-on, le favori de l'évêque *Jean-George de Pompignan* ; il est bon de connaître ces scélérats d'hypocrites. La littérature est devenue un cloaque que mille gredins remplissent de leurs ordures. Vous conviendrez qu'il vaut mieux à présent faire labourer *Pégase* que le monter.

Portez-vous bien, mon cher ange, vous et madame d'*Argental* ; jouissez d'une vie honorée et tranquille ; pour moi, je me meurs entre mes montagnes. V.

1774.

L E T T R E L X X I X.

A M. LE MARQUIS DE CONDORCET.

4 de mai.

LE vieux malade ne peut écrire ni de sa main, ni de celle de son scribe qui est malade aussi; il se sert d'une main étrangère pour vous dire, monsieur le Marquis, que vous devenez l'homme le plus nécessaire à la France. Vous avez su tirer *aurum ex stercore Condamini*. Votre ministère de secrétaire fera une grande époque dans la nation.

Je vois, dans tout ce que vous faites, toutes les fleurs de l'esprit, et tous les fruits de la philosophie : c'est la corne d'abondance. On courra à vos éloges comme aux opéra de *Rameau* et de *Gluck*. La réputation que vous vous faites est bien au-dessus des *honneurs obscurs de quelque légion*. Tout le monde convient qu'une compagnie de cavalerie n'immortalise personne; et je puis vous assurer que vos éloges de l'académie des sciences éterniseront l'académie et le secrétaire. Il n'y a qu'une chose de fâcheuse, c'est que le public souhaitera qu'il meure un académicien chaque semaine, pour vous en entendre parler.

Je

Je voudrais que le clergé eût un secrétaire
comme vous, et que vous pussiez, en enter- 1774.
rant tous les prêtres, faire leur oraison funè-
bre, et enseigner aux hommes la raison qu'on
est fort loin de leur enseigner. Vous rendez
bien des services importants à cette malheu-
reuse raison. Je vous en remercie de tout mon
cœur, comme attaché passionnément à vous
et à elle.

L E T T R E L X X X.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

18 de mai.

QUELQUE chose qui soit arrivé et qui arrive,
je ne veux pas mourir sans avoir la consolation
d'avoir revu mes anges. Il n'y a que ma mal-
heureuse santé qui puisse m'empêcher de faire
un petit tour à Paris. Je n'ai affaire à aucun
secrétaire d'Etat; je ne suis point de l'ancien
parlement. Il y avait une petite tracasserie
entre le défunt et moi, tracasserie ignorée de
la plus grande partie du public, tracasserie
verbale, tracasserie qui ne laisse nulle trace
après elle. Il me paraît que je suis un malade
qui peut prendre l'air par-tout, sans ordon-
nance des médecins.

Corresp. générale. Tome XV. † Q

1774. — Cependant je voudrais que la chose fût très-secrète. Je pense qu'il est aisé de se cacher dans la foule. Il y aura tant de grandes cérémonies , tant de grandes tracasseries , que personne ne s'avisera de songer à la mienne.

En un mot , il serait trop ridicule que *Jean-Jacques* , le genevois , eût la permission de se promener dans la cour de l'archevêché , que *Fréron* pût aller voir jouer l'Ecoffaise , et moi que je ne pusse aller ni à la messe ni aux spectacles dans la ville où je suis né. Tout ce qui me fâche , c'est l'injustice de celui qui règne à Chanteloup , et qui doit régner bientôt dans Versailles. Non-seulement je ne lui ai jamais manqué , mais j'ai toujours été pénétré pour lui de la reconnaissance la plus inaltérable. Devait-il me savoir mauvais gré d'avoir haï cordialement les assassins du chevalier de *la Barre* et les ennemis de la couronne ? cette injustice , encore une fois , me désespère. J'ai quatre-vingts ans ; mais je suis avec M. de *Chanteloup* comme un amant de dix-huit ans quitté par sa maîtresse.

Quand vous jugerez à propos , mon cher ange , d'engager , de forcer votre ami et votre voisin , M. de *Praslin* , à représenter mon innocence , vous me rendrez la vie.

Je ne vous parle point des bruits qu'on fait déjà courir de l'ancien parlement qu'on

rappelle , de monſieur le chancelier qu'on ren-
voïe : je n'en crois pas un mot. Tout ce que 1774.
je fais , c'eſt que je ſuis dévot à mes anges.

L E T T R E L X X X I.

A M. LE CHEVALIER DELISLE.

27 de mai.

LA première choſe, Monſieur , qui me vint
dans la tête quand le roi eut la petite vérole,
c'eſt que la famille royale et tout Verſailles
allaient en être attaqués : *Regis ad exemplum*
totus componitur orbis. Cette maudite peſte
arabique a cela de particulier qu'elle ſe com-
munique non-ſeulement par le tact et par
l'air , mais encore par l'imagination. Il aurait
fallu commencer par imiter M. le duc d'Orléans ;
il faudrait donner la petite vérole à tout le
monde , pour ſauver tout le monde.

Vous devez ſans doute mener une vie bien
trifte (*) ; mais plus elle eſt ſombre , plus vous
avez beſoin de *Gluck* , et nous auſſi.

Nous ſommes tous *Gluck* à Ferney , Mon-
ſieur ; nous ſommes auſſi *Arnoult* ; nous ſommes

(*) A Choïſi où *Meſdames* avaient toutes trois la petite
vérole.

— encore plus *Delisle*; et, pour vous en convain-
 1774. cre, nous avons sauvé un pauvre diable de
 moine défroqué qui osait porter votre nom.
 A l'égard de mademoiselle *Arnoult* qui chante
 si bien, *que de grâces ! que de beauté !* Nous
 sentons bien qu'on peut lui reprocher un
 petit manque de modestie, et qu'il n'est pas
 honnête de chanter ainsi ses louanges. Elle se
 tirera de cette critique, comme elle pourra.
 Pour madame *du Deffant*, nous ne lui pardon-
 nons pas de s'être ennuyée à cette musique.

On nous envoie des tas de nouvelles dont
 nous ne croyons rien : nous doutons, et nous
 attendons.

La proposition que vous me faites d'acheter
 toute la cargaison de *Pompignan* (*) est d'un
 grand calculateur, mais je trouve encore mieux
 mon compte dans l'Inde, où nous nous som-
 mes avisés, quelques genevois et moi, d'en-
 voyer un vaisseau. Ce vaisseau a péri à son
 arrivée en France, tant notre marine est tou-
 jours malheureuse; et malgré cela, nous n'y
 avons rien perdu. Comme j'irai bientôt dans
 l'autre monde, chargez-moi d'y vendre votre
 part du *Pompignan*, car il n'y aurait pas de l'eau
 à boire dans celui-ci.

On dit que le fermier (**) dont vous me

(*) On la proposait au rabais.

(**) M. le duc de Choiseul.

parlez veut rester dans sa ferme : en ce cas , il a raison ; car tant vaut l'homme , tant vaut sa terre. Mais ce digne fermier a eu très-grand tort d'imaginer qu'un pauvre manœuvre , éloigné de cent lieues , devait savoir s'il y avait ou non des charançons qui gâtaient ses blés. Cela m'a fait une peine extrême , et je ne m'en consolerai point : il faut pourtant se consoler. 1774.

On dit que la nation se prépare à être fort sérieuse et fort sage : elle y aura de la peine ; ce n'est pas là de ces choses où il n'y a que le premier pas qui coûte.

LETTRE LXXXII.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

31 de mai.

QUAND Monseigneur sera dans son royaume d'Aquitaine , ou dans sa province de Richelieu , ou dans son pavillon des fées , il n'a qu'à me dire , lève-toi et marche , mon cadavre lui obéira. Je suis dans un état pitoyable ; il n'importe. Je ne pourrai jamais avoir l'honneur de manger en public à sa table. Ma décrépitude et mes infirmités ne me le permettent pas. Je doute encore beaucoup que vous daigniez

— m'accueillir en particulier. Je suis très-sourd ,
 1774 et on dit que mon héros est un peu dur
 d'oreilles. N'importe encore une fois. Je serai
 consolé et j'oublierai ma misère pour m'occu-
 per de votre gloire et pour être témoin que
 vous êtes un vrai philosophe. C'est par-là
 qu'il faut finir. Je vous ai déjà dit que votre
 duc d'Epéron ne l'était pas , et que c'était
 en tout sens un homme infiniment inférieur
 à vous. C'est ce que je vous prouverai quand
 il vous plaira.

Songez , quoique vous ne foyez pas à beau-
 coup près si vieux que moi , que vous avez vu
 six générations , en comptant *Louis XIV* , et
 que pendant ces six générations vous avez
 toujours eu une carrière brillante. Cette seule
 idée est un excellent appui de la philosophie.
 Je vivrais cent trente-quatre ans comme *Jean*
Causeur , qui vient de mourir en Bretagne , que
 jamais je ne risquerais de vous envoyer des
 Pégases et autres fadaïses de chétive littéra-
 ture. Mais je vous envoie hardiment une petite
 oraison funèbre de *Louis XV* , composée par un
 académicien de province nommé *Chambon*.
 Vous n'y trouverez aucun de ces lieux com-
 muns , et rien de ces déclamations dont le
 public est tant rebattu , mais vous y verrez de
 la vérité. Elle est bien étonnée , cette vérité ,
 de se trouver dans une oraison funèbre , et

elle sera encore plus étonnée de ne pas déplaire. —
 Remarquez , je vous en prie , qu'un seul 1774.
 académicien fit l'éloge du feu roi pendant sa
 vie , et que c'est un académicien qui le premier
 l'a loué publiquement après sa mort. Les
 louanges sont un peu restreintes. Il n'y a que
 celles-là de vraies.

Ce modéré panégyriste n'avait pas de rancune.

Mais ce vain éloge et le monarque , tout
 fera bientôt oublié. Autrefois dans de pareilles
 circonstances le grand chambellan disait : Mes-
 sieurs , le roi est mort , songez à vous pourvoir.
 On y songeait assez sans qu'il le dît. Pour
 moi , Monseigneur , je ne songe qu'à vous
 être attaché avec le plus tendre respect jusqu'au
 dernier moment de ma vie. V.

1774.

L E T T R E L X X X I I I .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

20 de juin.

MON cher ange, l'esprit est prompt, et la chair est faible. Si je pouvais mettre un pied devant l'autre, vous croyez bien que mes deux pieds seraient chez vous. Je vous aurais même apporté quelques fruits de ma retraite; car je suis de ces vieux arbres près de périr par le tronc, et qui ont encore quelques branches fécondes. C'est une destinée bien funeste que je puisse et que je ne puisse pas vous venir voir; mais j'espère encore, malgré mes quatre-vingts ans et toutes mes misères. Il est vrai que je suis un peu sourd, un peu aveugle, un peu impotent; le tout est surmonté de trois à quatre infirmités abominables; mais rien ne m'ôte l'espérance. Ce fond de la boîte de *Pandore* me reste. Je ne sais si la *Borde* conserve encore ce trésor; il se flattait de faire jouer sa *Pandore*, lorsqu'il a été écrasé par *Gluck*, et par la mort de son protecteur.

Vous avez, mon cher ange, l'espérance la plus juste de vivre long-temps, très-honoré et très-heureux avec madame d'*Argental*, et

vous

vous n'avez aucun des maux qui sont sortis de la boîte. Votre lot est un des plus heureux, 1774. votre félicité me sert de consolation.

J'écris à *Papillon* philosophe (*) qui est un phénix en amitié. Je me mets aux pieds de madame d'*Argental*. Je ne doute pas que vous ne voyez souvent M. le duc de *Praslin* ; et comme je le crois plus juste que son cousin, je vous supplie de vouloir bien , dans l'occasion , lui parler de mon attachement inviolable.

Voltaire.

LETTRE LXXXIV.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

25 de juin.

JE vous ai fait des infidélités , Madame , en faveur de M. *Delisle* ; mais aussi il me faisait mille agaceries , quand vous me traitiez avec indifférence. Il me parlait de vous , et vous ne m'en disiez mot. Il m'apprenait que vous aviez été à l'opéra d'*Iphigénie* , et que vous aviez trouvé les vers , le récitatif , les ariettes , la

(*) Madame de *Saint-Julien*.

Corresp. générale. Tome XV. †R

— symphonie, les décorations même détestables.
 1774. Il nous a envoyé quelques airs qui ont paru très-bons à ma nièce, grande musicienne; mais, comme l'accompagnement manquait, j'ai persisté à croire qu'il n'y a rien dans le monde au-dessus du quatrième acte de Roland, et du cinquième acte d'Armide. Je suis toujours pour le siècle de *Louis XIV*, malgré tout le mérite du siècle de *Louis XV* et de *Louis XVI*.

Enfin, Madame, vous vous humanisez avec moi. Vous m'écrivez, vous me fournissez matière à écrire, vous m'envoyez de très-jolis vers qui valent beaucoup mieux qu'une très-grande ode. Je vous en remercie, et je voudrais bien savoir de qui ils sont. Je ne suis pas accoutumé à en recevoir de pareils. Voilà un bon ton, rien n'est plus rare.

J'ai su que M. le duc de *Choiseul* était revenu à Paris en triomphateur, et qu'il était reparti en philosophe. Je lui battis des mains avec le peuple, et je ne le trouve pas moins injuste envers moi.

Je persiste dans ma haine contre les assassins du chevalier de *la Barre* et du comte de *Lalli*; et je n'ai jamais conçu comment il avait pu être mécontent de l'horreur que j'ai eue pour des injustices, auxquelles il ne peut prendre le moindre intérêt. Je lui serai toujours attaché, fût-il exilé, ou fût-il souverain. Je serai pénétré

de reconnaissance pour lui ; je le regarderai —
 comme un génie supérieur : mais je ne lui 1774.
 pardonnerai jamais l'erreur dans laquelle il est
 tombé sur mon compte.

Pour vous , Madame , je vous pardonne de
 ne m'avoir jamais instruit de rien , et d'avoir
 voulu que je vous écrivisse de mon désert où
 j'ignorais tout ce qui se passait dans le monde.
 Vous m'écriviez quelquefois quatre mots
 cachetés du grand sceau de vos armes , au
 lieu de me mettre au fait , et de cacheter avec
 une tête.

M. *Delisle* a eu plus de compassion que vous ;
 cependant je ne vous ai point abandonnée.
 Je vous ai fait parvenir de plates vérités en
 vers et en prose , quand il m'en est tombé
 entre les mains , et je vous en enverrai tout
 autant qu'il m'en viendra.

Vous ne me donnez aucunes nouvelles des
 grands tourbillons qui vous entourent ; et moi
 je vous écrirai tout ce que je saurai dans ma
 solitude. Vous voyez , Madame , que je suis
 de meilleure composition que vous , et cepen-
 dant c'est vous qui vous plaignez.

1774.

L E T T R E L X X X V.

A M. LE CHEVALIER DELISLE.

Premier de juillet.

IL vaut cent mille fois mieux , Monsieur , être à Chanteloup qu'à Mouzon. Votre vieux malade de Ferney , que vous avez ragailardi par vos lettres , achèvera tout doucement sa petite carrière à Ferney , quoiqu'on le presse de venir badauder à Paris. Il serait fort aise d'entendre l'*Iphigénie* de *Gluck* ; mais il n'est pas homme à faire cent lieues pour des doubles croches : et il craint plus les fots propos , les tracasseries , les inutilités , la perte du temps , qu'il n'aime la musique.

Quand vous serez dans ce vaste tourbillon , vos lettres me tiendront lieu de tous les plaisirs qu'on cherche dans le fracas du monde. Je verrai mieux ses sottises par vos yeux que par les miens qui sont très-affaiblis par mes quatre-vingts ans. Ecrivez-moi de Paris , et je renonce à Paris.

Vous savez que ce n'est que par vous que j'ai été instruit de l'état des choses. Je fais un peu l'Histoire de France , mais je ne savais rien du temps présent. J'étais assez instruit que l'ancien

parlement, tuteur des rois, avait banni du royaume *Charles VII*, l'un de ses pupilles, 1774. qu'il avait fait brûler en place de Grève la maréchale d'*Ancre* comme forcère, qu'il mit à cinquante mille écus la tête d'un cardinal premier ministre, que MM. *Culet*, *Gratau*, *Martinau*, *Crépin*, *Quatrefous*, *Quatrehommes*, &c. chassèrent deux fois leur pupille *Louis XIV* de Paris, et son petit frère, et leur pauvre mère. Je savais même qu'ils voulaient me faire pendre, pour avoir rapporté quelques-uns de ces faits dans le *Siècle de Louis XIV*. Je bénis DIEU et celui qui nous a défaits de *messieurs*; mais je ne l'ai jamais vu, je ne le connais point. Quand je vous dis que je ne le connais point, ce n'est pas de DIEU dont je parle; c'est de l'homme qui a détruit *messieurs*, et qui nous a délivrés de la vénalité de la justice. Je ne lui ai jamais rien demandé.

Il n'y a qu'un seul homme en France à qui j'aye jamais demandé des grâces. Il me les a toutes accordées. J'en conserverai, vif ou mort, une reconnaissance inviolable. Je le regarderai toujours comme le premier homme de l'Etat, quand il y aurait autant de *du Barri* que *Salomon* avait de concubines. J'ai toujours pensé de même; et, s'il en doute, je l'aime au point de ne pouvoir lui pardonner.

Je vous demande pardon de vous parler de

~~—~~ tout cela ; mais j'ai le cœur plein , il faut que
1774. je débonde.

Je ne vous dirai rien de ce qu'on fait à Paris , parce que probablement on n'y fait ce qu'on fait ni ce qu'on dit ; et j'attendrai , pour avoir des notions justes , que vous soyez dans ce pays-là. Si j'avais le malheur d'être roi , j'aurais assurément le bonheur de vous prendre pour mon premier ministre ; car vous êtes le seul qui me disiez la vérité. La plupart de ceux qui me font l'honneur de m'écrire , ne me mandent que des bagatelles , ou des bruits populaires , ou des contradictions.

LETTRE LXXXVI.

A M. LE COMTE DE LA TOURAILLE.

5 de juillet.

JE suis coupable envers vous , Monsieur , et d'autant plus coupable que , pensant absolument comme vous , je devais vous faire sur le champ mes remerciemens , et vous envoyer ma profession de foi.

Oui , Monsieur , j'aime mieux le Tartufe et le Misanthrope que les comédies nouvelles.

Oui , j'ose préférer *Racine* à nos drames , et j'aime mieux Roland et Armide que certains opéra. Ce n'est pas parce que j'ai quatre-vingts ans que je pense ainsi , car j'avais le même mauvais goût à quinze , et probablement je mourrai dans mon péché. Je vois que , chez toutes les nations du monde , les beaux arts n'ont qu'un temps de perfection ; et après le siècle du génie , tout dégénère à force d'esprit. 1774.

Je vous fais un très-grand gré de combattre en faveur du bon goût ; mais vous ne ramènerez pas au vin de Bourgogne des gens blasés qui s'enivrent de mauvaise eau-de-vie. Ceci soit dit entre nous ; car il ne faut pas fâcher les ivrognes : ils n'entendent ni raison , ni raillerie.

On dit que vous avez un drame qui s'appelle *le Vindictif* ; mais il n'y avait qu'à jouer Atrée , c'est le plus grand vindictif qu'on ait jamais connu.

Amusez-vous de ce qu'on vous donnera ; le bon temps est passé , le meilleur vin est bu. Vous savez sans doute que dans l'Evangile on donnait toujours le plus mauvais vin au dessert.

Pardonnez-moi , encore une fois , Monsieur , de vous écrire si tard. Je suis le plus négligent des hommes. J'égare tous mes papiers ; je suis comme le siècle , je ne fais ce que je fais :

— mais je fais bien ce que je dis en vous renou-
 1774. velant tous les sentimens de ma très-respec-
 tueuse estime.

Le vieux malade V.

LETTRE LXXXVII.

A M. LE COMTE CAMPI, à Modène.

MONSIEUR,

VOTRE belle tragédie et la lettre dont vous m'avez honoré me sont parvenues , heureusement pour moi , dans un temps où je peux encore lire ; car lorsque l'hiver approche , avec ses neiges , mes yeux de quatre-vingts ans me refusent le service. Agréez mes remerciemens ; vous devez avoir reçu ceux de toute l'Italie dont vous augmentez la gloire.

Votre tragédie est conduite avec un grand art , et votre épisode d'Idolea me paraît supérieure à l'Aricie de l'admirable *Racine* ; mais ce qui est plus essentiel , votre pièce intéresse et fait couler des larmes. Une intrigue vraisemblable et bien suivie se fait approuver ; le sentiment seul se rend maître du cœur ;

Et quocunque volent animum auditoris agunto.

Vous avez très-heureusement imité *Ovide*

dans les excuses que *Biblis* , amoureuse de son frère , cherche auprès des Dieux. 1774.

Dî melius , Dî nempè suas habuere sorores.

Sic Saturnus Opem junctam sibi sanguine duxit ,

Oceanus Thetin , Junonem rector Olympi :

Sunt Superis sua jura.

Si *Biblis* avait été juive , elle aurait pu apporter l'exemple de *Sara* , qui était la sœur d'*Abraham* , son mari , à ce qu'elle dit. Elle se ferait fondée sur le discours de *Thamar* , qui dit à son frère *Amnon* : Demandez - moi en mariage à mon père ; il ne vous refusera pas. Si elle avait été italienne , elle aurait pu implorer votre proverbe : *La cugina non mancare , la sorella se.*

Mais la tragédie veut des passions , des remords et des catastrophes sanglantes ; c'est en quoi , Monsieur , vous avez très-bien réussi. Je ne suis point surpris du nombre des sonnets faits à votre louange ; ce sont des fleurs qu'on jette par-tout sur votre passage. Pour nous autres français , quand nous nous amusons à faire des tragédies , nous ne recueillons guère que des chardons : nos *Cotins* et nos *Frérons* s'en nourrissent , et en offrent à quiconque réussit.

J'ai l'honneur d'être avec la plus respectueuse estime , Monsieur , &c.

1774. LETTRE LXXXVIII.

A U M E M E.

A Ferney , 8 de juillet.

Nardi parvus onix eliciet cadum.

LE Dialogue de Pégase et du Vieillard m'a valu une lettre de vous , que je proposerais à tous les jeunes gens comme une leçon de raison et de goût. Il est d'une belle ame et d'un esprit juste de sentir de l'horreur et du mépris pour ce discours que *Photin* tient à *Ptolomée* dans *la Pharsale* , et que *Corneille* a si malheureusement imité dans sa tragédie de *Pompée* , si remplie de grandes beautés et de défauts insupportables.

Lucaïn tombe d'abord dans une faute , dans une contradiction que *Corneille* ne s'est point permise ; c'est de dire que *Ptolomée* est un enfant plein d'innocence : *Puer est , innocua est ætas* ; et de dire , quelques vers après , que *Photin* conseilla l'assassinat de *Pompée* en homme qui savait flatter les pervers , et qui connaissait les tyrans :

*At melior suadere malis et nosse tyrannos ,
Ausus Pompeium letho damnare Photinus.*

Mais j'ai toujours vu avec chagrin , et je l'ai
dit hardiment , que le *Photin* de *Corneille* débite 1774.
plus de maximes de scélératesse que celui de
Lucain ; maximes cent fois plus dangereuses ,
quand elles sont récitées devant des princes
avec toute la pompe et toute l'illusion du
théâtre , que lorsqu'une lecture froide laisse
à l'esprit la liberté d'en sentir l'atrocité.

Je ne m'en dédis point ; je ne connais rien
de si affreux que ces vers :

Le droit des rois consiste à ne rien épargner ;

La timide équité détruit l'art de régner.

Quand on craint d'être injuste , on a toujours à
craindre ;

Et qui veut tout pouvoir , doit oser tout enfreindre ,

Fuir comme un déshonneur la vertu qui le perd ,

Et voler sans scrupule au crime qui le sert.

Vous avez vu très-judicieusement , Mon-
sieur , que non-seulement ces maximes sont
exécrables , et ne doivent être prononcées en
aucun lieu du monde , mais qu'elles sont
absurdes dans la circonstance où elles sont
placées. Il ne s'agit pas du *droit des rois* ; il
est question de savoir si on recevra *Pompée* , ou
si on le livrera à *César*. Il faut plaire au vain-
queur ; ce n'est pas là un droit des rois.
Ptolomée est un vassal qui craint d'offenser *César*
son maître.

— J'ai exprimé sans ménagement mon horreur
 1774. pour tous ces lieux communs de barbarie, qui
 font frémir l'honnêteté et le sens commun.
 J'ai dit, et j'ai dû dire combien sont horribles
 à la fois et ridicules ces autres vers que j'ai
 entendu réciter au théâtre :

Chacun a ses vertus ainsi qu'il a ses dieux....
 Le sceptre absout toujours la main la plus coupable....
 Le crime n'est forfait que pour les malheureux....
 Oui, lorsque de nos soins la justice est l'objet,
 Elle y doit emprunter le secours du forfait.

On ne peut dire plus mal des choses plus
 odieuses ; cependant il y a des gens d'assez
 mauvaise foi pour oser excuser ces horreurs
 ineptes. Point de mauvaise cause qui ne trouve
 un défenseur, et point de bonne qui n'ait un
 adversaire ; mais à la longue le vrai l'emporte,
 surtout quand il est soutenu par des esprits tels
 que le vôtre.

Si rien n'est plus odieux aux honnêtes gens
 que ces scélérats de comédie qui parlent tou-
 jours de *crime*, qui crient que le *crime* est
 héroïque, que *la vengeance est divine*, qu'on
 s'immortalise par des *crimes*, rien n'est plus
 fade aussi que ces héroïnes qui nous rebattent
 les oreilles de leur vertu. C'est un grand art
 dans *Racine* que *Néron* ne dise jamais qu'il

aime le *crime*, et que *Junie* ne se vante point
d'être *vertueuse*. 1774.

Je vous demande bien pardon, Monsieur,
de vous dire des choses que vous paraîsez
savoir mieux que moi.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LET TRE LXXXIX.

A M. LE CHEVALIER DELISLE.

A Ferney, 10 de juillet.

J'AI oublié, Monsieur, de vous répondre sur
le chapitre du *roué* (*) ou *rouable* que vous
croyez être à Laufane, et y avoir pris votre
nom. Il est vrai qu'il y avait un *roué* surnommé
Delille. C'était un moine défroqué qui avait
enlevé une fort jolie fille. Ses supérieurs cou-
raient après lui pour le faire brûler : nous
avons envoyé le moine et sa demoiselle en
Russie.

L'autre moine dont vous me parlez, ou
l'autre *roué*, comme il vous plaira, a passé

(*) *Du Barri*, surnommé le *roué* : on disait à Paris qu'après
la mort de Louis XV, il s'était réfugié en Suisse sous le nom
de *Delille* qu'il aurait pu porter à cause de la terre de l'île
Jourdain qu'il avait excroquée, et que l'abbé Terrai lui
rexcroqua des que Louis XV fut mort.

— quelque temps à Vevay sur le chemin du
 1774. Vallais. On le dit à présent en Italie. Voilà
 tout ce que je fais des anciens seigneurs de la
 cour.

Il me semble qu'il n'y a rien de mieux à
 faire pour les Français que d'être doux, gais
 et aimables. M. le duc d'*Orléans* donnait, il y
 a quelques années, des fêtes charmantes, et
 jouait parfaitement la comédie. M. de *Maurepas*
 était le premier homme du monde pour les
 parades; il était célèbre pour ses bons mots.
 Tout cela est plus agréable que de se déchirer
 les oreilles pour savoir si les assassins des *Calas*
 et des *la Barre* achèteront encore ou non le
 droit de nous juger.

Je vous demande en grâce, Monsieur, de
 me faire lire l'épître de M. de *Ruhlières*; j'aime
 les bons vers autant que monsieur le comte
 de *Provence* à qui je fais bon gré d'ailleurs de
 faire renaître le temps des anciens troubadours.

Il me semble que je ne vous ai point assez
 dit combien je suis charmé de ces deux vers :

Puissent, mon cher Dorat, les jours du nouveau règne,
 Plus heureux que tes vers, être plus longs encor !

Si ces deux vers ne sont pas de vous il y a
 donc quelqu'un dans le monde qui vous vaut
 bien. ♥

Madame *Denis*, et moi, nous souhaitons

passionnément que votre régiment aille incessamment sur notre frontière. — 1774.

Une très-belle voix que DIEU nous a envoyée dans nos déserts, nous a chanté des morceaux d'Iphigénie et d'Orphée, qui nous ont fait un extrême plaisir.

LETTRE XC.

A M. SUARD,

Sur son discours de réception à l'académie française, dont le sujet est l'éloge de la philosophie.

A Ferney, 16 de juillet.

J'AI, Monsieur, plus d'un remerciement à vous faire. Je n'ose vous parler d'un portrait dans lequel je ne dois pas avoir l'impudence de me reconnaître; mais s'il était vrai que vous eussiez voulu soutenir un pauvre vieillard, sur le bord de son tombeau, contre la sainte cabale qui ameuté les *Sabatier* et les *Clément*, jugez quelle obligation vous aurait ce vieux bon homme, et comme il marcherait gaiement vers sa dernière heure.

— 1774. Je vous dois cent fois plus de reconnaissance, et la saine partie de l'académie, et la saine partie du public, en auront autant que moi pour votre très-étonnant discours, pour cette vertu courageuse dont vous avez donné le premier exemple, pour cette raison victorieuse avec laquelle vous avez confondu les ennemis de la raison. Le jour de votre réception sera une grande époque. Il y a si peu d'intervalle entre l'*Eloge de Fénelon* condamné par un arrêt du conseil, et votre discours (condamné sans doute par le recteur *Cogé*), que je suis encore tout stupéfié de votre intrépidité. Il est vrai qu'elle est accompagnée d'une grande sagesse. Vous vous êtes couvert de l'égide de *Minerve*, en frappant à droite et à gauche avec l'épée de *Mars*.

Je dois me taire sur ceux qui ont eu le malheur de retarder votre réception; j'en ai gémi pour eux. Je me flatte qu'ils verront combien ils avaient été trompés. Vous ne vous êtes vengé qu'en les éclairant; il faudra bien qu'ils pensent comme le public.

Voilà, Dieu merci, une nouvelle carrière ouverte; il faudra jeter dans le feu presque tous les discours précédens, qui n'ont été que de fades éloges en style académique.

Je vois enfin les véritables fruits de la philosophie, et je commence à croire que je mourrai

mourrai content. J'ai craint pendant quelque temps qu'on ne rendît quelque arrêt pour supprimer le nom de philosophie dans la langue française; supprimez le nom d'hypocrite dans l'académie, ou du moins que ceux qui le sont encore en rougissent, et qu'ils prennent les livrées de la raison, pour oser paraître devant les honnêtes gens. 1774.

Je vais relire votre discours pour la quatrième fois. Si mes quatre-vingts ans et mes maladies me permettaient de me remuer, je voudrais vous embrasser vous et vos amis.

L E T T R E X C I.

A M. LE MARQUIS DE CONDORCET.

18 de juillet.

JE suis confus, Monsieur, et pénétré de reconnaissance. Ce n'est point par vanité que mon cœur est si sensible à tout ce que vous avez bien voulu dire en ma faveur, dans le *Mercur*e de juillet; c'est qu'en effet rien n'est plus précieux pour moi qu'une pareille marque d'amitié. Ce qui ajoute encore à votre bienfait, c'est ce noble et juste mépris qu'il vous sied si bien de témoigner à ces petits regrattiers

Corresp. générale. Tome XV. † S

— de la littérature, à cette canaille qui, en bar-
 1774. bouillant du papier pour vivre, ose avoir de
 l'amour propre, et qui juge, avec tant d'in-
 solence, de ce qu'elle n'entend pas. Il est
 juste d'écarter à coups de fouet les chiens qui
 aboient sur notre passage.

J'aurais bien voulu lire les Barmécides de
 M. de la Harpe. Il est le seul qui approche du
 style de *Racine*, et même d'assez près; mais
 il a encore plus d'ennemis que n'en eut *Racine*.
 Dieu veuille qu'il trouve un *Louis XIV*; j'ai
 peur qu'il ne rencontre que des *Pradons*. Il a
 de plus un grand malheur, c'est d'être né
 dans un siècle dégoûté, qui ne veut plus que
 des drames et des doubles croches, et qui
 au fond ne fait ce qu'il veut. Le public est à
 table depuis quatre-vingts ans; il boit enfin
 de mauvaise eau-de-vie sur la fin du repas.

Les hommes de génie peuvent dire, dans
 ce temps, qu'ils sont nés mal à propos. Ce
 n'est pas pour vous que je parle, ni pour
 d'*Alembert*; car vous êtes nés tous deux pour
 honorer votre siècle, et pour nous défaire de
 la multitude d'insectes qui bourdonnent, et
 qui voudraient piquer.

Je suis bien aise que l'insecte, qui a voulu
 ressusciter le procès de M. de *Morangiés*, ait
 été écrasé par la commission du conseil; cet
 insecte était dangereux: il donnait au men-

songe l'air de la vérité. J'ai lu une moitié de son mémoire qu'on m'a envoyée : il faut que le rapporteur du conseil ait un esprit bien fin et bien juste , pour avoir démêlé toutes les petites fourberies dont ce mémoire atroce fourmille. Il me semble que M. de *Sartine* est très-outragé dans ce mémoire , sous le nom général de *la police*. Je ne fais rien de plus punissable. 1774.

On me console en m'assurant que les assassins du chevalier de *la Barre* ne reviendront point pour être nos tyrans , en faisant semblant d'être les protecteurs du pauvre peuple qui n'est que le sot peuple.

On parle de prochains changemens dans le ministère ; mais il est dit dans la Sainte Ecriture : *Nolite audire prophetas.*

Adieu, Monsieur; conservez-moi des bontés qui font la consolation de ma vie.

1774.

L E T T R E X C I I .

A M. D E P O M A R E T .

26 de juillet.

C'ÉTAIT, Monsieur, un *Montillet*, archevêque d'Auch, qui, ayant appris qu'un grand nombre de vos réformés s'étaient assemblés extraordinairement le 4 de mai dans son diocèse, et avaient transgressé la loi au point de prier DIEU publiquement pour la santé de *Louis XV*, déféra ce crime à *Louis XVI*.

Je donnai part à quelques-uns de vos confrères du zèle qu'a témoigné ce digne prélat, possesseur d'ailleurs de cent mille écus de rente. Il est gouverné par une demi-douzaine de jésuites qui ne sont pas aussi riches que lui, mais qui sont aussi saints et aussi sages.

Un marquis de *Ganges*, exempt des gardes du roi, est aujourd'hui à Ferney. Je voudrais bien qu'il vous y eût amené.

J'espère que, dans sept ou huit cents ans, les hommes ne se persécuteront plus pour savoir : *Utrum chimera bombinans in vacuo possit comedere secundas intentiones*.

L E T T R E X C I I I.

1774.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

28 de juillet.

Je n'ai point de thème aujourd'hui, Madame; j'ai envie de vous écrire, et je n'ai rien à vous dire. Quand je vous aurai souhaité un bon estomac, de la dissipation et de l'amusement, il en résultera seulement que je vous ai ennuyée.

Le conte que vous m'avez fait de ce nouveau conseiller qui n'osait *copiner* avant que les anciens *copinassent*, est un vieux conte que j'ai entendu faire avant que madame de Choiseul fût née.

J'ai un neveu qui est gros comme un muid, et qui est doyen des conseillers-clerks du nouveau parlement; il faut me pardonner de prendre un peu le parti de sa compagnie. L'ancienne n'était guère plus savante, et était certainement plus tracassière. Si vous vous faites lire l'histoire, vous aurez remarqué que, depuis *François I*, le parlement de Paris a cru toujours ressembler au parlement d'Angleterre.

— 1774. C'est précisément comme si un de nos consuls se croyait consul romain. Le monde a toujours été gouverné par des équivoques. Toutes nos querelles de religion ont eu des équivoques pour principes ; c'est ce qui m'a fait souhaiter que la satire de *Boileau* sur les équivoques fût un peu meilleure.

Il me paraît que , vous autres Parisiens , vous allez voir une grande et paisible révolution dans votre gouvernement et dans votre musique. *Louis XVI* et *Gluck* vont faire de nouveaux Français.

M. Delisle va à son régiment , et je n'aurai plus de nouvelles. Il avait une pitié charmante pour ma curiosité. Il me donnait des thèmes toutes les semaines ; il égayait le sérieux de ma vie , car je suis très-sérieux : je fais mes moissons , je plante , je bâtis , j'établis une colonie qu'on va peut-être détruire : voilà des occupations graves.

Portez-vous bien , Madame ; ayez du plaisir , si vous pouvez : cela est bien plus important et beaucoup plus difficile. Je vous suis attaché depuis bien long-temps ; mais à quoi cela sert-il ? Je vous suis inutile , je suis vieux , je vais mourir. Adieu , Madame ; je vous aime comme si j'avais encore vingt ans à vivre gaiement avec vous.

Le vieux malade de Ferney.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

29 de juillet.

JE ne suis pas surpris que mon héros ne m'ait pas donné ses ordres ; je me suis bien douté que ma petite demi-dormeuse , que j'appelle ma commode , et que j'avais fait faire exprès dans mon village , me serait inutile , surtout quand j'ai su qu'un voyageur très-connu de mon héros était en Suisse. J'ai conclu que le ciel s'opposait à mon voyage de Bordeaux , et qu'il fallait que je mourusse dans mon trou.

O destinée ! destinée ! Les Turcs ont bien raison de croire à la fatalité. Cependant mon héros , à ce qu'il me semble , a toujours maîtrisé assez cette destinée , et s'est toujours noblement tiré d'affaire. Que dire et que faire contre un homme qui a servi l'Etat soixante ans , et qui commença par être blessé au siège de Fribourg , si long-temps avant que la famille royale fût née ? Ceux qui pourraient être jaloux de vous , ont-ils pris Mahon ? ont-ils fait passer l'armée anglaise sous les Fourches-Caudines ? &c. &c.

— 1774. Donc j'ai dit en moi-même : Il continuera à régner dans l'Aquitaine , sans y lire même les vers orduriers du poëte *Aufone* , natif de Bordeaux , et consul romain ; il y aura une meilleure troupe de comédiens qu'à Paris ; il se réjouira et il fera honoré. Il me semble qu'il y a des hommes qui ont acquis une telle considération que la fortune ne peut leur faire aucun mal. Le nombre en est petit , et mon héros est assurément de ce nombre. Il m'aurait été bien doux de lui faire ma cour : j'en suis très-indigne , je l'avoue. Je ne suis plus fait que pour être enterré. Vivez aussi long-temps qu'un doyen des maréchaux de France , qu'un doyen de l'académie , un marguillier de paroisse peut vivre. Régnez dans votre ciel de Bordeaux. Les orages ne peuvent se former que sous vos pieds. On va chanter des *De profundis* à Saint-Denis ; mais on se souviendra toujours que vous avez fait chanter des *Te Deum* à Notre-Dame.

Agréez mes très-tendres respects. V.

LETTRE

L E T T R E X C V.

1774.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

12 d'auguste.

MON cher ange , je vous écris de mon lit , c'est le pupitre des gens de quatre-vingts ans ; c'est pour vous dire que je ne suis point surpris que madame d'*Argental* se fasse porter , et que monsieur votre frère ait eu la fièvre. Les chaleurs extrêmes qu'on doit éprouver au bord de la Seine , comme du lac de Genève , peuvent fort bien déranger le poulx et ôter les forces. Je n'ai pas celle de faire ce voyage dont la seule idée me faisait sauter de joie. Quatre-vingts années de maladies presque continuelles ne permettent guère de se mettre en route dans la zone torride , et au mois d'octobre je serai dans la zone glaciale. Vous jugerez si je suis impotent , quand vous saurez qu'on a joué hier auprès de Genève les Loix de Minos , et que je n'ai pu m'y transporter. On me dit que cette rapsodie a été merveilleusement accueillie par des gens qui ne connaissaient autrefois que les psaumes de *Marot* , et qui passent aujourd'hui pour n'être savans que dans l'art de compter ; mais depuis qu'ils

Corresp. générale. Tome XV. † T

— ont profité des manœuvres de votre ministère
 1774. des finances , au point de se faire six ou sept millions de rentes sur le roi , ils se sont mis à aimer les vers français.

Je ne renonce point au projet d'obtenir du grand référendaire quelque ombre de justice pour un jeune et brave officier le plus honnête et le plus sage du monde , que le roi de Prusse m'a confié depuis quatre mois. Il serait triste qu'un homme qui lui appartient restât condamné à avoir la main droite coupée , la langue arrachée , à être roué et brûlé pour n'avoir pas salué , chapeau bas , une procession de capucins pendant la pluie. Je ne puis attendre le saere qui est le temps des grâces. Il faut que j'écrive bientôt , et que l'affaire soit faite ou manquée. Si je n'obtiens rien , je renverrai l'officier à son maître , qui n'en aura pas meilleure opinion de nous. Je dois avoir quelque espérance , s'il est vrai que le roi ait répondu à ceux qui lui disaient que *M. Turgot* est encyclopédiste : *Il est honnête homme, et cela me suffit.* Ces paroles n'annoncent pas un bigot gouverné par la prêtraille , elles manifestent une ame juste et ferme.

Je souhaite que les Deux Reines de *Dorat* réussissent autant que notre monarque.

J'ai quelque idée d'avoir vu une déclamation de collège , intitulé *Sophonie* , et de n'avoir

pu en soutenir la lecture. Jen'ai point su le nom de l'auteur. Dieu me préserve de songer à faire l'*Histoire des Papes*, à moins qu'on ne m'assure vingt ans de vie pour courir sur la barque de S' Pierre, depuis ce renégat jusqu'au prudent Ganganelli. Quelle imagination ! moi l'*Histoire des Papes* ! à mon âge ! 1774.

Je pense bien comme vous sur Armide et sur le quatrième acte de Roland ; mais tant de gens disent que cette musique est du plainchant, tant d'oreilles aiment le mérite de la difficulté surmontée, tant de langues crient, de Pétersbourg à Madrid, que nous n'avons pas de musique, que je n'ose me battre contre toute l'Europe. Cela n'appartenait qu'à Louis XIV et au roi de Prusse.

Adieu, mon cher ange. DIEU vous envoie des vents frais qui rendent des forces à madame d'Argental et à M. de Pont-de-Vestle. V.

1774.

L E T T R E X C V I.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

12 d'auguste.

AH ! cette fois-ci, j'ai un thème ; et mon thème , Madame , est la révolution en ministres et en musique. Je ne suis ni marin ni musicien. Je suis fâché que M. *Turgot* n'ait que le département de nos vaisseaux et de nos colonies. Je ne le crois pas plus marin que moi ; mais il m'a paru un excellent homme sur terre , plein d'une raison très-éclairée , aimant la justice , comme les autres aiment leurs intérêts , aimant la vérité presque autant que la justice.

Quant à la musique , j'avoue que je ferais un voyage à Paris pour entendre Roland et Armide , après vous avoir entendu parler ; et la seule chose qui m'en empêche , c'est mon extrait baptistère daté , dit-on , de l'an 1694 : lequel extrait baptistère est accompagné de recettes pour mes yeux , pour mes oreilles et pour mes jambes , qui sont dans le plus mauvais état du monde.

Madame *Denis*, qui montre la musique à l'arrière-petite-nièce de *Corneille*, née chez nous, prétend que le chevalier *Gluck* module infiniment mieux que le chevalier *Lulli*, que *Destouches* et que *Campra*. Je veux l'en croire sur sa parole, car je me souviens que le roi de Prusse ne regardait la musique de *Lulli* que comme du plain-chant. On pense de même dans le reste de l'Europe, et j'en suis très-fâché; car le récitatif de *Lulli* me paraît encore admirable. C'est une déclamation naturelle, remplie de sentiment, et parfaitement adaptée à notre langue; mais elle demande des acteurs. *Cinna* ne pouvait être joué que par *Baron*. Je n'en dirai pas autant des symphonies de *Lulli*; aucune n'approche seulement de l'ouverture du *Déserteur*.

Il faut songer que, quand le cardinal *Mazarin* fit venir chez nous l'opéra, nous n'avions que vingt-quatre violons discordans qui jouaient des farabandes espagnoles. Nous sommes venus tard en tout genre. Il n'y a guère de nation qui ait plus de vivacité et moins d'invention que la nôtre.

Je souhaite, pour votre amusement, qu'on traduise incessamment, et bien, les deux gros volumes de *Lettres* du comte de *Chesterfield*, à son fils *Philippe Stanhope*. Il y parle d'un très-grand nombre de personnes que vous avez

— 1774. connues. Il y a beaucoup à apprendre ; et je ne fais si ce n'est pas le meilleur livre d'éducation qu'on ait jamais fait. Il y peint toutes les cours de l'Europe. Il veut que son fils cherche à plaire , et lui en donne des moyens qui valent peut-être ceux du grand *Moncrif*, qui fut plaire à une auguste reine de France. Il traite bien mal le maréchal de *Richelieu* , en avouant pourtant qu'il a su plaire. Il conseille à son fils d'être amoureux de madame du P....., et lui envoie le modèle d'une déclaration d'amour.

J'ai peur que ce livre ne soit traduit par quelque garçon de la boutique de *Fréron* votre ami , ou par quelque autre valet de libraire. Il faudrait un homme du monde qui voulût s'en donner la peine ; mais on n'en permettra jamais le débit en France. Si j'étais à Paris , je vous lirais en français quelques-unes de ces lettres , ayant l'anglais sous mes yeux ; mais mon état ne me permet point Paris ; et d'ailleurs j'ai eu l'insolence de créer une espèce de petite ville dans mon désert , et d'y établir des manufactures qui demandent ma présence et mes soins continuels. Mes travaux de campagne sont encore des chaînes que je ne puis rompre. Je me traîne en carrosse auprès de mes charrues ; mes laboureurs n'exigent point que j'aye de la santé et de l'esprit , et que je

leur fasse des vers pour être mis dans le *Mercur*.

1774.

Il me semble que, quand *Louis XIV* prit en mains les rênes du gouvernement, on lui présentait de meilleurs vers que ceux dont on accable *Louis XVI*. Je le plaindrais fort, s'il était obligé de les lire.

Vous devez être instruite, Madame, si M. le duc de *Choiseul* a acheté en effet la charge de grand chambellan de M. le duc de *Bouillon*. Il serait bon qu'un homme, qui a tant d'élévation dans le caractère, tint toujours à la cour par quelque grande place.

Je finis, faute de papier. Mille tendres respects. V.

L E T T R E X C V I I .

A M. M A R I N .

16 d'août.

Vous avez fait, Monsieur, bien de l'honneur à mes yeux de les croire capables de lire votre écriture. Non vraiment, je ne vous ai point cru à *Lampedouse*; mais j'étais, moi, sur les bords du *Styx* où je suis très-souvent.

Il me semble que *Louis XVI* et M. *Gluck*

T 4

— vont créer un nouveau siècle. C'est un Solon
 1774. sous lequel nous aurons un *Orphée*, du moins
 à ce que disent tous les grands connaisseurs
 en politique et en musique. Pour moi, je ne
 verrai d'*Orphée* que dans le pays où il alla
 chercher sa femme ;

*Tenarias etiam fauces , dunt ostia Ditis ,
 Et caligantes nigrâ formidine lucos.*

Si vous avez du temps à vous , mon cher
 correspondant , mandez-moi , je vous prie ,
 comment sont reçus dans le public les deux
 discours de M. *Suard* et de M. *Greffet* , l'un
 très-philosophique et l'autre grammatical.

On me parle de la *Lettre d'un théologien* à
 l'abbé *Sabotier*. Je l'ai lue ; elle m'a inspiré de
 l'admiration et de l'effroi. L'auteur (*) est
 sans doute un profond géomètre et un homme
 d'un esprit supérieur ; mais c'est un *Hercule*
 qui s'amuse à écraser un scorpion à coups de
 massue. Je suis bien surpris qu'un homme de
 son mérite traite sérieusement un *Sabotier* ;
 c'est une chose bien hardie d'ailleurs , de
 donner tant de soufflets au clergé sur la joue
 de ce misérable polisson.

On me mande que l'ouvrage fait dans Paris
 un effet prodigieux : quelques personnes me

(*) M. le marquis de *Condorcet*.

l'attribuent , mais j'en suis incapable. Il y a trop long-temps que j'ai renoncé à la géométrie; et de plus , je ne saurais approuver qu'on dise tant de mal des prêtres , sans aucun correctif. Il est très-certain qu'il y a parmi eux de très-belles ames , des évêques , des curés sages et charitables. Il ne faut jamais attaquer un corps tout entier , excepté les jésuites. En un mot , je suis fâché que , dans les premiers jours d'un nouveau règne , on ait fait un si bon et si dangereux ouvrage que le ministère sera probablement forcé de condamner , et qu'on pourrait bien déférer au parlement. 1774.

Je vous prie de me dire aussi si vous êtes idolâtre d'Orphée , et si vous avez abjuré entièrement Roland et Armide.

Voilà donc l'Eglise grecque qui triomphe de l'Eglise turque ! *Catherine* me l'avait bien prédit. Les Velches voient-ils clair enfin ? Si *Joseph* avait voulu , ou plutôt s'il avait eu de l'argent , il n'y aurait plus de Turcs en Europe ; la patrie de *Sophocle* , d'*Euripide* et d'*Anacréon* serait libre.

1774.

L E T T R E X C V I I I .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Ferney , 17 d'août.

CECI devient sérieux , mon cher ange. Vous connaissez sans doute la *Lettre d'un théologien à l'auteur du Dictionnaire des trois siècles* ; c'est *Hercule* qui assomme à coups de massue un insecte , mais il frappe aussi sur toutes les têtes de l'hydre. On ne peut être ni plus éloquent ni plus mal-adroit. Cet ouvrage aussi dangereux qu'admirable armera sans doute tout le clergé. Il paraît tout juste dans le temps que j'écris à monsieur le chancelier pour l'affaire que vous savez. Pour comble de malheur , on m'impute cet écrit funeste , dans lequel il est question de moi presque à chaque page.

L'ouvrage est d'un homme qui a sans doute autant d'esprit que *Pascal* , et qui est aussi bon géomètre. Il dit que d'*Alembert* a résolu le premier , d'une manière générale et satisfaisante , le problème des cordes vibrantes ; et qu'il a inventé le calcul des différences partielles.

Je n'ai jamais lu ces cordes vibrantes ni ces différences partielles de M. d'*Alembert*. Il

y a près de quarante ans que vous m'avez fait renoncer à la sécheresse des mathématiques. 1774.

Il est donc impossible que je sois l'auteur de cet écrit. J'aime les philosophes, mais je ne veux pas être leur bouc émissaire. Je ne veux ni de la gloire d'avoir fait la *Lettre du théologien*, ni du châtiment qui la suivra.

J'admire seulement comme tous les événemens de ce monde s'enchaînent, et comment un gueux comme *Sabatier*, un misérable connu pour avoir volé ses maîtres, un polisson payé par les *Pompignans*, devient le sujet ou d'une persécution ou d'une révolution.

Je mets peut-être trop d'importance à cette aventure. Je peux me tromper, et je le souhaite; mais, si le gouvernement se mêle de cette affaire, il est juste que je me défende sans accuser personne.

Je ne fais actuellement où vous êtes, mon cher ange; mais si cette affaire fait autant de bruit qu'on le dit, si monsieur le chancelier en est instruit, s'il vous en parle, songez, je vous en prie, que je n'ai nulle part à la *Lettre du théologien*, que je me suis contenté de causer avec *Pégase*, et qu'il y aurait une injustice affreuse à me rendre responsable des témérités respectables de gens qui valent beaucoup mieux que moi. Je suis affligé qu'on ait gâté une si bonne cause, en la défendant avec tant

— d'esprit. Je vois la guerre déclarée, et la philosophie battue. Mon innocence et ma douleur sont telles que je vous écris en droiture. 1774. Je vous demande en grâce de me répondre le plutôt que vous pourrez.

J'attends avec impatience des nouvelles de la santé de madame d'*Argental* et de monsieur votre frère.

L E T T R E X C I X.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

Perney, 7 de septembre.

JAMAIS je n'ai eu plus de thèmes pour vous écrire, Madame. Savez-vous que ce fut ce polisson de *Vadé*, auteur de quelques opéra de la foire, qui, dans un cabaret à la Courtille, donna au feu roi le titre de *bien-aimé*, et qui en parfuma tous les almanachs et toutes les affiches? vous souvenez-vous que les cris des fanatiques et des parlementaires enflammèrent le cerveau du misérable *Damiens*, et assassinèrent le roi bien-aimé, par les mains de ce gueux, aussi insensé que coupable? Vous voyez à présent la mémoire du roi bien-aimé.

pourfuivie par ce même peuple qui était prêt à lui dresser des autels , pour s'être séparé de madame de *Châteauroux* pendant quinze jours. 1774.

C'est ce peuple qui fait des neuvaines à Sainte-Geneviève , et qui se moque tous les ans de *Jésus* et de sa mère , dans des Noël's remplis d'ordures. C'est le même qui fit la fronde et la Saint-Barthelemi, et qui siffla longtemps *Britannicus* , *Armide* et *Athalie*. Il n'y a peut-être rien de plus fou et de plus faible, après les *Velches*, que ceux qui veulent leur plaire.

Peut-être est-il étonnant qu'on veuille sacrifier le nouveau parlement qui n'a su qu'obéir au roi , à l'ancien qui n'a su que le braver. Peut-être beaucoup d'honnêtes gens seraient-ils fâchés de revoir en place ceux qui ont assassiné , avec le poignard de la justice , le brave et malheureux comte de *Lalli* ; qui ont eu la lâcheté barbare de le conduire à la Grève dans un tombereau d'ordures avec un bâillon à la bouche ; ceux qui ont souillé leurs mains du sang d'un enfant de dix-sept ans en personne , et du sang d'un autre enfant de seize ans en effigie , qui leur ont fait couper le poing , arracher la langue , qui les ont condamnés à la question ordinaire et extraordinaire , et à être brûlés à petit feu dans un

— 1774. bâcher composé de deux cordes de bois , le tout pour avoir passé dans la rue sans avoir salué une procession de capucins , et pour avoir récité l'*Ode à Priape* de *Piron* lequel *Piron* avait, par parenthèse, douze cents livres de pension sur la cassette. Les gens qui sont occupés de la musique de *Gluck* et de leur souper , ne songent pas à toutes ces horreurs ; ils iraient gaiement à l'opéra et à leurs petites maisons , sur les cadavres de ceux qu'on égorgea les jours de la Saint-Barthelemi et de la bataille du faubourg Saint-Antoine.

Il y en a d'autres qui considèrent sérieusement tous ces événemens , et qui engémissent. J'aime à rire tout comme un autre , et je n'ai que trop ri ; mais j'aime aussi à pleurer sur Jérusalem. Je me console et je me rassure dans l'opinion que j'ai de *M. de Maurepas* et de *M. Turgot*. Ils ont tous deux beaucoup d'esprit , et sont surtout fort éloignés de l'esprit superstitieux et fanatique. *M. de Maurepas* , à l'âge de près de soixante et quatorze ans , ne doit et ne peut guère avoir d'autres passions que celles de signaler sa carrière par des exemples d'équité et de modération.

M. Turgot est né sage et juste : il est laborieux et appliqué. Si quelqu'un peut rétablir les finances , c'est lui. Je suis à présent sous sa coupe. Je demandais au conseil des finances

des grâces et des réglemens pour une colonie d'étrangers que j'ai faits sujets du roi , et pour qui je bâtis de jolies maisons dans mon abominable trou de Ferney , que j'ai changé en une espèce de ville assez agréable. Si le conseil veut favoriser cette colonie , j'aime mieux en avoir l'obligation à M. *Turgot* qu'à M. l'abbé *Terrai*. J'ai dépensé plus de quatre cents mille francs pour cet établissement , et je ne demande au roi , pour toute récompense , que la permission de faire entrer de l'argent dans son royaume. Il en est assez sorti. Chacun a sa chimère ; voilà la mienne. C'est ainsi que je radote à l'âge de quatre-vingts ans. 1774

Je ne radote point , quand je vous dis , Madame , combien je vous aime , combien je vous regrette , et à quel point il m'est douloureux de finir mes jours sans vous revoir ; mais , tout frivole que j'ai été , j'ai huit cents personnes à conduire et à soutenir. Je me trouve fondateur dans un pays sauvage ; j'y ai changé la nature , et je ne peux m'absenter sans que tout retombe dans le chaos.

Quant à M. le duc et à madame la duchesse de *Choiseul* , je leur serai attaché jusqu'au dernier moment de ma vie avec respect , vénération et reconnaissance.

Je vous fais là toute l'histoire de mon cœur , parce qu'il est à vous. Je crains pour la vie de

— *Pont-de-Vestle* ; son frère fait la consolation de
1774. la mienne.

L'affaire de M. le maréchal de *Richelieu* est désagréable ; il sera forcé de faire condamner sa cousine , et de demander sa grâce. Nous aurions de belles lettres de madame de *Sévigné* sur sa petite-fille , si madame de *Sévigné* vivait encore.

Adieu , Madame ; jouissez de tous les spectacles de la cour et de la ville , et daignez quelquefois vous souvenir du vieux malade V.

L E T T R E C.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

14 de septembre.

Vous avez bien raison , Monseigneur , de ne point faire juger la pièce provençale par le sot et tumultueux parterre de Paris. Les têtes velches sont à présent si exaltées , si absurdes , si folles , qu'il ne faut les laisser juger que leurs camarades les marionnettes des boulevarts. Les romans les plus extravagans n'approchent pas des sottises qu'on débite. Je vous assure que quand *Vadé* , écrivain de la foire , donna le nom de *bien-aimé* , à *Louis XV* , dans un cabaret

cabaret de la Courtille , et que tous les almanachs furent enlumines de ce titre (le tout pour avoir renvoyé madame de Châteauroux), 1774.
Louis XV aurait fort bien fait de défendre par un édit, qu'un si sot peuple lui donnât un si beau nom : *Odi profanum vulgus*.

Vous faites très-bien de vous en tenir à poursuivre et à presser la sentence du châtelet ; ce n'est que dans des affaires un peu douteuses qu'on fait des mémoires. Celle-ci est si claire et si démontrée, qu'on l'affaiblirait en voulant la fortifier d'un factum d'avocat ; et puisque la folle de Provence n'ose pas faire un mémoire, je ne vois pas pourquoi vous vous abaisseriez à en produire un.

Les fausses nouvelles courent dans Paris avec tant de rapidité , et sont crues si universellement , que le Kain écrivait ces jours passés , à un bateleur d'auprès de Genève , ces propres mots : *Le calomniateur Maupeou est à la bastille , et on lui fait son procès criminel*. Cette belle nouvelle fut regardée dans tout Genève comme certaine. Le lendemain on disait que l'abbé Terrai serait infailliblement pendu , et que les Gênois y perdraient fix ou sept millions de rentes qu'ils ont acquises fort adroitement sur les aides et gabelles de France. Cependant Genève est une ville beaucoup plus sage que Paris , et qui raisonne

Corresp. générale. Tome XV. † V

— beaucoup mieux. Jugez donc , s'il suffit d'un
 1774. faux bruit pour alarmer toute une ville où
 l'on pense , ce qui doit arriver dans une ville
 où l'on parle , et où l'on ne pense guère. Je
 conclus de tout cela que mon héros a raison
 en tout.

Je suis très-fâché de la mort de *Pont-de-Vesle*.
 Quand la cabane de planches de mon voisin
 brûle , je dois prendre garde à ma cabane de
 paille.

Je pourrais très bien venir vous faire ma
 cour à Paris , rien ne m'en empêche que le
 triste état de ma santé. Pour écouter sa passion
 et faire un voyage , il faut commencer par
 être en vie.

Vous savez que je m'occupe , avant d'ache-
 ver ma mort , à créer une habitation assez
 singulière , qui n'est ni ville , ni village , ni
 catholique , ni protestante , ni république ,
 ni dépendante , ni tout-à-fait cité , ni tout-à-
 fait campagne. Tout ce que je crains , c'est
 qu'après moi cet ouvrage , qui m'a tant coûté ,
 ne soit entièrement anéanti.

Je vous remercie très-sensiblement de la
 bonté que vous avez de vouloir bien faire
 payer les artistes qui ont fourni la montre
 ornée de diamans pour les noces de monsei-
 gneur comte d'Artois.

Je soupire toujours après le bonheur de

vous voir et de vous faire ma cour , tout indigne que j'en suis. Mon respectueux attachement pour vous est sans bornes. V. 1774.

L E T T R E C I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

14 de septembre.

MON cher ange , je ne m'attendais pas que votre frère passât avant moi. Je suis honteux d'être en vie , quand je songe à toutes les victimes qui tombent de tous côtés autour de moi. Mon cœur vous dit : Vivez longtemps , mon cher ange , vous et madame d'*Argental* ! comme si la chose dépendait de vous ; nous sommes tous , dans ce monde , comme des prisonniers dans la petite cour d'une prison ; chacun attend son tour d'être pendu , sans en savoir l'heure ; et , quand cette heure vient , il se trouve qu'on a très-inutilement vécu. Toutes les réflexions sont vaines ; tous les raisonnemens sur la nécessité et sur la misère humaine ne sont que des paroles perdues. Je regrette votre frère , et je vous aime de tout mon cœur ; voilà tout ce que je puis vous dire.

V 2

— 1774. Si vous avez le temps d'entendre parler des sottises des vivans , je vous dirai que votre protégé *le Kain* a écrit à un genevois ces belles paroles : *Le calomniateur Maupeou est à la bastille , et on lui fait son procès.* Cette nouvelle a été crue fermement dans tout Genève. Il n'y a point de ville en Europe qui s'intéresse plus qu'elle à vos affaires de France , attendu qu'elle s'est acquis fix ou sept millions de rentes sur le roi , par son habileté , tandis que les Velches vont à l'opéra comique.

Personne n'a douté un moment que la nouvelle de *le Kain* ne fût très-vraie ; il était réputé l'avoir apprise de tout le public : cependant elle est fausse. Mais j'ai grand intérêt de savoir si l'homme accusé d'avoir calomnié une personne très-respectable et très-aimable , serait en effet coupable d'avoir trempé dans une intrigue qu'on lui impute. Vous pouvez me dire , oui ou non , sans vous compromettre.

Je vous ai écrit par madame de Sauvigni ; vous pouvez me dire un mot par M. Bacon , substitut de monsieur le procureur général. Vous pouvez m'écrire des *on dit* ; tout le monde écrit des *on dit* ; cent mille lettres à la poste sont pleines de cent mille *on dit*. Où en serions-nous si on ne permettait pas les *on dit* ? La société ne subsiste que des *on dit*.

Je voudrais bien venir vous voir sans qu'on —
dit , il est à Paris. Plus j'avance en âge , plus 1774.
je dis :

Moins connu des mortels , je me cacherais mieux ;
Je hais jusques aux soins dont m'honorent les Dieux.

Mes anges , puissiez-vous conserver très-
long-temps votre santé , sans laquelle il n'y
a rien !

Je suis bien sensible à l'attention que vous
avez de me payer les neuf mille quatre cents
livres ; cela vient très à propos , car ma colo-
nie me ruine. Je prendrai la liberté de tirer
une lettre de change sur vous , puisque vous
le permettez.

Adieu , mon cher ange ; Paris est bien fou ,
et ce monde-ci bien misérable : c'est dommage
qu'il n'y en ait pas d'autre. V.

1774.

L E T T R E C I I.

A M. LE CHEVALIER DE CUBIERES,

ECUYER DE MADAME LA COMTESSE
D'ARTOIS.

A Ferney, 18 de septembre.

C E n'est pas ma faute, Monsieur, si, étant affublé de quatre-vingts ans et de tous les accompagnemens de cet âge, je ne vous ai pas remercié plutôt de votre jolie lettre. Vous me parlez de vos deux maîtresses, une fille de quinze ans et la gloire : je vois que vous avez les faveurs de ces deux personnes. Je vous en félicite, et je garde les manteaux. Jouissez long-temps, et agrééz les respectueux sentimens du vieux malade. V.

L E T T R E C I I I .

1774.

A M. LE MARQUIS DE FLORIAN.

Le 19 de septembre.

JE vous envoie , mon cher ami , la publication de votre bonheur , faite hier authentiquement en présence des hommes et des anges. Je n'y étais pas ; car , en qualité de vieux malade , j'étais dans mon lit , lorsque le curé avertissait la paroisse que vous seriez incessamment dans le lit de mademoiselle *Joli*. Remplissez donc au plus vite cette auguste cérémonie , sous la main de la justice , dans le château de Sainte-Geneviève , et revenez au plus vite au château de Bijou , avec madame de *Florian*. Il ne faut pas qu'elle arrive dans le jolijardin que vous avez planté , lorsque les arbres seront sans feuilles , et que vos fleurs seront mortes sous quatre pieds de neige.

Toutes vos lettres ont été portées à la grande et opulente ville de Genève ; tous vos ordres ont été exécutés.

Je suis fâché de tout ce que j'entrevois de loin dans Paris , et de tout ce que je prévois ; mais votre présence et celle de madame de

— 1774. *Florian* me consoleront. Je vous remercie du mémoire de madame de *Saint-Vincent*. Il n'est pas trop bien fait ; mais on ne pouvait pas le bien faire. Ou je me trompe , ou ce procès ne fera pas jugé sitôt.

Je vous embrasse bien tendrement. Nous attendons votre retour à Ferney avec grande impatience ; mais nous sentons combien le séjour où vous êtes doit avoir de charmes pour vous.

L E T T R E C I V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Ferney, 23 de septembre.

MON cher ange , j'ai profité de la permission que vous m'avez donnée. On viendra chez vous vous présenter le billet de neuf mille quatre cents livres, avec un petit écrit de ma main au bas , par lequel je dis que , le billet étant de dix mille francs , vous en avez payé fix cents livres.

Ainsi je vous supplie de vouloir bien ordonner que l'on compte au porteur neuf mille quatre cents livres , dont je crois qu'il faudra que le porteur vous donne un reçu.

Les

Les affaires publiques seront un peu plus difficiles à arranger. Je suis comme tout le monde, j'attends beaucoup de M. Turgot. Jamais homme n'est venu au ministère, mieux annoncé par la voix publique. Il est certain qu'il a fait beaucoup de bien dans son intendance. *Quia supra pauca fuisti fidelis, supra multa te constituam.* 1774.

Je ne lui demanderai qu'un peu de protection pour ma colonie. J'ai bâti Carthage; mais si on veut mettre des impôts sur Carthage, elle périra; et certainement sa petite existence n'était pas inutile au royaume.

J'ai toujours chez moi le jeune et très-estimable infortuné dont je vous avais parlé, et pour qui monsieur le chancelier semblait prendre quelque intérêt. J'ose espérer que, quand il en fera temps, monsieur le garde des sceaux ne lui refusera pas la faveur qu'il demande, et cette faveur me paraît de la plus étroite justice.

Les intérêts de ma colonie et de ce jeune homme m'occupent tellement, et ma mauvaise santé me rend si faible, que j'ai un peu ralenti de mon ardeur pour ces belles-lettres qui m'ont fait une illusion si longue, et qui m'ont souvent consolé dans mes afflictions.

Je me flatte que madame d'Argental a tous les soins possibles de sa santé, dans son bel

Corresp. générale. Tome XV. † X

— appartement dont elle ne fort guère, et dans
 1774. lequel j'aurais bien voulu vous faire ma
 cour.

Vous pourriez bien me dire, en général, sans entrer dans aucun détail, si l'homme dont je vous ai parlé, dans ma dernière lettre, a été en effet assez abandonné de DIEU et du bon sens, pour faire l'énorme sottise qu'on lui a imputée.

Le vieux malade, mon cher ange, se cache toujours, dans son trou, à l'ombre de vos ailes.

LETTRE C V.

A M. L'ABBÉ DE VOISENON.

10 d'octobre.

JE ne suis absolument content, mon cher confrère, ni de votre dernière lettre sur le prétendu théologien, ni de celle que M. le maréchal de Richelieu m'écrit à ce sujet.

La *Lettre d'un théologien* à l'auteur du *Dictionnaire des trois siècles*, est plus répandue que vous ne pensez. On en a fait une nouvelle édition. Tous les journaux en parlent, excepté la Gazette de Paris. Je vous envoie

l'extrait qui s'en trouve dans la Gazette universelle de littérature qui se fait aux Deux-Ponts , et qui a un grand cours dans toute l'Europe. 1774.

Vous ne devez pas douter qu'un ouvrage, dans lequel on parle si hardiment de tant d'hommes en place , et où il est question de tant de gens de lettres connus , ne soit très-recherché au milieu même des cabales et des intrigues qui divisent la France sur des objets plus considérables. L'auteur a tort de daigner raisonner et plaisanter avec un coquin aussi méprisable que l'abbé *Sabatier* : mais enfin il y parle de presque tous les hommes de ce siècle qui ont de la réputation , de monsieur d'*Alembert* , de l'abbé de *Chaulieu* , de *Pope* , de vous , de cent personnes qui sont sous les yeux du public. Vous devez sentir qu'il doit être lu.

Puisque vous savez qu'il est de M. l'abbé *Duvernet* , ami de plusieurs académiciens , vous pouvez savoir aussi que le même abbé *Duvernet* donne tous les mois, dans le *Journal encyclopédique* , un mémoire contre l'infame auteur des *Trois siècles* ; mais aussi vous avez trop de raison , trop d'esprit et trop d'équité , pour ne pas sentir qu'il est impossible que j'aye la moindre part à cet-ouvrage. Il faudrait que je fusse un monstre et un fat , pour

— dire du mal de vous et pour célébrer mes
1774. louanges.

Il y a, à la fin de cet ouvrage, une satire sanglante de tout le clergé, que je trouve très-condamnable. Il ne faut jamais outrager un corps, et surtout le premier du royaume. On peut s'élever contre des abus, mais on doit toujours respecter le premier des ordres de l'Etat.

Je ne puis me plaindre de ce que M. l'abbé *Duvernet* a dit de moi, je ne puis condamner ce qu'il dit de M. d'*Alembert*; mais je désapprouve hautement ce qu'il dit de vous, non-seulement parce que je vous suis attaché depuis quarante ans, mais parce qu'il est faux que vous ayez jamais écrit les ordures qu'on vous reproche. Je suis votre ami, je le suis de M. d'*Alembert*, et vous me devez la même justice que je vous rends.

Si on m'avait consulté, cet ouvrage aurait été plus circonspect, et n'aurait point compromis des personnes que j'honore. Il y a quelques anecdotes très-fausSES que j'aurais relevées.

C'est une cruauté insupportable de m'avoir soupçonné un moment d'avoir part à cette brochure; et vous ne sauriez croire à quel point j'ai été affligé que vous ayez pu hésiter sur mes sentimens pour vous, que j'ai mani-

festés dans toutes les occasions de ma vie. Je —
 n'ai jamais succombé sous mes ennemis, et je 1774.
 n'ai jamais manqué à mes amis.

Comptez sur mon cœur qui n'est point
 desséché par la vieillesse comme mon esprit.

L E T T R E C V I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

10 d'octobre.

MON cher ange, vous êtes trop bon; vous
 venez à mon secours dans un temps bien
 critique pour moi. Malgré les bontés de
 M. Turgot, sur lesquelles j'ai toujours compté,
 les commis de la nouvelle ferme du marc
 d'or sont venus effaroucher la colonie que j'ai
 établie avec tant de frais, et cent pères de
 famille sont prêts de m'abandonner. La mort
 de Laleu a mis au jour ma misère. J'ai vu,
 entre autres mortifications, que M. le maré-
 chal de Richelieu me devait près de cinq
 années d'une rente que je croyais payée, et
 que toutes mes affaires sont dérangées. Ce
 n'est pas ce désordre qui me ferait aller à
 Paris, c'est la consolation de vous revoir et
 d'oublier auprès de vous toutes les afflictions

— 1774. qui fondent sur moi ; mais j'ai quatre-vingts ans , et je souffre vingt-quatre heures par jour. Le mal me cloue ; voilà mon état : il faut faire contre fortune et nature bon cœur.

J'ai toujours chez moi cette jeune victime de la superstition des cannibales. J'attends un certificat du roi son maître , qui m'a envoyé ce pauvre jeune homme. Ce certificat me serait très-nécessaire , mais j'ai peur qu'il ne veuille pas se compromettre.

Mon gros petit neveu d'*Ornoi* me mande qu'un de ses confrères , son ami , et ami intime du grand référendaire , pourrait servir beaucoup dans cette affaire ; je voudrais , mon cher ange , que vous pussiez voir d'*Ornoi*. La proposition qu'on sera obligé de faire sera bien délicate : car ce jeune homme , plein d'honneur et de courage , ne veut point subir l'humiliation d'aller se mettre à genoux pour entérinement ; et sans cet entérinement , les lettres de grâce ne sont point valables. Il faudrait donc exprimer dans les lettres qu'*attendu son service auprès du roi son maître , on lui accorde tout le temps nécessaire pour faire entériner ces lettres.*

Ce serait une dérogation aux usages de la chancellerie , très-difficile à obtenir. Son souverain m'a mandé qu'*en dernier lieu il a empêché une guerre qui allait embraser l'Europe.* Si cela

est , le ministère sera bien aise de favoriser un de ses officiers ; mais enfin qui peut y compter ? Tout cela est bien étrange. Ma correspondance assez vive avec ce souverain est plus étrange encore , et vous êtes témoin à Paris de choses beaucoup plus étranges. J'attends donc , mais on meurt en attendant. Qu'il ferait doux , avant ce moment , de venir tout courbé , tout ratatiné , sans dents et sans oreilles , revoir encore avec mes faibles yeux celui à qui je suis attaché depuis soixante et dix ans , et de me mettre aux pieds de madame d'Argental ! V.

L E T T R E C V I I.

A M. LE PRINCE DE LIGNE.

A Ferney , 19 d'octobre.

MONSIEUR LE PRINCE ,

LE mourant de Ferney n'a pu faire sa cour comme il aurait voulu à madame la comtesse de Mérode ; il a même été privé de l'honneur d'assister à son souper et à sa toilette. Voilà ce que c'est que d'avoir quatre-vingts ans. Si quelque chose pouvait me consoler dans mon

— triste état, ce serait le joli ouvrage dont vous
 1774. m'avez honoré ; il est fait par un homme plein
 d'esprit et de goût. Il a presque ranimé mon
 ancienne passion pour un art dont j'ai été si
 long - temps idolâtre. J'ai été charmé d'y
 retrouver le mot *achève de la Motte*. J'étais à
 côté de lui à la première représentation de
 la pièce ; il ne s'en était point déclaré l'au-
 teur : je lui dis à ce mot, il n'y a plus de
 secret, elle est de vous.

Je crois avoir deviné de même à plusieurs
 traits l'auteur des *Lettres à Eugénie*.

Je viens de lire la lettre au prince de
Lichtenstein ; je ne connais rien du tout à l'art
 des généraux de l'empire. J'aimais mieux
 autrefois celui de mademoiselle *Gaußin* ; mais
 cette lettre me paraît un chef-d'œuvre en son
 genre. Je souhaite que de long-temps vous
 ne foyez à portée d'exercer un art si fatal et
 que vous louez si bien.

Agréez, monsieur le Prince, avec votre
 bonté ordinaire, le respect infini du vieux
 malade V.

L E T T R E C V I I I.

1774.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

24 d'octobre.

MON cher ange , vos lettres attendrissent mon cœur et le déchirent en deux. J'avais fait faire , au commencement de l'été , une petite voiture que j'appelais ma commode , et non pas ma dormeuse. Je cours toujours en idée , de mon beau plateau entre le noir mont Jura et les effroyables Alpes , pour venir me mettre à l'ombre de vos ailes dans votre superbe cabinet qui donne sur les Tuileries. La nature et la destinée enchainent mon petit corps , quand mon ame vole à vous. Je ne puis vous exprimer ma situation ; il faudrait que j'assemblasse des médecins , des notaires , des procureurs , des maçons , des charpentiers , des laboureurs , des horlogers , qui vous prouveraient , papier sur table , l'impossibilité physique de sortir de mon trou. Vous êtes un ange bien consolateur , un vrai paraclet , de vous être adressé à madame la duchesse d'Enville pour mon jeune homme qui brave chez moi , depuis six mois , ses

— anciens assassins. Vous entreprenez sa guéri-
 1774. son ; vous êtes le bon samaritain ; vous secou-
 rez celui que les pharisiens ont assassiné. Son
 maître m'a toujours mandé qu'il désespérait
 du succès ; et moi j'en suis sûr , si vous vous
 en mêlez avec madame la duchesse d'Enville.
 Je sens bien qu'il faut attendre ; mais pendant
 qu'on attend , tout change , et on meurt à la
 peine : cependant attendons. J'obtiendrai
 aisément que votre protégé reste encore six
 mois chez moi. Si je meurs , je vous le légue-
 rai par mon testament.

Avez-vous dit à madame d'Enville que
 cette victime des pharisiens était chez moi ?
 fait-elle que c'est par bonté pour moi , autant
 que par principe d'humanité et de justice ,
 que vous lui avez recommandé cette affaire ?
 dois je lui écrire pour la remercier et pour
 mettre à ses pieds moi et mon jeune homme ?
 J'ai peine à me retenir quand je vous parle
 de cette horrible aventure. Elle donne envie
 de tremper sa plume dans du sang plutôt que
 dans de l'encre.

Vous poussez encore vos bontés jusqu'à
 vous intéresser pour ma colonie. *Florian*
 l'embellit en y amenant une troisième femme
 qu'il a épousée chez madame de *Sauvigni*. Je
 lui ai bâti une petite maison qui ressemble
 comme deux gouttes d'eau à un pavillon de

Marli, à cela près qu'il est plus joli et plus frais. Nous avons quatre ou cinq maisons dans ce goût. Nous élevons une petite descendante de *Corneille*, âgée de dix ans, que nous avons vu naître. Nous sommes occupés à encourager cinq ou six cents artistes qui seront très-utiles, si *M. Turgot* les soutient, et qui, à la lettre, me réduiront à la mendicité, s'il les abandonne. 1774.

Voilà mon état à quatre-vingts ans, sans avoir exagéré d'un seul mot dans ma lettre.

M. Turgot ne m'a point écrit, mais il a écrit à une autre personne qu'à ma considération il venait de faire du bien à un frère de feu *Damilaville*. Il m'a fait dire aussi qu'il avait entre les mains la requête de ma colonie; et je vois qu'il daigne y songer, puisqu'elle n'est pas encore dévorée par les fermiers ou directeurs. On nous laisse tranquilles jusqu'à présent. J'attendrai le résultat de ses bontés.

Je présume que vous verrez *M. Turgot* à Fontainebleau, et que vous pourrez, mon cher ange, lui dire en général quelques mots qui réveilleront son attention pour un établissement digne en effet d'être protégé par lui.

Voilà deux ministres qui sont venus tous deux chez moi; l'un est *M. Bertin*, l'autre *M. Turgot*. Puissent-ils s'en ressouvenir, non

— pas pour favoriser ma personne, mais pour le
 2774. bien de la chose ! elle en vaut la peine, quoi-
 que ce ne soit qu'un point sur la carte.

Je suis persuadé que vous êtes bien avec M. de *Maurepas*. Vous avez des droits à son amitié, et encore plus à son estime. Je ne crois pas que ma liaison indispensable avec un homme auquel je suis attaché depuis cinquante années, et dont il n'était pas l'ami intime, lui ait donné pour moi une haine bien marquée. Je ne crois pas, non plus, qu'il me favorise beaucoup ; vous ne croyez pas aussi qu'il ait pour moi la plus vive tendresse. Je présume seulement qu'il a de trop grandes affaires, et qu'il a l'ame trop noble pour ne me pas laisser mourir en paix.

Me voilà, mon cher ange, à l'âge de quatre-vingts ans, un peu perclus, un peu sourd, un peu aveugle, assez embarrassé dans mes affaires, n'ayant du gouvernement qu'un carré de parchemin, ne demandant rien pour moi, ne désirant rien que de vous voir, vous souhaitant, à vous et à madame d'*Argental*, santé et amusement, mettant toujours ma frêle existence à l'ombre de vos ailes, vous respectant de toutes mes forces, vous aimant de tout mon cœur.

Croiriez-vous que je viens de recevoir des vers français d'un fils du comte de *Romanzof*,

vainqueur des Turcs , et que , parmi ces vers ,
 il y en a de très-beaux , remplis surtout de la 1774
 philosophie la plus hardie , et telle qu'elle
 convient à un homme qui ne craint ni le
 mufti ni le pape ? Cela me confirme dans l'opi-
 nion que j'ai toujours eue qu'*Attila* était un
 homme très-aimable et un fort joli poète.

L E T T R E C I X.

A M. V E R N E S , à Genève.

28 d'octobre.

LE petit ouvrage en vers du jeune comte
 de *Romanzof* , est un *Dialogue entre Dieu et le*
père Hayet récollet , l'un des auteurs du *Journal*
chrétien.

Hayet prêche à DIEU l'intolérance ; DIEU
 lui répond qu'il n'a point de bafille , et qu'il
 ne signe jamais de lettres de cachet. *Hayet* lui
 dit :

Ciel, que viens-je d'entendre ! ah , ah , je le vois bien
 Que vous-même , Seigneur , vous ne valez plus rien.

Je ne crois pas que *Palard* soit fort au fait
 des affaires de Rome. Il faut croire plutôt un
 ancien-ami du pape (frère *François*) qui dit

— avoir entendu de sa bouche : *Io moro , sò*
 1774. *perchè moro , sò dà chè moro , basta così.*

Frère François , confident et domestique de Ganganelli , est mort de la même maladie de son maître.

Le vieux malade fait mille complimens à M. Vernes.

LETTRE CX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

7 de novembre.

EN lisant votre lettre du 30 d'octobre , mon cher ange , je suis prêt à voler vers vous , mais donnez-moi des ailes. Mes plus fortes chaînes sont celles qui me retiennent dans mon lit où je ne dors point. Je suis près de ma salle à manger où je ne mange point ; je vois mon jardin où je ne me promène point ; j'ai autour de moi des sociétés dont je ne jouis point ; j'ai la passion la plus forte de venir au coin de votre feu , et ce n'est qu'une passion très-malheureuse.

Je suis pénétré de tout ce que vous daignez faire pour mon jeune homme. Son souverain m'écrit qu'il l'a recommandé à son ministre ,

et je compte sur vous plus quē sur tous les ministres du monde. J'écrirai bien certainement à madame la duchesse d'Enville et à madame du Deffant. Heureusement rien ne presse encore ; nous aurons tout le temps de nous déterminer ou à demander une grâce , ce qui me paraît très-triste et très-honteux , ou à soutenir le procès , ce qui me paraît noble et convenable. *Linguet* , qui dans cette affaire donna un mémoire pour plusieurs accusés , pourrait être consulté ; mais il s'est brouillé bien indiscrettement avec monsieur d'Alembert. Mon neveu d'Orno n'est que médiocrement au fait de la procédure. J'en ai une entre les mains , mais j'ignore si elle est complète. Tout ce que je fais bien certainement , c'est qu'il n'y a qu'un seul témoin d'un délit un peu grave ; que ce témoin n'est pas oculaire ; que ce témoin était un enfant intimidé , que son enfance même a fait mettre hors de cour. *Linguet* , qui est du pays , pourrait seul donner des indications. Est-il encore avocat ? reprendra-t-il cette profession sous l'ancien parlement ? attendons , encore une fois ; mais on meurt à force d'attendre.

S'il s'agissait des *Sirven* , des *Calas* , des *Montbailly* , je paraîtrais bien hardiment , je soulèverais le ciel et la terre ; mais ici le ciel et la terre seraient contre moi. Je dois me

— taire ; je dois travailler fortement , et me
1774. cacher soigneusement.

Je suppose que cette affaire irait aux chambres assemblées , attendu que votre protégé est gentilhomme. Je suppose encore qu'il faudrait des lettres d'attribution du garde des sceaux au parlement , pour ne point passer par la juridiction d'une petite ville subalterne , remplie d'animosité , de haine de familles , de superstition , et surtout d'ignorance ,

Je suppose encore que ces lettres d'attribution ne seraient pas difficiles à obtenir , puisque l'affaire a été jugée en dernier ressort par le parlement , et qu'il ne s'agit que de purger une contumace à ce parlement même ; mais il s'agit de purger cette contumace après le temps prescrit par les ordonnances , et c'est sur quoi il faut des lettres du grand sceau.

Toutes les affaires sont épineuses , et celle-ci plus qu'une autre. Je demande à la nature un peu de force pour ne pas succomber dans le travail que cette entreprise m'imposera. Mon repos est troublé par plus d'un orage , comme ma santé est exterminée par plus d'une maladie.

Je me mets à l'ombre de vos ailes , mes divins anges , désespéré de n'y être que de loin. Je peux mourir à la peine , mes derniers sentimens seront pour vous.

LETTRE

LETTRE CXI.

1774.

A M. DE CHAMPFORT.

A Ferney, 16 de novembre.

MONSIEUR,

QUAND M. de la Harpe m'envoya son bel *Eloge de la Fontaine* ; qui n'a point eu le prix, je lui mandai qu'il fallait que celui qui l'a emporté fût le discours le plus parfait qu'on eût vu dans toutes les académies de ce monde. Votre ouvrage m'a prouvé que je ne me suis pas trompé. Je bénis DIEU, dans ma décrépitude, de voir qu'il y ait aujourd'hui des genres dans lesquels on est bien au-dessus du grand siècle de *Louis XIV* ; ces genres ne sont pas en grand nombre, et c'est ce qui redouble l'obligation que je vous ai. Je vous remercie, du fond de mon cœur usé, de tous les plaisirs nouveaux que votre ouvrage m'a donnés ; tout ce que je peux vous dire, c'est que *la Fontaine* n'aurait jamais pu parler d'*Esopé* et de *Phèdre* aussi bien que vous parlez de lui.

A propos, Monsieur, vous me reprochez,

Corresp. générale. Tome XV. † Y

1774. — mais avec votre politesse et vos grâces ordinaires, d'avoir dit que *la Fontaine* n'était pas assez peintre. Il me souvient en effet d'avoir dit autrefois qu'il n'était pas un peintre aussi fécond, aussi varié, aussi animé que l'*Arioste*, et c'était à propos de *Joconde*; j'avoue mon hérésie au plus aimable prêtre de notre Eglise.

Vous me faites sentir plus que jamais combien *la Fontaine* est charmant dans ses bonnes fables; je dis dans les bonnes, car les mauvaises sont bien mauvaises: mais que l'*Arioste* est supérieur à lui et à tout ce qui m'a jamais charmé, par la fécondité de son génie inventif, par la profusion de ses images, par la profonde connaissance du cœur humain, sans faire jamais le docteur, par ces railleries si naturelles dont il assaisonne les choses les plus terribles! J'y trouve toute la grande poésie d'*Homère* avec plus de variété, toute l'imagination des *Mille et une nuits*, la sensibilité de *Tibulle*, les plaisanteries de *Plaute*, toujours le merveilleux et le simple. Les exordes de tous ses chants sont d'une morale si vraie et si enjouée! N'êtes-vous pas étonné qu'il ait pu faire un poème de plus de quarante mille vers, dans lequel il n'y a pas un morceau ennuyeux, et pas une ligne qui pèche contre la langue, pas un tour forcé,

pas un mot impropre , et encore ce poëme est tout en stances ?

1774.

Je vous avoue que cet *Arioste* est mon homme , ou plutôt un Dieu , comme disent messieurs de Florence , *il divin' Ariosto*. Pardonnez-moi ma folie. *La Fontaine* est un charmant enfant que j'aime de tout mon cœur ; mais laissez - moi en extase devant messer *Ludovico* qui d'ailleurs a fait des épîtres comparables à celles d'*Horace*. *Multæ sunt mansiones in domo patris mei* , il y a plusieurs places dans la maison de mon père : vous occupez une de ces places. Continuez , Monsieur , réhabilitez notre siècle ; je le quitte sans regret. Ayez surtout grand soin de votre santé. Je fais ce que c'est que d'avoir été quatre-vingts et un ans malade.

Agréez , Monsieur , l'estime sincère et les respects du vieux bon homme V.

Je suis toujours très-fâché de mourir sans vous avoir vu.

1774.

L E T T R E C X I I.

A M. D'ORNOL.

A Ferney, 20 de novembre.

Vous êtes, mon cher ami, un très-bon rapporteur, et vous seriez un excellent avocat général. Ce n'est pas une petite affaire de rédiger neuf édits qu'on a entendu lire rapidement. Je crois en général que les neuf édits seront très-bien reçus du public, et même de votre compagnie.

Vous voilà rendus aux vœux de tout Paris. Vous voilà dans votre place, et c'est le point principal. Vous ferez toujours le boulevard de la France contre les entreprises de Rome. Vous donnerez la régence du royaume dans les occasions qui, Dieu merci, ne se présenteront de plus de cent ans. Enfin vous n'avez d'autre contrainte que celle de ne point faire de mal dans quelques circonstances délicates où vous en pourriez faire. Il est si beau, à mon gré, de rendre la justice; c'est une fonction si noble, si difficile et si respectable par ses difficultés mêmes, que ce n'est point l'acheter trop cher par quelques légères privations.

Je vous remercie, mon cher ami, de votre

beau rapport ; je ne vous importunerai pas encore de l'affaire de notre jeune homme pour laquelle vous vous intéressez. Il continue à nous plaire à tous : sa modestie et sa sagesse ne se démentent point. 1774

M. Turgot , qui a couché huit ou dix jours aux Délices , il y a bien long-temps , voudra bien lui accorder sa protection. Nous en trouverons beaucoup à la cour ; mais vous nous ferez plus nécessaire que personne dans votre corps. Je voudrais pouvoir le mener moi-même à Paris , et venir vous embrasser ; mes quatre-vingts ans et mes maladies me retiennent. Je vois la mort de bien près ; mais je vous avoue que je serais fâché de mourir sans avoir pu rendre à ce jeune infortuné les services que l'humanité lui doit. J'ai quelques pièces du procès , mais je ne les ai pas toutes. Je les demande , je les attends de sa famille. Réservez-moi votre appui et vos soins généreux , pour le temps où il faudra qu'il se présente. Son souverain a écrit pour le faire recommander par le ministre qu'il a en France. J'espère que la meilleure recommandation sera dans les pièces du procès. Alors il faudra , je crois , des lettres d'attribution au parlement pour le juger ; sinon il faudrait des lettres de grâce , ce que je n'aime point du tout , parce que grâce constate crime.

— 1774. Adieu , mon cher ami ; vous allez juger , Paris va se réjouir , et je vais souffrir. Je vous embrasse très-tendrement ; votre paresseuse tante en fait autant.

L E T T R E C X I I I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

24 de novembre.

MON cher ange , il faut premièrement que madame d'*Argental* affermissé sa santé contre la rigueur de l'hiver ; pour moi , je ne sors de ma chambre de quatre mois. Tout ce que je crains , c'est de mourir avant que l'affaire du jeune homme si digne de vos bontés soit entamée. Il faut avoir toutes les pièces du procès , sans en excepter une , après quoi on prendra le parti que votre prudence et celle des autres sages jugeront le plus convenable.

J'écris à madame la duchesse d'*Enville*. Je vous prie de lui demander à voir ma lettre , et de me dire si la vivacité de ma jeunesse ne m'a pas emporté un peu trop loin. Elle pardonnera sans doute à un cœur sensible , aussi pénétré de sa générosité que des abominables horreurs dont je lui parle.

Je vais écrire à madame du *Deffant* ; j'écirai

aussi à M. de Goltz. M. de *Condorcet* dit qu'il aura les pièces à Paris. Je fais mille efforts 1774. pour les avoir d'Abbeville ; ce que j'en ai n'est pas suffisant, et on ne peut rien hasarder sans ce préalable.

M. *Turgot* nous protégera, et certainement nous ne le compromettrons point. J'aimerais mieux mourir (et ce n'est pas coucher gros) que d'abuser de son nom et de ses bontés ; il doit en être bien persuadé ; et quand mon cher ange le verra, il le confirmera dans cette sécurité.

Si vous me demandez ce que je fais dans les intervalles que me laisse cette épineuse et exécrable affaire, vous le saurez bientôt, mon cher ange, et vous verrez ce que peut encore un jeune homme de quatre-vingts et un ans, quand il veut vous amuser et vous plaire.

Je ne fais si d'*Ornoi*, dans ces commencemens, aura le temps de prendre des mesures avec vous pour la résurrection de notre jeune homme. Rien ne presse encore ; il faut attendre que la procédure arrive. Vous croyez bien que je ne paraîtrai pas m'en mêler ; mes services secrets sont nécessaires, mais mon nom est à craindre.

Je voudrais bien que vous pussiez rencontrer M. le marquis de *Condorcet* et causer avec lui sur cet événement infernal.

— 1774. Quoi qu'il arrive , cette entreprise coûtera beaucoup et a déjà coûté ; mais on ne peut mieux employer son argent. Vous m'avez mis , par votre attention charmante , en état de faire ce que l'humanité exige de moi. Plût à Dieu que M. le maréchal de *Richelieu* voulût en user comme vous. Il me doit beaucoup. Son intendant me mande que l'affaire de madame de *Saint-Vincent* l'empêche de me soulager. Cette affaire est bien désagréable ; il valait mieux peut-être s'accommoder avec la famille pour quelque argent , ce qui eût été très-facile , que de s'exposer à soixante et dix-huit ans aux discours de tout Paris et de l'Europe , et surtout de plusieurs gens de lettres très-accrédités qui se plaignent de lui , et qui ne pardonnent point : cela me fâche. Le marquis de *Vence* l'appelle dans ses lettres l'antique *Alcibiade* ; c'est un nom que je lui avais donné dans mes goguettes , quand il n'était point antique. Le sarcasme retombe un peu sur moi , et cela me fâche encore.

Les enquêtes de Paris sont fâchées aussi , mais la grand'chambre doit être bien aise. Le grand conseil me paraît demander de petites modifications nécessaires. Je me trouve entre mon neveu *Mignot* et mon neveu d'*Ornoi*. Je les aime tous deux , parce qu'ils ont tous deux l'ame très-honnête. J'aime la besogne de

de M. de *Maurepas*, dans cet arrangement, _____
 difficile. Il a rempli les vœux du public ; et , 1774.
 en rétablissant le parlement il n'a donné
 aucune atteinte à l'autorité royale. Voilà
 certainement l'aurore d'un beau règne. M. de
Maurepas commence mieux que le cardinal
 de *Fleuri* ; c'est qu'il a plus d'esprit , qu'il
 est plus gai , et qu'il n'est point prêtre.

On dit qu'*Henri IV* va paraître à la fois à
 la comédie italienne et à la française , comme
 sur le Pont-neuf. La nation fera toujours très-
 drôle , et il est bon de lui laisser en cela ses
 coudées franches.

Adieu , mon très-cher ange ; le grand point
 est que madame d'*Argental* se porte bien. Je
 fais mille vœux pour sa santé ; mais à quoi
 les vœux d'un blaireau des Alpes peuvent-ils
 servir ? Ceux de l'univers entier ne servent
 pas d'un clou à soufflet.

1774.

L E T T R E C X I V.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

24 de novembre.

J'AI encore cette fois-ci, Madame, un bon thème pour vous écrire. Ce thème n'est ni le parlement, ni le grand conseil, ni la conduite noble et sage du ministère dans cette affaire épineuse : ce thème n'est point *Orphée* ou *Azolan*, et les doubles croches de la musique nouvelle. Ce n'est point *Henri IV* qui va paraître, dit-on, à la comédie française et à l'italienne, comme sur le Pont-neuf, au milieu de son peuple. Je souhaite qu'il y paraisse avec beaucoup d'esprit, car il en avait : il faisait de ces reparties que la postérité n'oubliera jamais ; et sans doute on ne fera pas dire à *Henri IV* des choses communes. Mon thème n'est pas le sacre du roi à Rheims, car il est né tout sacré, et il n'a pas besoin d'être oint pour être très-cher à toute la nation. Mon thème n'est point non plus mon départ pour Paris, pour venir vous voir et

vous entendre , attendu que je ne puis sortir de mon lit avec mes quatre-vingts et un ans , 1774.
douze pieds de neige , et perdant mes yeux et mes oreilles. Je voudrais vous demander si vous serez assez heureuse cet hiver pour jouir de la société de madame la duchesse de Choiseul.

Mais le principal sujet de ma lettre est de vous remercier du fond de mon cœur et de toutes mes forces (si j'ai des forces) , de l'humanité et de la bonté avec laquelle vous êtes entrée dans l'affaire dont M. d'Argental vous a parlé. Il me mande que vous voulez bien la solliciter auprès de madame la duchesse d'Enville. Je fais qu'elle n'attend pas qu'on la prie , quand il s'agit de faire du bien ; c'est l'ame la plus généreuse et la plus noble qui soit au monde. Les éloges que vous donnez à sa belle action , Madame , seront sa récompense ; car il en faut pour la vertu.

L'affaire qu'elle protège ne peut être encore sur le tapis. Il y faut bien des préliminaires. Vous savez que dans ce monde-ci le mal arrive toujours à bride abattue ; le bien marche à pied , et est boiteux des deux jambes. Ce qu'on demande est assurément de la plus grande justice , mais cela ne suffit pas. Comme justice a besoin d'aide ; je n'en connais point de plus puissante que celle de madame la

— duchesse d'Enville. L'affaire intéresse, ce me
 1774. semble, toutes les familles. Il n'y a point
 de père et de mère dont les fils ne puissent
 être exposés à la même aventure. Ces folies
 passagères, qu'on doit ignorer, arrivent tous
 les ans dans les régimens, dans toutes les
 garnisons. Vous savez de quoi il s'agit. Le
 jeune homme pour qui on s'emploie est entiè-
 rement innocent. Il est vrai que je suis un
 peu récusable, et que je passe pour être bien
 indulgent sur ces intérêts; mais qui ne l'est
 pas aujourd'hui? Ce siècle s'est un peu formé:
 on ne pense plus comme on pensait au dou-
 zième siècle, ou plutôt comme on ne pensait
 pas.

Au reste, vous croyez bien que je ne
 paraîtrai point dans cette affaire; il ne m'appar-
 tient pas de m'en mêler. Je ne vous écris,
 Madame, que pour vous remercier clandestinement,
 et pour vous dire que, de près ou
 de loin, je vous serai dévoué jusqu'au der-
 nier moment de ma vie avec l'attachement le
 plus tendre et le plus respectueux. V.

L E T T R E C X V.

1774.

A M A D A M E

LA DUCHESSE D'ENVILLE.

26 de novembre.

MADAME,

J'AI appris par M. d'*Argental* l'action généreuse que vous daignez faire, et je n'en ai point été surpris : il n'est pas dans votre nature d'agir autrement. Vous rendez un service nouveau à l'innocence et à l'humanité entière. Pour moi, je dois me taire, me cacher et vous admirer.

J'attends les papiers nécessaires. J'en ai assez pour être convaincu de la frivolité et du ridicule des accusations. Le jugement atroce qui ne passa que de deux voix, est mille fois pire que celui des *Calas*. Il n'y avait pas certainement de quoi fouetter un page. Il est bien vrai qu'on n'avait pas ôté de loin son chapeau à des capucins, qu'on avait récité devant une seule personne les litanies de *Rabelais*, dédiées à un cardinal et imprimées avec privilège du roi. Il est vrai qu'on avait

1774. — chanté une mauvaise chanson de corps-de-garde, faite il y a cent ans : il est vrai encore qu'on avait récité l'*Ode à Priape* de *Piron*, que vous ne connaissez pas, Madame, et pour laquelle le feu roi avait donné à *Piron* une pension de quinze cents livres sur sa cassette.

Il n'y avait pas là de quoi condamner deux jeunes gentilshommes, d'environ dix-sept ans, au plus épouvantable des supplices, de quoi leur faire subir la question ordinaire et extraordinaire, de quoi leur couper la main qui n'avait pas ôté le chapeau devant des capucins pendant la pluie, de quoi leur arracher la langue avec des tenailles, de quoi jeter leurs corps, tout vivans, dans les flammes.

Un seul homme déterminâ les juges à être assassins et cannibales, afin de passer pour chrétiens. (*)

Je ne doute pas, Madame, que vous ne sachiez entendre enfin la pitié, la raison, l'humanité, la justice ; tout cela est digne de vous, tout sera votre ouvrage.

Je suis persuadé que vous toucherez M. le comte de *Maurepas*. Il a l'ame noble et grande, comme vous ; il saura bien faire

(*) M. *Pasquier*.

réussir une si juste entreprise, sans se compromettre. On n'abusera point de vos bontés ; 1774.
on ne fera aucune démarche avant d'avoir toutes les pièces nécessaires.

Je me jette à vos pieds au nom de l'humanité.

Je suis avec le plus profond respect , &c.

LETTRE CXVI.

A M. LE BARON DE GOLTZ,

MINISTRE DU ROI DE PRUSSE , à Paris.

Le 7 de décembre.

MONSIEUR,

J'ai reçu de sa majesté le roi de Prusse une lettre pleine de bontés pour le sieur de *Morival*, un de ses officiers. Il joint à cette lettre celle que vous lui avez écrite le 6 de novembre. Je vois avec quelle générosité vous voulez bien protéger ce jeune gentilhomme. Il est assurément bien digne de ce que vous daignez faire pour lui ; il est plein de courage , de prudence et de vertu. Son unique ambition est de vivre et de mourir dans votre service.

1774. Vous savez , Monsieur , son horrible aventure ; c'est un assassinat juridique , pire que celui des *Calas*. Plus ce jugement est atroce , plus on cache les pièces du procès. On nous fait espérer pourtant qu'enfin nous les obtiendrons. Alors nous nous jetterons entre vos bras ; et je me flatte que le nom du roi votre maître suffira , avec vos bons offices , pour obtenir la justice qu'on demande. S'il nous était possible de retirer du greffe ces malheureux parchemins , nous pourrions alors vous conjurer d'engager M. le comte de *Vergennes* à demander la communication de ces pièces à monsieur le garde des sceaux , et nous saurions enfin précisément ce que nous devons demander. Heureusement rien ne presse encore. Le jeune homme s'occupe à mériter les bonnes grâces du roi , en apprenant les fortifications et l'art du génie. Il y fait des progrès étonnans ; il a levé des cartes de tout un pays avec une facilité surprenante. Je les envoie au roi par cet ordinaire.

J'ose ajouter , Monsieur , que si ce jeune homme est assez heureux pour vous être présenté , vous trouverez qu'il mérite les obligations qu'il vous a. Je joins mon extrême reconnaissance à la sienne.

J'ai l'honneur d'être avec respect , &c.

L E T T R E C X V I I .

1774.

A M. LE COMTE DE MEDINI,

*Auteur d'une traduction de la Henriade en
vers italiens.*

9 de décembre.

MONSIEUR ,

JE n'ose pas vous remercier dans votre belle langue, à laquelle vous prêtez de nouveaux charmes. D'ailleurs, ayant presque perdu la vue à l'âge de quatre-vingts et un ans, je ne puis que dicter dans ma langue française qui est une des filles de la vôtre. Nous n'avons commencé à parler et à écrire qu'après le siècle immortel que vous appelez le *seicento* : je crois être dans ce *seicento*, en lisant l'ouvrage dont vous m'avez honoré. Votre poëme n'est pas une traduction, dont il n'a ni la roideur, ni la faiblesse : il est écrit d'un bout à l'autre avec cette élégance facile qui n'appartient qu'au génie. Je suis persuadé qu'en lisant votre *Henriade* et la mienne, on croira que je suis le traducteur.

Un mérite qui m'étonne encore plus, et

— dont je crois notre langue peu capable, c'est
 1774. que tout votre poëme est composé en stances
 pareilles à celles de l'inimitable *Ariosto* et du
 grand *Tasso*, son digne disciple. Je voudrais
 que ma langue française pût avoir cette flexi-
 bilité et cette fécondité. Elle y parviendra
 peut-être un jour, puisqu'elle est devenue
 assez maniable pour rendre les beautés de
Virgile sous la plume de M. *Delille*; mais nous
 n'avons pas les mêmes secours que vous. Il
 vous est permis de raccourcir ou d'allonger les
 mots selon le besoin : les inversions sont chez
 vous d'un grand usage. Votre poésie est une
 danse libre dans laquelle toutes les attitudes
 sont agréables, et nous dansons avec des fers
 aux pieds et aux mains : voilà pourquoi plu-
 sieurs de nos écrivains ont essayé de faire des
 poëmes en prose : c'est avouer sa faiblesse ;
 et non pas vaincre la difficulté.

Quoi qu'il en soit, je vous remercie,
 Monsieur, de m'avoir embelli en me surpas-
 sant. Je n'ai plus qu'un souhait à faire, c'est
 que vous puissiez passer par les climats que
 j'habite, lorsque vous irez revoir Mantoue,
 la patrie de *Virgile* notre prédécesseur et notre
 maître. Ce serait une grande consolation
 pour moi d'avoir l'honneur de vous voir
 dans ma retraite, et de me féliciter avec vous
 que vous ayez éternisé en vers italiens un

poëme français qui n'est fondé que sur la raison et sur l'horreur de la superstition et du fanatisme. Je n'ai pu m'aider de la fable, comme ont fait souvent l'*Arioste* et le *Tasse*. La sévérité et la sagesse de notre siècle ne le permettraient pas. Quiconque tentera parmi nous d'abuser de leur exemple, en mêlant les fables anciennes ou tirées des anciennes à des vérités sérieuses et intéressantes, ne fera jamais qu'un monstre.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CXVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

9 de décembre.

MON très-cher ange, pourquoi ne suis-je pas auprès de vous ? pourquoi suis-je dans mon lit, entre le mont Jura et les Alpes ? Hélas, vous voyez tout tomber à vos côtés. Restez, vivez, jouissez d'une santé qui est le fruit de votre sagesse et de votre tempérance. M. de *Thibouville* a le bonheur de vous tenir compagnie, et moi je suis à plus de cent lieues de vous. Je n'ai jamais senti si cruellement le triste état où je suis réduit. Est-il possible qu'en étant près de perdre pour jamais

— ce que vous avez perdu , vous avez pu penser
 1774. au jeune homme qui est si digne de votre protection , et même à ma colonie ?

Vous êtes si occupé de faire du bien , que vous ne pouviez vous empêcher de m'en parler dans le temps même où votre cœur était tout entier à vos douleurs et à vos regrets. Restez-vous dans votre belle maison ? pourrai-je enfin vous y voir à la fin de mars ? car il m'est absolument impossible de remuer de tout l'hiver. Mais vivrai-je jusqu'à la fin de mars ? et qui peut compter sur un seul jour ?

S'il y a des consolations pour moi , je m'en donne une , c'est de travailler à un ouvrage singulier , que je fais principalement pour mériter votre suffrage et pour amuser quelques-uns de vos momens. Je vous l'enverrai dans six semaines. Je m'imagine que ce sera une petite diversion pour vous. Cette idée adoucit mes peines ; madame *Denis* sent avec moi toutes les vôtres. Nous vous plaignons , nous parlons de vous sans cesse. M. de *Florian* entre vivement dans tous nos sentimens ; M. et madame *Dupuits* les partagent. Notre petit officier prussien très-français , très-sensible , pénétré de ce que vous avez daigné faire pour lui , s'intéresse à vous comme s'il avait le bonheur de vous connaître : la reconnaissance est sa principale vertu. Non , mon cher ange , je

n'ai jamais connu de jeune homme plus estimable de tout point , et des monstres ont osé Cette image affreuse me persécute jour et nuit. Je l'écarte pour remplir mon cœur uniquement de vous , pour vous dire que vous êtes ma consolation , et que je suis désespéré de ne pouvoir dans ce moment venir contribuer à la vôtre. Vivez , mon cher ange. V.

L E T T R E C X I X.

A U M E M E.

11 de décembre.

J E suis honteux , mon cher ange , et je me reproche bien de vous parler d'autre chose que de votre situation , de votre douleur , et des tristes détails qui doivent vous occuper ; mais peut-être que le mémoire que je vous envoie , et que M. le marquis de *Villevieille* doit vous faire remettre , fera pour vous une diversion intéressante. Vous serez étonné , indigné et animé en le lisant. Vous encouragerez M. de *Goltz* à qui j'ai écrit. Vous pourrez lui faire lire ce mémoire qui doit faire le même effet sur son esprit que sur le vôtre et sur le mien. J'en fais tenir une copie à mon neveu d'*Ornoi* , et une autre à M. le marquis de *Condorcet*.

— 1774. Nous avons tout le temps de prendre nos mesures. J'ose être sûr du succès, quand vous aurez le temps de recommander cette affaire si digne de vos bontés, et si intéressante pour l'humanité entière. Je crains de vous presser, et que vous ne pensiez que je vous presse. Je crains que vous ne quittiez vos propres affaires pour celle-ci. Gardez-vous-en bien ; réservez-la pour un moment de loisir.

Je vous adore, mon cher ange.

L E T T R E C X X.

A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

A Ferney, 12 de décembre.

MES neiges, Monsieur, mes quatre-vingts ans, et mes douleurs continuelles, ne m'ont pas permis de vous parler plutôt de vos plaisirs. Le récit que vous m'en faites m'a bien consolé. Je vois que les talens se sont rassemblés chez vous. Jouissez long-temps d'une vie si dignement occupée. Vous êtes dans un beau climat, et je suis actuellement en Laponie. Le hameau que vous avez vu, est devenu une jolie petite ville ; mais il y fait froid comme à Archangel.

Il est bien triste , je vous l'ai dit plus d'une fois , que les gens qui pensent de même , ne demeurent pas dans les mêmes lieux. Quelques maisons que j'ai bâties dans ma colonie , sont habitées par des personnes dignes de vous connaître. Elles me font sentir tout ce que j'ai perdu par votre éloignement. Vous avez fait une plus grande perte , en n'ayant plus M. *Turgot* pour intendant ; mais la France y a gagné. Vous avez la consolation de voir les commencemens d'un règne juste et heureux.

Messieurs vos enfans ont les plus belles espérances , et feront la consolation de votre vie. Je vais bientôt finir la mienne , mais ce sera en vous aimant. V.

LETTRE CXXI.

A M. DE LA LANDE.

19 de décembre.

Je commence , Monsieur , par vous remercier de tout mon cœur des volumes d'astronomie (*) que vous voulez bien me promettre. Il est vrai que je suis presque aveugle l'hiver , et

(*) *Astronomie* en trois volumes in-4°, par M. de la Lande.

— et que je ne fuis pas fait pour les observations ,
1774. mais je vous dirai avec *Keil* :

Thus wi frons heaven remote to heaven shall more
With strenght' of mind , and tread the abiss above.

J'ai *Keil* et *Grégori* , il ne me manque que vous. Je n'aurais pas abandonné ce genre d'étude , si j'avais pu me flatter d'y réussir comme vous. A propos d'astronomie , vous m'avouerez que , si on a admiré les oreris d'Angleterre (*) qui ne sont qu'une misérable petite copie du grand spectacle de la nature , on doit , à plus forte raison , admirer l'original ; et que *Platon* n'était pas un sot , lorsqu'en méprisant et en détestant toutes les superstitions des hommes , il avouait qu'il existe un éternel géomètre.

Je ne m'étonne point que des fripons engraisés de notre sang , se déclarent contre *M. Turgot* , qui veut le conserver dans nos veines ; et que , lorsqu'on nous saigne , ce soit pour l'Etat et non pour des financiers. *M. Turgot* est d'ailleurs le protecteur de tous les arts , et il l'est en connaissance de cause. C'est un esprit supérieur et une très-belle ame. Malheur à la France , s'il quittait son poste !

(*) Espèce de planétaire ou de machine qui représente les mouvemens des planètes.

S'il

S'il m'est permis, à mon âge, de m'intéresser aux affaires de ce monde, je dois être bien content que M. de *Baquencourt* soit notre intendant. C'est lui qui fut le rapporteur, aux requêtes de l'hôtel, de l'abominable procès des *Calas*; c'est lui qui entraîna toutes les voix, et qui vengea la nature humaine, autant qu'il le pouvait, de l'absurde barbarie des *Pilates* de Toulouse. 1774.

J'aime fort S^{te} *Geneviève*; mais je voudrais qu'on bâtit une belle salle pour S^t *Racine*, S^t *Corneille* et S^t *Molière*.

A l'égard de S^t *Henri IV*, qu'on voulut assassiner tant de fois, que *Grégoire XIII* déclara génération bâtarde et détestable, et à qui le pape *Clément VIII* donna le fouet sur les fesses des cardinaux *du Perron* et d'*Offat*, contre lequel les *Frérons* de ce temps-là écrivirent des volumes d'injures, qu'on tua enfin dans son carrosse au milieu de ses amis; à l'égard, dis-je, de ce *Henri IV*, qu'on ne connaît bien que depuis une trentaine d'années, ce n'est pas aux marionnettes qu'il faudrait l'adorer (*), mais dans la cathédrale de Paris.

Adieu, Monsieur; les habitans de mon désert désirent passionnément d'avoir l'honneur de vous revoir, quand vous reviendrez

(*) On jouait alors *Henri IV* sur plusieurs théâtres de Paris.

— dans notre voisinage. Conservez vos bontés
1774. pour le vieux malade qui vous est tendre-
ment attaché.

L E T T R E C X X I I.

A M. AUDIBERT, à *Marseille*.

A Ferney, le 19 de décembre.

SI vous avez, Monsieur, connu le froid à Marseille au mois de novembre, vous devez actuellement avoir trop chaud. Voilà comme la nature est faite. Il y a autant de variation dans les têtes de Paris, que nous en éprouvons dans les saisons. Vous savez à présent, ou vous saurez bientôt, avec quelle reconnaissance le parlement fait des remontrances au roi contre l'édit qui l'a ressuscité.

J'apprends qu'il y a une forte cabale de quelques financiers contre M. *Turgot*. Cela seul ferait son éloge, et ne causera pas sa perte. La France serait trop à plaindre, si un homme d'un mérite et d'une vertu si rare cessait d'être à la tête des affaires.

Vous avez eü la bonté, Monsieur, de me faire toucher quelquefois un peu d'argent, je vous demande aujourd'hui une autre grâce; elle est un peu plus considérable: c'est de me

conserver la vie en m'envoyant un petit quartaut du meilleur vin de Frontignan. Ne le dites pas à ceux qui me payent des rentes viagères. Ce sera une petite extrême-onction que vous aurez la bonté de me donner. Je vous ferai tenir l'argent par Lyon ou par Genève, comme il vous plaira. Si vous me refusez, je suis homme à venir chercher moi-même du vin muscat à Marseille, car je ne puis plus tenir aux neiges du mont Jura.

Agréez, Monsieur, les sincères remerciemens, &c.

LETTRE CXXIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

23 de décembre.

Mon cher ange, vous passez bien rapidement par de tristes épreuves. Votre lettre, que la douleur a écrite, pénètre mon cœur. Je savais bien que M. de Felino était un homme d'un rare mérite; mais j'ignorais que vous fussiez lié avec lui d'une amitié si tendre. La mort vous a donc tout enlevé, frère, femme, amis. Je vous vois presque seul; je ne suis pas

A a 2

— fait assurément pour remplir ce vide effroyable. Je partirais sur le champ, si j'avais la force de me traîner. Que je volerais vite vers vous ! que je partagerais tous vos sentimens ! je ne voudrais exister dans un coin de Paris que pour être uniquement à vos ordres. Mon cher ange, vous êtes malheureux par votre cœur. Votre douleur même porte avec elle la plus flatteuse des consolations, le secret témoignage de ne souffrir que parce que vous avez une belle ame. Pour moi, je souffre de la tête aux pieds dans mon pauvre corps, et mon esprit est à la torture par ma situation, par le combat continuel entre le désir de venir me jeter entre vos bras, et l'impuissance actuelle de m'y rendre.

Occupez-vous beaucoup, mon cher ange ; j'en ne connais que ce remède dans l'état où vous êtes ; je suis malade dans mon lit, à quatre-vingts ans passés, au milieu des neiges ; je m'occupe, et cela seul me fait vivre.

Je vous enverrai, au mois de janvier, un petit résultat d'une partie de mes occupations. J'ose penser qu'il vous amusera, vous et M. de *Thibouville* qui vous tient, je crois, compagnie. Mais vous avez des soins plus importants qui font diversion à vos chagrins ; votre place même est pour vous une nécessité de vous distraire. Vous avez M. le duc de *Praslin*

qui a besoin de vous autant que vous avez
 besoin de lui , et à qui je vous prie de pré- 1774-
 senter mon respectueux et tendre attachement.
 D'ailleurs , y a-t-il quelqu'un dans la bonne
 compagnie de Paris qui n'ambitionne le bon-
 heur de vivre avec vous ?

J'ose compter , parmi les objets qui pour-
 ront occuper votre ame noble et sensible ,
 l'affaire du jeune homme pour qui vous prenez
 un si juste intérêt. J'ignore si vous voyez quel-
 quefois madame la duchesse d'Enville. Je suis
 pénétré de ses bontés. Elle me parle d'une
 grâce , c'était en effet à quoi se bornait d'abord
 le très-estimable infortuné qu'elle daigne pro-
 téger ; mais je ne veux point de grâce , je
 veux absolument justice , et une justice com-
 plète. Je n'ai qu'un seul co-accusé à craindre
 et à diriger ; mais c'est un imbécille timide ,
 qui d'ailleurs est à cent cinquante lieues de
 moi. Ce pauvre garçon est le seul obstacle qui
 m'arrête. J'entrerais avec vous dans tous ces
 détails , quand vous serez un peu plus en
 état de vous y prêter , et quand il sera temps
 de purger la contumace : ce sera alors l'affaire
 la plus simple , la plus aisée et la plus prompte ,
 comme la plus juste. C'est au parlement même
 qu'elle doit être jugée , et mon neveu d'Ornoi
 peut y servir plus que tous les ministres et
 que toute la cour. Tout cela demande un peu

— de temps : je crois même que le parlement a
 1774. maintenant des affaires plus pressées. Nous
 verrons bientôt si ses remontrances plairont
 fort à la cour : nous verrons si on fera content
 que le premier effet des grâces infinies du roi
 ait été de s'en plaindre.

Mon, très-cher ange, je mets toutes vos
 douleurs avec les miennes dans mon cœur.
 Ce cœur est en pièces, les pièces sont à vous.
 Je vous embrasse de mes très-faibles bras. V.

L E T T R E C X X I V.

A U M E M E .

30 de décembre.

AH, mon cher ange, mon cher ange ! il faut
 que je vous gronde. M. de *Thibouville*, M. de
Chabanon, madame du *Deffant*, m'apprennent
 que je venais vous voir au printemps. Oui,
 j'y veux venir, mais...

Je n'y vais que pour vous, cher ange que
 vous êtes ; je ne puis me montrer à d'autres
 qu'à vous. Je suis sourd et aveugle, ou à peu-
 près. Je passe les trois quarts de la journée
 dans mon lit, et le reste au coin du feu. Il
 faut que j'aye toujours sur la tête un gros

bonnet , fans quoi ma cervelle eft percée à jour. Je prends médecine environ trois fois par semaine ; j'articule très - difficilement , n'ayant pas , Dieu merci , plus de dents que je n'ai d'yeux et d'oreilles. 1774.

Jugez , après ce beau portrait qui eft très-fidelle , fi je fuis en état d'aller à Paris in fiochi. Je ne pourrais me dispenser d'aller à l'académie , et je mourrais de froid à la première féance.

Pourrais-je fermer ma porte , n'ayant point de portier , à toute la racaille des poliffons , foi-difant gens de lettres , qui auraient la fotte curiosité de venir voir mon squelette ? et puis , fi je m'avifais , à l'âge de quatre-vingts et un ans , de mourir dans votre ville de Paris , figurez-vous quel embarras , quelles fcènes et quel ridicule ! Je fuis un rat de campagne qui ne peut fubfifter à Paris que dans quelque trou bien inconnu ; je n'en sortirais pas dans le peu de féjour que j'y ferais. Je n'y verrais que deux ou trois de vos amis , après qu'ils auraient prêté ferment de ne point déceler le rat de campagne aux chats de Paris. J'arriverais fous le nom d'une de mes mafures , appelée terre , de forte qu'on ne pourrait m'accufer d'avoir menti , fi j'avais le malheur infupportable d'être reconnu.

Gardez-vous donc bien , mon cher ange ,

— 1774. d'autoriser ce bruit affreux que je viens vous voir au printemps. Dites qu'il n'en est rien, et je vais mander bien expressément qu'il n'en est rien.

Cependant consolez-vous de vos pertes, jouissez de vos nouveaux amis, de votre considération, de votre fortune, de votre santé, de tout ce qui peut rendre la vie supportable. Vous êtes bien heureux de pouvoir aller au spectacle ; c'est une consolation que tous vos vieux magistrats se refusent, je ne fais pour-quoi ; c'était celle de *Cicéron* et de *Démocrène*. Notre parterre de la comédie n'est rempli que de clercs de procureurs et de garçons perruquiers : nos loges sont parées de femmes qui ne savent jamais de quoi il s'agit, à moins qu'on ne parle d'amour. Les pièces ne valent pas grand'chose, mais je n'en connais pas de bonne depuis *Racine* ; et avant lui il n'y a qu'une quinzaine de belles scènes, tout au plus ; mais je ne veux pas ici faire une dissertation.

Mon jeune homme s'occupe beaucoup. Si je puis parvenir seulement à écarter un témoin imbécille et très-dangereux, je suis sûr qu'il gagnera son procès tout d'une voix. Il faudrait un avocat au conseil bien philosophe, bien généreux, bien discret, qui prît la chose à cœur, et qui signât une requête au garde
des

des sceaux, pour obtenir la liberté de se mettre en prison, et de se faire pendre, si le cas y étoit. Ces lettres du sceau, après les cinq ans de contumace, ne se refusent jamais. Laif-sons passer les faveurs du jour de l'an et le tumulte du carnaval, après quoi nous verrons à qui appartiendra la tête de cet officier. Son maître commence à prendre la chose fort à cœur, mais non pas si chaudement que moi. Je regarde son procès comme la chose la plus importante, et qui peut avoir les suites les plus heureuses; mais il faut que d'Ornoi m'aide. Ce sera à lui de disposer les choses de façon que rien ne traîne, et que ce ne soit qu'une affaire de forme. Je vais travailler de mon côté à écarter ce fort témoin, seul obstacle qui m'embarrasse; si je ne réussis pas dans cette entreprise très-sérieuse, je parviendrai du moins à procurer quelque fortune à cet officier auprès de son maître. Les *Frérons* et les *Sabotiers* ne m'empêcheront pas de faire du bien tant que je vivrai.

Adieu, mon cher ange; amusez-vous, secouez-vous, occupez-vous, aimez toujours un peu le plus vieux, sans contredit, de tous vos serviteurs, qui vous aimera tendrement tant qu'il aura un souffle de vie.

1774. LETTRE CXXV.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

31 de décembre.

Je passe, Madame, des noëls (*) aux jérémiades; c'est le sort de la plupart des hommes, et tel a toujours été le mien.

C'est l'affaire dont vous avez parlé à madame la duchesse de *la Rochefoucauld*, qui occupe actuellement ma vieille tête et mon jeune cœur. Il est difficile d'en venir à bout, quand on est dans son lit au milieu des neiges, à cent lieues des endroits où l'on devrait être.

Je suis déchiré en ayant continuellement sous mes yeux un jeune homme plein de sagesse et de talens, condamné à une multitude de supplices tels qu'on ne les inflige pas aux parricides, le tout pour avoir chanté dans son enfance une chanson du Pont-neuf.

Quand je songe que cette abominable aventure, pire mille fois que celle des *Calas*, n'a été que l'effet d'une tracasserie entre madame

(*) Voyez dans les Lettres en vers et en prose, les noëls pour madame de *Choiseul*.

de B.... abbesse dans Abbeville, et un cuisinier de juge subalterne, j'ai assurément raison d'être ^{1774.} Jérémie. Il me semble que la retraite rend les passions plus vives et plus profondes. La vie de Paris éparpille toutes les idées ; on oublie tout, on s'amuse un moment de tout dans cette grande lanterne magique, où toutes les figures passent rapidement comme des ombres ; mais dans la solitude, on s'acharne sur ses sentimens.

Savez-vous bien que *Pythagore*, qui n'était pas un sot, et qui a mis toute sa philosophie en logogryphes, dit dans un de ses préceptes : *Ne mangez pas votre cœur*. C'est un grand mot : pour moi, je voudrais manger le cœur des assassins juridiques du chevalier de *la Barre* ; mais j'adore le cœur de madame la duchesse de *la Rochefoucauld* : je ne l'appelle point madame d'*Enville*. Ce nom de *la Rochefoucauld* m'est cher depuis qu'un de ses ancêtres fut égorgé à la Saint-Barthelemi ; à cette Saint-Barthelemi, Madame, après laquelle *Catherine de Médicis* donna un beau bal à toute la cour.

Je ne fais ce que c'est que la brochure de 63 pages ; sur quoi roule-t-elle ? il faut qu'elle soit bien bonne, puisque vous dites que vous consentiriez à en être soupçonnée.

Il n'y a pas d'apparence que j'aille à Paris au printemps. Songez - vous bien qu'il y a

— quatre grands mois d'ici à la fin d'avril ? Je
 1774. ne compte plus que sur quelques heures. Si
 vous aviez des yeux , vous ririez bien de ma
 figure de quatre-vingts et un ans ; elle n'est
 assurément ni transportable ni montrable.

Je vous aime de tout mon cœur : mais à
 quoi cela sert-il ? Prenez , je vous en prie , le
 peu d'ame qui me reste , et quand vous l'aurez
 mise à vos pieds , ayez la bonté de la mettre
 aux pieds de l'ame de madame la duchesse de
la Rochefoucauld. J'ai eu l'honneur de voir
 quelquefois son fils ; il m'a paru digne de son
 nom. V.

LETTRE CXXVI.

A M. DE CHABANON.

Le 31 de décembre.

BONSOIR, mon bon ami , mon frère en Apollon ;
 Vous savez si mon cœur vous estime et vous aime.

Je vous parodie mal , mon frère ; mais je
 vous dis bonsoir , parce qu'en effet je me sens
 sur la fin de la journée de la vie. Je vous
 remercie du petit élixir que vous m'avez
 envoyé ; il me ranime un peu , mais ce n'est
 que pour un moment , et je vais retomber.

J'ai passé des jours charmans avec vous ; j'avais
 espéré qu'au printemps je pourrais avoir le 1774.
 bonheur de vous revoir encore ; je me flat-
 tais trop. Tout m'avertit que les hôtels garnis
 de Paris sont pour moi des châteaux en Espa-
 gne. J'ai travaillé jusqu'à mes derniers jours ;
 cela m'a valu des ennemis , mais aussi cela
 m'a valu votre amitié , ainsi je n'ai point à
 me plaindre. Vous êtes occupé à consoler
 M. d'*Argental* de ses pertes ; je le tiens moins
 à plaindre , puisqu'il a un ami tel que vous.
 Buvez tous deux à ma santé , portez - vous
 bien , amusez-vous avec la poésie et la musi-
 que. Soyez aussi heureux que la pauvre espèce
 humaine le comporte. Mes complimens à
 messieurs vos frères. Madame *Denis* vous fait
 les siens. Je vous donne ma bénédiction le
 plus tendrement du monde.

1775.

L E T T R E C X X V I I .

A M. CHRISTIN, *avocat à Saint-Claude.*

Le 9 de janvier.

Celui qui a l'impertinence de vivre encore dans Ferney, accablé de maladies ; celui qui ne cessera jamais de vous aimer tant qu'il respirera ; celui qui s'intéresse plus que jamais aux esclaves que vous allez rendre libres ; celui qui espère faire encore ses pâques une fois avec vous avant de mourir, vous embrasse très-tendrement, mon cher ami, vous et toute votre famille.

Vous savez, sans doute, que quelqu'un ayant dit devant le roi que M. *Turgot* n'allait jamais à la messe, M. de *Maurepas* a répliqué qu'en récompense M. l'abbé *Terrai* y allait tous les jours. V.

LETTRE CXXVIII.

1775.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

16 de janvier.

MON cher ange, je sens la grandeur de vos pertes, et je sens aussi que, dans mon misérable état, je ne puis être au nombre de ceux qui, par leur présence, par leur assiduité et par leur zèle, sont à portée de verser quelque consolation dans votre belle ame. Il est certain que, si je puis avoir au printemps un peu de force, et si je suis sûr d'être entièrement ignoré, je viendrai me jeter entre vos bras. Ne pourriez-vous point trouver quelque façon de me mettre à portée de venir vivre quelque temps pour vous seul, avant que je meure? Si, par exemple, M. le duc de Praslin allait à Praslin au printemps, si vous y alliez passer une quinzaine de jours, s'il voulait avoir la bonté de me donner une chambre bien chaude dans ce château que j'ai habité si long-temps, je viendrais vous y trouver et jouir de vos bontés et des fiennes, sans être tenté d'entrer dans Paris. J'abandonnerais volontiers pour vous ma colonie qui demande mes soins continuels du soir au matin. Vous seriez ma consolation beaucoup plus que je ne serais la

B b 4

— votre ; car vous avez perdu la plupart de vos
1775. amis , et j'ai perdu les trois quarts de moi-même.

Si je ne puis vous apporter mon douloureux et triste individu , accablé par la vieillesse , et n'ayant que la mort en perspective , je vous enverrai du moins trois ou quatre petits enfans que j'ai faits en dernier lieu pour vous amuser. J'ai grand'peur qu'ils ne me survivent pas ; mais , en y travaillant , je vous avais toujours devant les yeux. Je me disais toujours : Cela pourra-t-il plaire à M. d'Argental ? Il faut savoir à présent comment je pourrai vous faire tenir cette petite famille. N'avez-vous point , vous et M. de Thibouville , quelque ami contre-signant ? pourrais-je envoyer trois exemplaires à M. le duc de Praslin ? j'attends sur cela vos ordres. Vous autres gens de Paris , vous n'êtes nullement exacts en correspondance. Par exemple , M. de Thibouville m'avait écrit qu'il avait envoyé chez le banquier *Tourton* pour une chaîne de montre , et il se trouve aujourd'hui que c'est chez le banquier *Germani*. Pourvu qu'on sorte de chez soi à l'heure des spectacles , il semble que toutes les affaires du monde soient faites.

Je demande pardon à M. de Thibouville de cette observation.

Ce qui regarde mon jeune prussien est plus

sérieux. Le roi de Prusse commence à sentir tout son mérite ; et , en effet , les progrès que cet officier a faits chez moi dans l'art du génie et du dessin sont étonnans. J'ai senti tous les inconvéniens de purger sa contumace. J'ai prié , il y a long-temps , M. d'Ornoi d'abandonner la lecture de l'énorme fatras qu'il a entre les mains. Il faudrait commencer par prouver démonstrativement que ce procès abominable n'a été entamé que par une cabale contre madame de Brou , abbessé de Villancourt ; il faudrait prouver que des témoins ont été subornés : un tel procès durerait quatre ou cinq ans , épuiserait les bourses des plaideurs et la patience des juges , et je mourrais de décrépitude avant qu'on obtînt quelque arrêt qui mît au moins les choses en règle. 1775.

La révision des *Calas* a duré trois années ; celle des *Sirven* en a duré sept , et je serai mort probablement dans six mois.

Nous nous bornons pour le présent à demander un sauf-conduit pour une année. J'envoie le modèle du sauf-conduit à madame la duchesse d'Enville et à monsieur l'ambassadeur de Prusse ; ce modèle doit être présenté et réformé. C'est , ce me semble , M. le comte de Vergennes qui doit le signer , puisqu'il est adressé à un étranger qui est réputé être actuellement de service à Vésel. J'ai joint à ce modèle

— 1775. réformable de fauf-conduit, un petit bout de requête auffi réformable. On pourra mettre aifément le tout, dans la forme ufitée, au bureau des affaires étrangères.

Je vous fupplie donc, mon très-cher ange, de voir ces papiers chez madame la ducheffe d'*Enville*, et de nous aider de vos confeils et de vos bons offices. Il me femble que ce fauf-conduit, motivé par le defsein apparent de venir purger la contumace, ne peut être refusé, et que c'est prefque une chofe de droit. Je me flatte que M. le comte de *Maurepas*, perfuadé par les juftes raifons de madame la ducheffe d'*Enville*, engagera M. le comte de *Vergennes* à donner le fauf-conduit le plus favorable. Ce jeune homme affurément mérite mieux que cette petite grâce; mais enfin c'est toujours beaucoup fi nous l'obtenons. Nous aurons du moins après cela le temps de préfenter une requête au roi, qui pourra couvrir les juges et les témoins d'un opprobre éternel, fi cette requête eft affez intéreffante et affez bien faite pour aller à la poftérité, et pour effrayer les fanatiques à venir.

Cette affaire, mon cher ange, eft après vous ma grande paffion. C'eft en me dévouant pour venger l'innocence que je veux finir ma carrière. Daignez m'aider dans le dernier de mes travaux. V.

L E T T R E C X X I X.

1775.

A M. DIONIS DU SEJOUR,

*De l'académie des sciences , qui lui avait
envoyé son Essai sur les comètes.*

A Ferney , le 18 de janvier.

MONSIEUR,

JE vous remercie , avec beaucoup de sensibilité et un peu de honte , de l'utile et beau présent que vous daignez me faire. Je ressemble assez à ce vieux animal de basse-cour à qui on donna un diamant ; la pauvre bête répondit qu'il ne lui fallait qu'un grain de millet.

Autrefois , Monsieur , j'aurais pu suivre vos calculs ; mais à quatre-vingts et un ans , accablé de maladies , je ne puis guère m'en tenir qu'à vos résultats. Je les trouve si probables que je ne compte pas après vous. Je suis très-persuadé qu'aucune comète ne peut prendre aucune planète en flanc. Vous décidez un grand procès ; vous donnez un arrêt par lequel le genre-humain conservera long-temps son héritage ; reste à savoir si l'héritage en vaut la peine.

Je ne crois pas , non plus , que nous acquérons jamais un nouveau fatellite qui serait ,

— 277⁵ ce me semble, un domestique fort importun, et qui troublerait furieusement les services que nous rend celui que nous avons depuis si long-temps.

Pour les Arcadiens qui se croyaient plus anciens que la lune, il me semble qu'ils ressembraient à ces rois d'Orient qui s'intitulaient *cousins du soleil*. Je veux croire que ces messieurs d'Arcadie avaient inventé la musique, *soli cantare periti Arcades* ; mais ces bonnes gens n'apprirent que fort tard à manger du gland, et il est dit qu'ils se nourrissent d'herbe pendant des siècles.

Vous en savez, *Newton* et vous, un peu plus que ces Arcades et que toute l'antiquité ensemble.

Je souhaite que *Newton* ait raison, quand il soupçonne qu'il y a des comètes qui tombent dans le soleil pour le nourrir, comme on jette des buches dans un feu qui pourrait s'éteindre. *Newton* croyait aux causes finales, j'ose y croire comme lui ; car enfin la lumière sert à nos yeux, et nos yeux semblent faits pour elle. Toute la nature n'est que mathématique. Vous la voyez toute entière avec les yeux de l'esprit, et moi qui ai perdu les miens ; je m'en rapporte entièrement à vous.

J'ai l'honneur d'être avec l'estime que je vous dois, et avec une respectueuse reconnaissance, Monsieur, votre, &c.

L E T T R E C X X X.

1775.

A M. DE LA CROIX, avocat,

Qui lui avait envoyé plusieurs de ses mémoires.

A Ferney, 21 de janvier.

IL semble, Monsieur, qu'en adoucissant les maux de ma vieillesse, et en consolant ma solitude par la lecture de vos agréables ouvrages, vous ayez voulu me priver du plaisir de vous en remercier. Vous ne m'avez point donné votre adresse. Il y a plusieurs personnes à Paris qui portent votre nom, quoiqu'il n'y ait que vous qui le rendiez célèbre.

Je hasarde mes remerciemens chez votre libraire. Il a imprimé peu de mémoires aussi bien faits. Ceux pour la Rosière sont les premiers, je crois, qui aient introduit les grâces dans l'éloquence du barreau. Celui de *Delpech* me semble disputer les probabilités avec beaucoup de vraisemblance; car les hommes ne peuvent juger que par les probabilités. La certitude n'est guère faite pour eux; et voilà pourquoi j'ai toujours pensé que notre code criminel est aussi absurde que barbare. Il n'y a guère de tribunal en France qui n'ait

— rendu des jugemens affreux et iniques , pour
1775. avoir mal raisonné , plutôt que pour avoir eu
l'intention de condamner l'innocence.

J'ai l'honneur d'être avec toute l'estime et
la reconnaissance que je vous dois, Monsieur,
votre , &c. *Voltaire.*

L E T T R E C X X X I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

22 de janvier.

MON cher ange , quand vous m'aurez donné
une adresse , je vous enverrai quelque chose
pour vous amuser ou pour vous ennuyer. En
attendant , voici le projet de la petite pancarte
que nous demandons à M. de *Vergennes*. Nous
ne voulons aucune autre grâce pour le présent.
Nous vous supplions avec la plus vive instance
de nous appuyer auprès de madame la duchesse
d'*Enville*. Dites-lui , je vous en conjure , que
nous n'aurions voulu implorer que ses bontés.
Nous n'attendons rien que de la générosité
de son cœur ; mais nous n'avons pu nous
empêcher de donner part de nos demandes
au ministre du roi de Prusse , parce qu'il a un
ordre exprès du roi son maître de solliciter en
faveur de notre infortuné jeune homme. Mais

c'est sur madame d'Enville que nous fondons toutes nos espérances ; et c'est vous , mon cher ange , qui nous avez ouvert cette voie du salut. Consommez votre ouvrage ; tâchez de nous faire avoir un fauf-couduit bien honorable , et qui ne soit pas dans la forme commune. Puissé-je vous amener mon très-estimable infortuné qui est , sans doute actuellement à Vésel , comme S' *François-Xavier* était en deux lieux à la fois , et comme cela est très-commun parmi nous ! Après cela nous verrons à loisir s'il est permis à un juge de village de solliciter pendant trois mois de faux témoignages pour perdre de jeunes gens de seize à dix-sept ans , parce qu'ils étaient parens de madame de *Brou* , abbessé de Villancourt , et que cette abbessé n'avait pas voulu donner une pensionnaire de son couvent , très-riche , au fils de ce vilain juge , en mariage.

Nous verrons s'il est permis à ce détestable juge de choisir pour assesseur un marchand de bois reconnu pour fripon , condamné comme tel par des sentences des consuls , qui a été autrefois procureur , et qui n'a jamais été gradué.

Nous verrons s'il est loyal à trois misérables de cette espèce , de faire à trois enfans un procès criminel de six mille pages , et de finir par donner la question ordinaire et extraordi-

1775. — naire à ces enfans , par leur arracher la langue , avec des tenailles , par leur couper le poing sur un poteau , par les jeter tout vivans dans un bûcher composé de deux voies de bois de compte et de deux voies de fagots à doubles liens.

Nous verrons si *Pasquier* , petit-fils d'un crieur du châtelet , s'est immortalisé en rapportant au parlement ce procès de six mille pages , pendant que le premier président dormait.

Nous verrons si le *bien jugé* , qui n'a passé que de deux voix , n'est pas le plus infernalement mal jugé.

Nous aurons , je l'espère , des preuves évidentes de tout ce que je vous dis , et nous les mettrons sous les yeux du roi et de l'Europe entière ; mais commençons par notre fauf-conduit. Je ne puis rien , je ne veux rien , j'abandonne tout sans ce préalable ; je veux finir par-là ma carrière. Ne croyez , ne consultez aucun bavard d'avocat , qui vous cite *Papon* et *Loyfel* , comme si *Papon* et *Loyfel* avaient été des rois législateurs. Ne consultez , mon cher ange , que votre raison et votre cœur.

Dites , je vous en conjure , à M. de *Condorcet* tout ce qui est dans ma lettre.

C'est pour le coup que je me mets à l'ombre de vos ailes , et que j'y veux mourir.

LETTRE

L E T T R E C X X X I I.

1775.

A M. LE CHEVALIER DE FLORIAN.

A Ferney, 22 de janvier.

LE vieux malade de Ferney remercie bien sensiblement M. de *Florianet*, il l'embrasse de tout son cœur; il lui écrit sur ce petit papier imperceptible pour épargner à un jeune officier, très-médiocrement payé, un port de lettre considérable.

M. de *Florianet* a eu bien des tantes, mais il n'en a point eu de plus aimable que celle d'aujourd'hui. Il verra, quand il sera à Ferney, une sœur de sa nouvelle tante, âgée d'environ seize ans, et qui serait très-digne de commettre un inceste avec M. de *Florianet*, si elle n'était pas retenue par son extrême pudeur. Il est vrai que cette pudibonde demoiselle va rarement à la messe, parce qu'elle s'y ennue, et qu'elle n'entend pas encore le latin; mais vous la corrigerez, et vous pourriez bien abandonner pour elle mademoiselle *Dupuits* qui vous aimait si tendrement et si violemment. Le nez de mademoiselle *Dupuits* ne se réforme point encore, mais ses doigts acquièrent une souplesse merveilleuse au clavecin.

Corresp. générale. Tome XV. † C c

1775. Voilà tout ce que je puis vous mander de votre famille, dont j'ai l'honneur d'être un peu par ricochet. Je vous donne ma bénédiction *in quantum possum et in quantum indiges. V.*

L E T T R E C X X X I I I .

A M. LE BARON

DE CONSTANT DE REBECQUE.

25 de janvier.

LE moribond de quatre-vingts et un ans est dans son lit, Monsieur, tout comme vous l'avez vu; mais avant de mourir, il vous enverra ce Don Pèdre qui est d'un jeune homme: vous vous en apercevrez bien à son style qui n'est pas encore formé.

J'ai eu le bonheur de voir au chevet de mon lit monsieur votre fils. Il me paraît plus formé que l'auteur de Don Pèdre; il est très-aimable et digne de vous.

Je vous remercie infiniment des deux jeunes gens condamnés à rendre un crucifix de grand chemin pour en avoir brisé un autre; rien n'est plus juste. Vous me donnez envie de connaître M. le bailli de Rue (*). On y va un

(*) M. d'Ala.

peu plus vertement chez les Velches ; on inflige la peine des parricides. C'est une autre espèce de justice qui est toute divine : car un crucifix de bois étant DIEU , et DIEU étant notre père , il est clair que celui qui a cassé la tête au crucifix , a cassé la tête à son père ; donc le supplice des parricides lui est dû très-légitimement. 1775

Je mourrai en admirant cette jurisprudence , mais en vous aimant.

LETTRE CXXXIV.

A MADAME DE SAUVIGNI.

A Ferney , 25 de janvier.

Vous ne sauriez croire , Madame , quel plaisir vous m'avez fait , en voulant bien m'envoyer le mémoire de M. Gerbier. Je m'intéresse à sa gloire , et je ne vois pas comment on pourrait l'attaquer après la lecture d'un tel écrit. Il est sage et vigoureux ; il ne court point après l'esprit , il ne court qu'après la vérité ; il la saisit avec la vraie éloquence qui n'est pas celle des jeux de mots. J'ai été fort aise de ne point trouver là le verbiage éternel du barreau. La

C c 2

— plupart des avocats parlent toujours comme
1775. l'*Intimé*.

Je viens de recevoir, Madame, une lettre de M. le maréchal de *Richelieu* ; il n'est pas homme à verbiage. Il a la bonté de me promettre les petits payemens que ma situation très-embarrassante me forçait de lui demander. Je me trouvais tellement pressé, que j'avais osé vous importuner de mes misérables affaires ; j'en suis bien honteux : mais je me voyais noyé, et je m'adressais à S^{te} *Geneviève*. Je suis actuellement dans mon lit, pendant que M. et madame de *Florian* dînent chez votre ami M. *Tronchin*.

Madame de *Florian* est plus aimable que jamais. Elle soutient son état avec esprit, avec dignité et avec grâces. *Cabanis* la dirige ; il est au fait des maladies des dames plus que personne. Elle s'est accoutumée à notre solitude philosophique et à notre vilain climat ; rien n'a paru la dégoûter : cela est d'un bien bon esprit. On voit bien par qui elle a été élevée. Elle a une sœur de quinze à seize ans, dont je voudrais bien être le précepteur ; mais elle n'en a pas besoin, et on n'élève pas les filles quand on a quatre-vingts et un ans.

J'ai vu la comédie italienne du conclave. Il n'y a ni gaieté ni esprit ; mais c'est toujours

beaucoup qu'on se moque du conclave à Rome. 1775.

Agréez toujours, Madame, le tendre respect du vieux malade de Ferney. V.

L E T T R E C X X X V.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Ferney, 25 de janvier.

PARDON, Madame, pour *Gluck* ou pour le chevalier *Gluck*. Je croyais vous avoir mandé qu'une dame qui est assez belle, et qui a une voix approchante de celle de mademoiselle *le Maure*, m'avait chanté un récitatif mesuré de ce réformateur, et qu'elle m'avait fait un très-grand plaisir, quoique je sois aussi sourd qu'aveugle quand les neiges viennent blanchir les Alpes et le mont Jura.

Je vous demande pardon d'avoir eu du plaisir, et d'en avoir eu par un *Gluck*. Il se peut que j'aye eu tort; il se peut aussi que les autres morceaux de ce *Gluck* ne soient pas de la même beauté. De plus, je sens bien qu'il entre un peu de fantaisie dans ce qu'on appelle

— 1775. goût en fait de musique. J'aime encore les beaux morceaux de *Lulli*, malgré tous les *Glucks* du monde.

Mais venons, je vous en prie, à l'affaire que vous voulez bien protéger. Je me suis mis aux pieds de madame la duchesse d'*Enville*; je ne compte que sur elle; je n'aurai d'obligation qu'à elle. Nous demandons un sauf-conduit, et rien autre chose; mais comme ces sauf-conduits se donnent par M. de *Vergennes* aux affaires étrangères, il a fallu absolument commencer par avoir un congé du roi de Prusse, et en donner part à son ambassadeur, d'autant plus que le roi de Prusse lui-même a recommandé vivement mon jeune homme à ce ministre.

Nous attendons de la protection de madame la duchesse d'*Enville* que nous obtiendrons, en termes honorables, ce sauf-conduit si nécessaire; le temps fera le reste. Ce sera peut-être une chose aussi curieuse qu'affreuse de voir comment un petit juge de province, voulant perdre madame de *Brou* abbessé de Villancourt, suborna des faux témoins, et nomma pour juger avec lui un procureur devenu marchand de bois et de vin, condamné aux consuls pour des friponneries.

C'est ce cabaretier qui condamna, lui troisième, deux enfans innocens au supplice des

parricides. On ne le croirait pas : vous ne m'en croirez pas vous-même, en vous faisant lire ma lettre ; cependant rien n'est plus vrai. 1775.

Cette étrange sentence fut confirmée au parlement de Paris , à la pluralité des voix. Il y avait six mille pages de procédures à lire : il fallait ce jour-là écrire aux *claffes*, et minuter des remontrances. On ne peut pas songer à tout. On se dépêcha de dire que le marchand de bois avait *bien jugé* ; et ces deux mots suffirent pour briser les os de ces deux enfans , pour leur arracher la langue avec des tenailles , pour leur couper la main droite , pour jeter leur corps tout vivant dans un feu composé de deux voies de bois et de deux charrettes de fagots. L'un subit ce martyre en personne , l'autre en effigie : mais le temps vient où le sang innocent crie vengeance.

Cet exécrationnable assassinat est plus horrible que celui des *Catas* : car les juges des *Calas* s'étaient trompés sur les apparences , et avaient été coupables de bonne foi ; mais ceux d'Abbeville ne se trompèrent pas ; ils virent leur crime et ils le commirent. Je crois vous avoir déjà dit , Madame , à peu-près ce que je vous dis aujourd'hui ; mais je suis si plein que je répète.

Mon grand malheur est que je désespère de vivre assez long-temps pour venir à bout de mon entreprise ; mais je l'aurai du moins mise

— en bon train. Les parties intéressées achèveront
1775: ce que j'ai commencé.

Pour écarter l'horreur de ces idées, je vous demande comment je pourrais m'y prendre pour vous faire tenir un chiffon qui vous ennuiera peut-être. Il est dédié à un homme que vous n'aimez point, à ce qu'on dit ; c'est *M. d'Alembert* : mais vous pardonnerez sans doute à un académicien qui dédie un ouvrage à l'académie sous le nom de son secrétaire. Si vous ne l'aimez pas, vous l'estimez, et il vous le rend au centuple.

Moi je vous estime et je vous aime de toutes les forces de ce qu'on appelle mon ame. V.

LETTRE

L E T T R E C X X X V I.

1775.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 25 de janvier.

PARDONNEZ-MOI, je vous en supplie, de vous avoir importuné si indiscretement ; mais, en vérité, Monseigneur, pouvais-je imaginer que les préliminaires de cette maudite affaire avec madame de *Saint-Vincent* vous coûteraient quarante mille livres ? La justice, dit-on, devait se rendre gratis avant la renaissance des anciens parlemens. Quel gratis que quarante mille francs d'entrée de jeu, et cela parce que l'on a voulu vous voler !

Ce n'était qu'à la dernière extrémité que j'avais recours à vos bontés, ayant mis presque tout mon bien sur M. le duc de *Virtemberg*, sur M. le duc de *Bouillon* et sur le roi, et n'étant payé de personne ; ayant eu l'impertinence de bâtir une espèce de jolie petite ville ; et étant accablé par les demandes continuelles de trente manufacturiers qu'il faut soutenir. Ma tête, qui n'est pas plus grosse que rien, ne pouvait porter tous ces fardeaux, et j'étais au désespoir, lequel désespoir était encore augmenté par la mort du notaire *Lalcy*.

Corresp. générale. Tome XV. † D d

— 1775. qui, par quelques avances, m'empêchait de me jeter par la fenêtre.

J'ai bien mal pris mon temps auprès de vous, je l'avoue; mais votre indulgence me rassure.

Je vois bien de la fermentation à Paris, malgré la musique de *Gluck*, et malgré les comédies que donne *Henri IV* au théâtre français, au théâtre italien et aux marionnettes. Vous êtes accoutumé depuis long-temps aux changemens de scènes: mais la véritable gloire, les grands services rendus, et un peu de philosophie, sont une bonne égide contre tous les coups de la fortune. Vous êtes actuellement comme les évêques qui se dispensent de la résidence pour venir plaider à Paris. Je suis persuadé que, si au lieu de dépenser quarante mille francs, et peut-être quatre-vingts mille, pour faire condamner une catin friponne, vous lui aviez donné dix mille francs d'aumône, elle vous aurait demandé pardon à genoux et par écrit; mais il n'est plus temps, il faut poursuivre cette détestable affaire qui vous coûtera plus qu'elle ne vaut.

J'aime mieux les canons de Fontenoi, les fourches de Closter-Seven, Minorque et Gènes; ce sont-là vos vrais billets au porteur.

Si vous aviez le temps de vous amuser ou de vous ennuyer, je pourrais bien vous

envoyer quelque chose dans peu de jours ; ce
serait la lie de mon vin. Il vous paraîtrait
peut-être plat ou aigre ; et d'ailleurs je trem- 1775.
ble toujours de prendre mal mon temps.

Agréez , je vous en conjure , mon très-
tendre respect, en quelque temps que ce puisse
être. V.

L E T T R E C X X X V I I .

A M A D A M E

L A D U C H E S S E D' E N V I L L E .

Janvier.

MADAME,

JE me jette à vos pieds cette fois-ci bien
sérieusement , et je vous conjure d'achever,
par votre protection , de rendre la vie et
l'honneur au plus innocent , au plus sage , au
plus modeste et plus malheureux gentilhomme
de France.

Il ne s'agit plus actuellement d'aucune for-
malité de loi , ni d'aucune lettre en chancel-
lerie. Il demande au roi un sauf-conduit d'une
année , comme vous le verrez par les petits

D d 2

1775. — papiers ci-joints. Il lui faudra en effet une année entière , au moins , pour débrouiller tout le chaos de cette abominable aventure ; et le roi son maître voudra bien me le confier encore , supposé que je vive.

Ce n'est point à moi à prévoir s'il cherchera à entrer dans le service de France , ou s'il restera à celui du roi de Prusse. Tout ce que je fais , c'est qu'il est un très-bon officier et un bon ingénieur. Il est supposé résider à Vésel , et il ne peut se montrer en France qu'avec un fauf-conduit. Nous en demandons un qui soit à peu-près suivant le modèle que nous présentons.

Cette petite grâce , qui ne tire à aucune conséquence , dépend entièrement du ministre des affaires étrangères ; et je suis bien sûr que ce ministre fera tout ce que M. le comte de *Maurepas* voudra.

Daignez donc , Madame , en parler à M. de *Maurepas* quand vous le verrez. Permettez qu'on mette cette bonne action dans la liste de celles que vous faites tous les jours , quoique cette liste soit un peu longue.

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect et la plus vive reconnaissance,

Madame , &c.

LETTRE CXXXVIII. 1775.

A M. LE BARON DE GOLTZ.

Janvier.

MONSIEUR,

LE roi de Prusse continue à honorer de sa protection M. d'*Etallonde*, et nous comptons sur la vôtre. Il ne nous faut actuellement qu'un fauf-conduit à peu-près tel que nous osons en présenter le modèle. Une grâce si légère ne peut se refuser, et M. d'*Etallonde* en a un besoin essentiel pour aller lui-même dans sa ville rechercher les pièces essentielles qui lui manquent. Elles démontreront son innocence et les manœuvres infernales dont on s'est servi pour faire condamner deux jeunes gentilshommes, pleins de mérite, à des supplices plus horribles que ceux dont on punit les parricides.

Nous avons déjà fix mille pages de la procédure, et cela ne suffit pas, à beaucoup près. Vous auriez gagné quatre ou cinq batailles en bien moins de temps que cet exécrationnel procès n'a été jugé.

Le fauf-conduit dépend de M. le comte de

D d 3

1775. — *Vergennes*. M. le comte de *Maurepas* a trop de grandeur d'ame et trop de bonté pour s'y opposer. Vous aurez, Monsieur, la satisfaction d'avoir conservé la vie, l'honneur et la fortune à un jeune gentilhomme digne de servir sous vous.

J'ai l'honneur d'être avec respect et reconnaissance,

Monsieur,

de votre Excellence, &c.

LETTRE CXXXIX.

A M. LE DUC DE LA ROCHEFOUCAULD.

Janvier.

MONSIEUR,

JE vous conjure, sans préambule, de vous joindre à madame la duchesse votre mère pour une très-bonne action. Je ne connais pas de meilleur moyen de vous plaire. Vous verrez, par un petit papier que j'ai l'honneur de lui envoyer, qu'il n'est question que de rendre l'honneur, la fortune et la vie, par cinq ou six mots, à un jeune gentilhomme plein de mérite. La chose dépend de M. de *Vergennes*

qui ne refuſera rien à M. le comte de *Maurepas*,
et M. de *Maurepas* vous refuſera encore moins. 1775.

Si l'aventure du chevalier de *la Barre* vous
a fait frémir d'horreur, la protection que
vous et madame la duchesse d'*Enville* donnerez
à ſon ami infortuné nous fera verſer de larmes
de joie.

J'ai l'honneur d'être avec un profond reſpect,
Monſeigneur, &c.

LETTRE CXL.

A MADAME DE SAINT-JULIEN.

Premier de février.

C'EST bien vous, Madame, qui êtes ma
patronne et ma véritable protectrice. Ma
dernière volonté eſt de me jeter à vos pieds ;
mais ce ne peut être que de mon lit à la bride
de votre cheval ; et il y a cent vingt-cinq
lieues entre lui et moi.

J'ai l'honneur de vous envoyer, par la voie
que vous m'avez indiquée, le dernier radotage
de ma vieilleſſe, et je vous ſupplie de ne le
pas lire ; car, vivant ou mourant, je ne veux
pas vous ennuyer. Je ne penſe plus guère,

D d 4

— mais mes dernières pensées seront pour vous
1775. avec la plus respectueuse et la plus tendre
reconnaissance.

Le vieux malade et radoteur de Ferney, V.

LETTRE CXLI.

A M. DE LALANDE.

A Ferney, 6 de février.

*E*N tibi norma poli et divæ libramina molis;
Computus en Jouis, &c.

Voilà, Monsieur, ce que *Halley* disait à *Newton*, et ce que je vous dis.

Je reçus hier le plus beau présent qu'on m'ait jamais fait. J'ai passé tout un jour et presque toute une nuit à lire le premier volume, et j'ai entamé le second.

C'est, je crois, la première fois qu'on a lu tout de suite un livre d'astronomie. Vous avez trouvé le secret de rendre la vérité aussi intéressante qu'un roman.

Je vous demanderais pourtant grâce pour *Alexandre* à qui vous reprochez d'avoir été effrayé d'une éclipse de lune, avant la bataille

d'Arbelles. *Plutarque* ne lui impute pas tant de faiblesse et tant d'ignorance. 1775.

Quinte-Curce dit , au contraire , que l'armée (qui n'était pas composée de philosophes) fut prête à se soulever contre *Alexandre* , *jam pro seditione res erat*. Le roi fit rassurer ses soldats par les mages égyptiens qu'il avait auprès de lui , et marcha aux ennemis immédiatement après l'éclipse.

Comment en effet le disciple d'*Aristote* aurait-il ignoré la cause de ce phénomène si ordinaire , et comment *Alexandre* aurait-il connu la terreur ?

Après avoir demandé grâce pour ce prince , je ne vous la demanderai pas pour les pères de l'Eglise qui ont nié les antipodes ; je ne la demanderai pas pour l'ami *Pluche* , qui va toujours chercher dans la langue hébraïque (qu'il ne savait pas) les raisons des choses qui n'ont jamais existé.

J'aimerai surtout bien mieux me confirmer avec vous dans le système démontré par *Newton* , que d'attribuer aux anciens , quels qu'ils soient , des connaissances astronomiques dont ils n'ont jamais eu que des soupçons très-vagues.

Enfin , Monsieur , je trouve dans votre livre de quoi m'instruire et me plaire à tout moment. J'ai presque oublié , en le lisant ,

— tous les maux dont je suis accablé. Je ferai
 1775. bientôt privé pour jamais de ce grand spectacle
 du ciel qui est actuellement couvert de brouil-
 lards, du moins dans notre pays. Il fait plus
 beau sans doute sur les bords du Nil et sur
 ceux de l'Euphrate, que dans le voisinage du
 lac de Genève. Il y a trois mois que je suis
 dans mon lit; et sans vous je n'aurais renou-
 velé connaissance avec aucune planète.

Vous aviez daigné me promettre que vous
 honoreriez Ferney d'un obélisque et d'une
 méridienne. Je ne crois pas vivre assez pour
 entreprendre cet ouvrage; je me bornerai,
 cette année, à bâtir des granges de ce que
 vous appelez pizay (*) (si je ne me trompe.)

Si vous aviez un moment à vous, je vous
 supplierais de me dire à qui je dois m'adresser
 pour avoir un bon ouvrier avec lequel je ferais
 mon marché.

Je vous demande bien pardon de cette
 importunité.

Je ne fais pas comment j'ose vous parler
 des choses terrestres, après tout ce que je
 viens de lire.

Agréez, je vous prie, Monsieur, la recon-
 naissance et la respectueuse estime de votre, &c.

Le vieux malade de Ferney.

(*) Pizay est une terre argileuse, battue entre des planches,
 et dont on fait des maisons dans la Bresse.

Permettez-moi de présenter mes respects à
M. et à madame de Maron. (*)

1775.

L E T T R E C X L I I.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

27 de février.

J'AI été très-mal, Madame, depuis près d'un mois. Je le suis encore, et je ne fais pas trop comment je suis en vie. Je crois qu'il est arrivé la même chose à Don Pèdre qu'à moi; cependant je vous en envoie une seconde édition, parce que j'apprends dans mon lit qu'il n'y a plus d'exemplaires de la première à Genève. Tout est allé, je crois, à Paris. Vous recevrez probablement l'exemplaire de l'édition nouvelle, par M. d'Ogni.

(*) Madame de Maron, baronne de Meillonaz, qui demeure à Bourg-en-Bresse, a fait huit tragédies de quinze à dix-huit cents vers chacune, et deux comédies en vers. M. de Voltaire, qui en a vu quelques-unes, leur a donné des applaudissemens. La modestie de l'auteur l'a empêché de les publier, ainsi qu'un grand nombre de lettres que M. de Voltaire lui avait adressées, et qu'elle n'a point voulu communiquer par le même motif.

— Je vous conseille de ne vous jamais faire
 1775. lire de vers ; car outre qu'on en est fort las , ils sont trop difficiles à lire. Vous trouverez mieux votre compte avec de la prose. Je vous prie même de lire une note qui se trouve à la fin de la Tactique dans le même recueil. Elle est assez intéressante pour ceux qui n'aiment pas qu'on égorge le genre-humain pour de l'argent.

Le nombre infini de maladies qui nous tuent , est assez grand ; et notre vie est assez courte pour qu'on puisse se passer du fléau de la guerre.

Je finirai bientôt ma carrière au coin de mon feu. Etendez la vôtre , Madame , aussi loin que vous le pourrez ; jouissez de tous les plaisirs que votre triste état vous permet. Le mot de plaisir est bien fort , j'aurais dû dire consolations, et même consolations passagères ; car il n'en reste rien , lorsqu'au sortir d'un grand souper on se trouve avec soi-même , et qu'on passe la nuit à se rappeler en vain ses premiers beaux jours. Tout est vanité , disait l'autre. Eh ! plût à Dieu que tout ne fût que vanité ! mais la plupart du temps tout est souffrance. J'en suis bien fâché , mais rien n'est plus vrai.

Ma lettre est un peu de *Jérémie* ; j'aimerais mieux être *Anacréon*. Je vous prie de me par-

donner mes lamentations , et de croire que le bon homme *Jérémie* , au milieu de ses montagnes , vous est aussi tendrement attaché que s'il avait le bonheur de vous voir tous les jours. 1775.

Le vieux malade de Ferney.

LETTRE CXLI II.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

8 de mars.

PARDON , mon cher ange ; ce n'est pas ma faute si j'ai tâté un peu de l'agonie aux approches de l'équinoxe , selon ma louable coutume. J'ai été bien sot quand j'ai cru être au moment où je ne vous reverrais plus. Je ne veux pas perdre l'espérance qui est toujours au fond de ma boîte de *Pandore*.

J'avais fait relier une nouvelle édition de *Don Pèdre* et compagnie pour M. de *Thivouville* , je ne sais plus comment faire pour la lui envoyer. Il y a long-temps qu'elle est toute prête. Est-il possible qu'il n'ait pas un contre-seing de quelque intendant des postes à son service ? ces pauvres Parisiens ne s'avisent jamais de rien. Je prends le parti de la lui

1775. envoyer par la diligence de Lyon, empaillée comme un pâté.

Le Kain a mandé qu'il avait une vieille Eryphile de moi ; c'est une esquisse assez mauvaise de la Sémiramis. Il serait ridicule que ce croquis parût , et il n'est pas moins à craindre qu'il ne paraisse.

Je me flatte que mon cher ange me sauvera de cette petite honte.

Il faut que je vous conte que j'avais envoyé un vaisseau dans l'Inde , avec quelques associés ; le tonnerre est tombé sur notre vaisseau et a tout fracassé. J'ai , Dieu merci , un anti-tonnerre à Ferney dans mon jardin. Vous savez que cela s'appelle un conducteur ; avec cette précaution on n'a rien à craindre sur terre. C'en serait trop d'avoir à la fois affaire au tonnerre sur la mer des Indes et dans mon parterre : les dévots se moqueraient trop de moi.

Je conseille à *Beaumarchais* de faire jouer ses factums , si son Barbier ne réussit pas.

Adieu , mon cher ange ; je n'en peux plus ; permettez que je vous embrasse bien tendrement avec le peu de force qui me reste. V.

L E T T R E C X L I V.

1775.

A M. LE CHEVALIER DE CHATELLUX.

10 de mars.

J'APPRENDS, Monsieur, que vous faites à M. de *Châteaubrun* l'honneur de lui succéder. S'il ne s'était pas pressé de vous céder sa place, je vous aurais demandé la préférence. J'ai été si malade, depuis près de deux mois, que j'ai cru que je le gagnerais de vitesse, et alors je me serais recommandé à vos bontés. L'académie me devient plus chère que jamais.

Je ne fais si vous avez reçu, Monsieur, une petite édition de cette esquisse de Don Pèdre, qu'un génevois devait mettre de ma part à vos pieds. S'il ne vous l'a pas remise, voudriez-vous avoir la bonté de me dire comment je pourrais m'y prendre pour vous rendre cet hommage que mon état très-douloureux m'empêche de vous présenter moi-même ? Pardonnez à ma terre épuisée si elle ne porte pas de meilleurs fruits. Rien ne serait plus propre à me rajeunir que de venir vous faire ma cour, de vous entendre à votre réception, et de partager l'honneur que vous nous faites.

S'il est vrai que la *Raison* ait passé par Paris,

— 1775, dans ses petits voyages, elle doit y rester pour vivre avec l'auteur de *la Félicité publique*. Ce n'est pas une médiocre consolation pour moi de voir mon opinion sur cet ouvrage si bien confirmée. M. de Malesherbes a dit que ce livre était digne de votre grand-père ; et moi j'ai l'insolence de vous dire que votre grand-père, tout votre grand-père qu'il est, en était incapable, malgré son génie et son éloquence. Je pensai ainsi, lorsque j'ignorais que *la Félicité* venait de vous. Je n'ai jamais changé d'avis, et certainement je n'en changerai pas.

La *Raison* et la *Vérité* sa fille se recommandent à vos bontés, et moi chétif qui voudrais bien être de la famille, je me mets à vos pieds.

Le vieux malade de Ferney.

LETTRE

L E T T R E C X L V.

1775.

A M. B O U R G E L A T.

A Ferney, 18 de mars.

MES maladies continuelles, Monsieur, m'ont empêché de vous remercier plutôt du mémoire utile et digne de vous, que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Il y a quatre-vingts et un ans que je souffre et que je vois tout souffrir et mourir autour de moi. Tout faible que je suis, l'agriculture est toujours mon occupation. J'étais étonné qu'avant vous les bêtes à cornes ne fussent que du ressort des bouchers, et que les chevaux n'eussent pour leurs *Hippocrates*, que des maréchaux ferrans. Les vrais secours manquent dans les pays les plus policés. Vous avez seul mis fin à cet opprobre si pernicieux.

Les animaux, nos confrères, méritaient un peu plus de soin, surtout depuis que le Seigneur fit un pacte avec eux, immédiatement après le déluge. Nous les traitons, malgré ce pacte, avec presque autant d'inhumanité que les Russes, les Polonais et les moines de Franche-Comté traitent leurs payfans, et que les commis des fermes traitent ceux qui vont

Corresp. générale. Tome XV. † E e

1775. acheter une poignée de sel ailleurs que chez eux.

Je voudrais qu'on cherchât des préservatifs contre les maladies contagieuses de nos bestiaux, dans le temps qu'ils sont en bonne santé, afin de les essayer quand ils sont malades. On pourrait alors, sur une centaine de bœufs attaqués, éprouver une douzaine de remèdes différens, et on pourrait raisonnablement espérer que de ces remèdes il y en aurait quelques-uns qui réussiraient.

Il y a, dans le moment présent, une maladie contagieuse en Savoie, à une lieue de chez moi. Mon préservatif est de n'avoir aucune communication avec les pestiférés, de tenir mes bœufs dans la plus grande propreté, dans de vastes écuries bien aérées, et de leur donner des nourritures saines.

La dureté du climat que j'habite entre quarante lieues de montagnes glacées d'un côté, et le mont Jura de l'autre, m'a obligé de prendre pour moi-même des précautions qu'on n'a point en Sibérie. Je me prive de la communication avec l'air extérieur, pendant six mois de l'année. Je brûle des parfums dans ma maison et dans mes écuries; je me fais un climat particulier, et c'est par-là que je suis parvenu à une assez grande vieillesse, malgré le tempérament le plus faible et les assauts réitérés de la nature.

Le grand malheur des payfans est d'être imbecilles, et un autre malheur est d'être trop négligés : on ne songe à eux que quand la peste les dévaste, eux et leurs troupeaux ; mais pourvu qu'il y ait de jolies filles d'opéra à Paris, tout va bien. Je vous serai très-obligé, Monsieur, de vouloir bien me continuer vos bontés, quand vous communiquerez au public des connaissances dont il pourra profiter. 1775.

L E T T R E C X L V I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

18 de mars.

MON cher ange, le vieux malade avertit qu'il y a un paquet d'une nouvelle édition, arrivé depuis long-temps par la diligence, ou par la poste, à l'adresse de M. de Thibouville. Il doit l'avoir reçu ou l'envoyer chercher.

Je suis bien vieux, je l'avoue ; mais j'ai plutôt fait une tragédie que des arrangemens pour la faire parvenir à Paris. Il y a quatre éditions de Don Pèdre, dont deux que je ne connais pas. Cela pourrait prouver qu'il y a encore des gens qui aiment les vers passablement faits,

E e 2

— et que l'univers entier n'est pas uniquement
1775. asservi aux doubles croches.

Le rôle de *Léonore* plaît à toutes les dames de province, mais ces dames ne disposent pas des suffrages de Paris. *Linguet*, dans une de ses feuilles, a eu la témérité de comparer la scène de don *Pèdre* et de *Guesclin* à celle de *Sertorius* et de *Pompée*; mais on ferait très-mal de jouer cette pièce au tripot de Paris, qu'on appelait autrefois le théâtre français. Il faudrait un *Baron* et une *le Couvreur* avec *le Kain*. Ce n'est pas là une pièce de spectacle et d'attitudes; et vous n'avez précisément que *le Kain* dans Paris.

L'affaire de mon jeune homme me tient bien davantage au cœur. Je suis très-content de la manière dont le roi son maître en use. J'ai découvert des choses affreuses, infames, exécrables; qui feront dresser les cheveux à la tête de tous ceux qui ont encore des cheveux. L'aventure des *Calas* est une légère injustice et une petite méprise pardonnable, en comparaison des manœuvres infernales dont j'ai la preuve en main, et que nous ne produirons qu'avec la discrétion la plus convenable, et une simplicité qui n'offensera aucun magistrat, mais qui touchera tous les cœurs, et surtout ceux comme le vôtre. Je crois que je ne finirai que par prendre le public pour juge. Le jeune

homme , qui est une des plus sages têtes que j'aye jamais connues , fera son mémoire lui-même. Il ne parlera point comme les avocats éloquens qui *invoquent* une loi et un témoignage , qui apportent des raisons *victorieuses* , qui parlent de l'ordre moral et politique , et de l'ordre des avocats , et qui l'emportent de beaucoup sur maître *Petit-Jean* ; mais il convaincra tous les esprits par le récit simple de la vérité qui a été jusqu'ici entièrement ignorée. 1775.

Adieu , mon cher ange ; mon triste état m'empêche de relire ma lettre. V.

L E T T R E C X L V I I.

A M. DE VAINES,

PREMIER COMMIS DES FINANCES.

A Ferney , par Lyon , 18 de mars.

Vous me faites , Monsieur , un présent qui m'est bien cher. J'avais déjà le portrait de M. *Turgot* ; mais j'ai fait encadrer celui que je tiens de vos bontés , et je l'ai mis au chevet de mon lit , à cause des vers de M. de la *Harpe*. Non-seulement ces vers sont bons , mais ils sont vrais ; ce qui arrive fort rarement

— 1775. à messieurs les contrôleurs généraux j'ai placé cette estampe vis-à-vis celle de *Jean Causeur*. Ce n'est pas que *Jean Causeur* vaille M. *Turgot*; mais c'est qu'on l'a gravé à l'âge de cent trente ans. Quoique je me sois confiné au pied des Alpes, entre la Savoie et la Suisse, j'aime encore assez la France pour souhaiter que M. *Turgot* vive autant que *Jean Causeur*.

Je vous fais bien bon gré, Monsieur, de cultiver les belles-lettres qui sont d'ordinaire l'opposé de votre administration. L'agriculture, dont je fais profession, n'y est pas si contraire; mais l'aridité des calculs est presque toujours l'ennemie mortelle de la littérature. Heureux les esprits bien faits qui touchent à la fois à ces deux bouts!

Je vous remercie de vos bontés. J'ai l'honneur d'être avec l'estime la plus respectueuse, Monsieur, votre, &c.

Voltaire.

L E T T R E C X L V I I I. 1775.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

25 de mars.

Vous êtes pair du royaume, monseigneur le Maréchal; et quoique vous ayez fait le métier de *Mars* plus que celui de *Barthole*, vous devez savoir les lois mieux que moi, supposé qu'il y ait des lois en France, et que tout ne soit pas livré à la chicane et à la fantaisie du moment.

Je conviens que votre affaire est désagréable et importune, mais elle n'est que cela. Il faut être enragé pour seindre de n'être pas convaincu de la vérité de tout ce que votre avocat allégué. Il est vrai qu'il faut trop de contention d'esprit pour démêler ces preuves. La clarté dans les affaires est le premier devoir auquel il faut s'attacher, en quelque genre que ce puisse être.

Au reste, quelque avocat que vous eussiez choisi, il me paraît impossible qu'on rende jamais votre affaire douteuse. Il est démontré qu'on vous a volé, et que pour vous voler on a été faussaire.

Je ne vois dans tout cela qu'un seul petit

— 1775. désagrément, c'est la bonté dont madame de Saint-Vincent se vante que vous l'avez honorée en passant, quoiqu'elle ne soit ni assez jeune ni assez jolie pour mériter tant de politesse; mais cette condescendance que vous avez eue pour elle ne mérite qu'une chanson, et des faussaires voleurs méritent un peu mieux.

Je vous avouerai que tout ce procès me fait moins de peine que votre situation présente; mais vous avez de la sagesse et de la fermeté, vous connaissez les hommes, vous avez de grandes dignités, de très-beaux établissemens, et surtout de la gloire que rien ne pourra vous ôter.

Je suis forcé de m'occuper à présent d'une affaire mille fois plus cruelle et plus affreuse, qui n'a pas la même célébrité que la vôtre, parce qu'elle ne concerne pas des gentilshommes d'un rang aussi élevé que vous; mais elle est par elle-même ce que je connais de plus flétrissant pour la France, et de plus abominable après la boucherie des chevaliers du Temple, et après la Saint-Barthelemi. Il y a des horreurs qui sont ignorées dans Paris, où l'on ne s'occupe que de frivolités, de men-songes, de calomnies, de tracasseries et d'opéra comiques; tout le reste est étranger aux Parisiens. Si on apprenait à dix heures du matin que la moitié du globe a péri, on irait à cinq heures

heures au spectacle , et on arrangerait un
souper.

1775.

Vous savez très-bien que les hommes ne méritent pas qu'on recherche leur suffrage ; cependant on a la faiblesse de le désirer ce suffrage qui n'est que du vent. L'essentiel est d'être bien avec soi-même , et de regarder le public comme des chiens qui tantôt nous mordent et tantôt nous léchent.

Je vous écris toute cette vaine morale , de mon lit où je suis confiné depuis long-temps. Jouissez du bonheur ineffimable d'avoir conservé votre santé à soixante et dix-huit ans. Songez à tout ce que vous avez vu mourir autour de vous ; vous êtes en tout sens supérieur aux autres hommes.

Conservez-moi vos bontés pour les deux ou trois minutes que j'ai encore à vivre , c'est-à-dire à souffrir. V.

1775. LETTRE CXLIX.

A M. LE CHEVALIER DELISLE.

25 de mars.

Vous m'avez écrit, Monsieur, des choses bien plaisantes. Je reçois souvent de gros paquets de livres nouveaux; je les jette dans le feu, et je lis vos lettres pour me consoler. Il me paraît que vous voyez le monde, et que vous le peignez tel qu'il est, c'est-à-dire en ridicule. Je suis bien malade; mais, si vous voulez que je meure gaiement, faites-moi la grâce de m'écrire lorsque vous trouverez le genre-humain bien impertinent, et que vous aurez du loisir pour vous en moquer.

J'ai été sur le point d'aller trouver mes deux confrères *Dupré de Saint-Maur* et *Châteaubrun*. Les préparatifs de ce voyage qui n'a pas eu lieu, ne m'ont pas permis de vous écrire. J'imagine que je dois à votre lettre le petit répit que j'ai obtenu. Vous avez adouci tous mes maux. J'ai beaucoup d'obligation à monsieur l'abbé qui porte votre nom, d'avoir dit :

Choiseul est agricole, et Voltaire est fermier.

il semble par ce vers que je sois le fermier de M. le duc de *Choiseul*. Plût à Dieu que je le fusse ! je lui rendrais bon compte ; je ne le tromperais pas comme quelques-uns peut-être l'ont pu tromper. J'aurais le bonheur de le voir et de l'entendre. Je tiens la condition de son fermier pour une des meilleures de ce monde, et je l'aimerais beaucoup mieux que celle de fermier général. Vous avez un sort bien supérieur à ces deux fermes : vous êtes son ami, et vous méritez bien de l'être. 1775.

Je vous remercie bien, Monsieur, de m'avoir envoyé le dernier mémoire de M. le comte de *Guines*. Il semble que les mémoires signés *Tort*, soient des armes parlantes. Jamais aucun tort ne m'a paru plus évident. J'ai la vanité de croire que DIEU m'avait fait pour être avocat. Je vois que, dans toutes les affaires, il y a un centre, un point principal contre lequel toutes les chicanes doivent échouer. C'est sur ce principe que j'osai me mêler des procès criminels, affreux et absurdes, intentés contre les *Calas*, les *Sirven*, *Montbailly*, contre M. de *Morangiés*.

Je tiens la cause de M. le maréchal de *Richelieu* pour infaillible, par le même principe. Je crois même qu'il est impossible à ses ennemis de penser autrement. Je suis persuadé que, si les juges se trompent si souvent, c'est

— que les formes ne leur permettent guère de
 1775. peser les probabilités. Ils opposent une loi
 équivoque à une autre loi équivoque, tandis
 qu'il faudrait opposer raison à raison, et vrai-
 semblance à vraisemblance. Tout procès est un
 problème; il faut avoir l'esprit un peu géomé-
 trique pour le résoudre.

La mort est un problème aussi, je le résou-
 drai bientôt; mais il m'est démontré qu'en
 attendant je vous serai attaché, Monsieur,
 avec la plus vive reconnaissance.

Vous m'en avez écrit de bonnes; mais vous
 qui parlez, avez-vous lu le livre de *Necker* (*)?
 et si vous l'avez lu, l'avez-vous entendu tout
 courant?

(*) Contre la liberté du commerce des blés.

L E T T R E C L.

1775.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

30 de mars.

J'AI pu vous dire, Madame, *j'ai été très-mal, je le suis encore.*

1°. Parce que la chose est vraie.


2°. Parce que l'expression est très-conforme, autant qu'il m'en souvient, à nos décisions académiques. *Ce le* signifie évidemment, je suis très-mal encore. *Ce le* signifie toujours la chose dont on vient de parler. C'est comme quand on vous dit : Etes-vous enrhumées, Mesdames ? elle doivent répondre : Nous le sommes ou nous ne le sommes pas. Il serait ridicule qu'elles répondissent : Nous les sommes ou nous ne les sommes pas.

Ce le est neutre en cette occasion, comme disent les doctes. Il n'en est pas de même quand on vous demande : Etes-vous les personnes que je vis hier à la comédie du Barbier de Séville, dans la première loge ? vous devez répondre alors : Nous les sommes ; parce que

F f 3

— vous devez indiquer ces personnes dont on
1775. vous parle.

Etes-vous chrétienne? je le suis. Etes-vous la juive qui fut menée hier à l'inquisition? je la suis. La raison en est évidente. Etes-vous chrétienne? je suis cela. Etes-vous la juive d'hier, &c.? je suis elle.

Voilà bien du pédantisme, Madame; mais vous me l'avez demandé: et vous ferez de moi tout ce que vous voudrez, excepté de me faire venir à Paris. Mon imagination m'y promène quelquefois, parce que vous y êtes? mais la raison me dit que je dois achever ma vie à Ferney. Il faut se cacher au monde, quand on a perdu la moitié de son corps et de son ame, et laisser la place à la jeunesse. Il y a et il y aura toujours à Paris beaucoup de jeunes gens qui font et qui feront -joliment des vers; mais ce n'est pas assez de les faire bons, il leur faut un je ne fais quoi qui force à les retenir par cœur, ou à les relire malgré qu'on en ait, sans quoi cent mille bons vers sont de la peine perdue.

Je suis indigné, depuis quelques années, de la prose de Paris, et surtout de la prose des avocats qui parlent presque tous comme maître *Petit-Jean*. Les factums contre M. de *Guines* et contre M. de *Richelieu* m'ont paru le comble de l'absurdité. Celui de M. de

Richelieu était un peu ennuyeux , mais au moins il était fort raisonnable.

1775.

J'espère que , quand mon jeune homme sera obligé d'en faire un , il pourra être assez intéressant ; mais probablement cette pièce de théâtre ne se jouera pas sitôt.

Adieu , Madame ; dissipez-vous , soupez ; mais surtout digérez , dormez , vivez avec le monde dont vous ferez toujours le charme. Daignez me conserver toujours un peu d'amitié , cela console à cent lieues. V.

L E T T R E C L I.

A M. DE LA HARPE.

31 de mars.

JE ne croyais pas , mon cher successeur , que *du Belloi* fût mourant , lorsque je l'ai presque associé avec vous ; mais je crois avoir bien fait sentir la prodigieuse différence que je mets entre vous et lui. C'est l'impératrice de Russie qui me mandait que , de tous les autres français de ce temps-ci , vous étiez presque le seul qu'elle entendit couramment ; et qu'il y avait deux langues en France , dont l'une était la vôtre , et l'autre était celle du galimatias. Vous

F f 4

— voyez bien qu'à la longue le vrai mérite perce ,
1775. et que le galimatias tombe.

Vous voilà , à la fin , à votre place , malgré la canaille des *Fréron* , des *Clément* et des *Sabatier*. Vous avez de la gloire et un commencement de fortune. On dira de vous comme à *Tibulle* :

*Gratia , fama , valetudo contingit abundè ,
Et mundus victus , non deficiente crumenâ.*

Connaissez-vous M. de *Vaines* , premier commis ou chef des bureaux de celui qui pense et qui permet qu'on pense ? Pourriez-vous m'envoyer par lui *Menzicof* , afin que je ne meure pas sans avoir eu cette consolation ? Je vous avertis que mon heure arrive , et que quand même je serais à l'agonie , je sentirai le mérite de la pièce tout aussi bien que la famille royale. Soyez très-sûr que vous ne risquez rien , qu'on vous la renverra sans tarder et sans abuser de la confiance. C'est une bonne action que vous devez faire ; il faut avoir pitié des mourans.

Je fais bien qu'il n'y a d'acteurs à la comédie que *le Kain* ; mais je fais bien aussi que , si vous faites des vers comme *Racine* , vous déclamez comme lui. Je me souviendrai toujours du *le voici* , et de la façon dont vous récitâtes tout le reste.

Pour *Corneille*, il récitait ses vers comme il les fesait : tantôt ampoulé, tantôt à faire rire. 1775.

Vous formerez des acteurs et des actrices ; c'est un point important pour le parterre : cela subjugue.

Le chiffon dont vous me parlez, intitulé *Don Pèdre*, n'a jamais été fait pour être joué. Il était fait pour une centaine de vers qu'on a retranchés, et pour certaines gens un peu dangereux dont on parlait avec une liberté helvétique. Ce changement gâte tout, énerve tout ; et il n'y a pas grand mal. Il y en aurait eu beaucoup si on n'avait pas été obligé, à quatre-vingts et un ans, de sacrifier à cette sottise vertu qu'on appelle prudence : le vieillard a mis un bâillon à l'homme de vingt ans.

Allons, courage, mon cher ami ; vous êtes, dans la force de votre génie. Je vous dirai toujours :

Macte animo, generose puer ; sic itur ad astra.

Je n'en-peux plus, mais vous me ranimez. V.

1775.

L E T T R E C L I I.

A M. P A R M E N T I E R.

A Ferney , le premier d'avril.

J'AI reçu , Monsieur , les deux excellens mémoires que vous avez bien voulu m'envoyer , l'un sur les pommes de terre , désiré du gouvernement ; l'autre sur les végétaux nourrissans , couronné par l'académie de Besançon. Si j'ai tardé un peu à vous remercier , c'est que je ne mangerai plus de pommes de terre dont j'ai fait du pain très-savoureux , mêlé avec moitié de farine de froment , et dont j'ai fait manger à mes agriculteurs dans un temps de disette , avec le plus grand succès. Mes quatre-vingts et un ans surchargés de maladies , ne me permettent pas d'être bien exact à répondre ; je n'en suis pas moins sensible à votre mérite , à l'utilité de vos recherches et au plaisir que vous m'avez fait.

J'ai l'honneur d'être avec tous les sentimens que je vous dois , Monsieur , &c.

L E T T R E C L I I I.

1775.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

3 d'avril.

MON cher ange, je commence par vous envoyer une lettre de madame de *Luchet*, qui vous mettra bien mieux au fait de vos dix mille livres que je ne pourrais faire.

Vous verrez ensuite comme la calomnie me poursuit jusqu'au dernier de mes jours.

Il y a donc des gens assez barbares pour avoir dit que je me porte bien ! Je suis à peu près comme cette madame de *Moncu*, qui écrivait : *Moncu est un assez vilain trou, mais on se divertit quelquefois dans le voisinage.*

Il est vrai que M. de *Florian*, qui a une charmante petite maison dans Ferney, donna il y a quelque temps un grand souper à madame de *Luchet*, où elle joua une ou deux scènes de proverbes ; mais assurément je n'y étais pas. Je ne mange plus avec personne ; je ne sors de ma chambre que quand il y a un rayon de soleil. J'attends doucement la mort, et je remercie, comme *Epictète*, l'Etre des êtres de m'avoir fait jouir pendant quatre-vingts et un

1775. — ans, du beau spectacle de la nature. J'ai abandonné totalement Don Pèdre et du Guesclin. Je n'avais jamais fait cette tragédie pour être jouée, mais seulement pour y fourrer soixante ou quatre-vingts vers que j'ai ensuite très-prudemment retranchés. Il me suffit que ce petit ouvrage ne soit pas méprisé par les gens qui pensent.

A l'égard de notre jeune homme pour qui vous avez tant de bonté, je voudrais seulement que vous pussiez aller lire chez M. de Beaumont la consultation que M. d'Ornoi a dû lui remettre. Il n'y a pas pour une demi-heure de lecture. Vous y verrez des horreurs et des bêtises des prétendus juges d'Abbeville, toutes prouvées légalement, papier sur table; toutes pires que les abominations du jugement des *Calas* et des *Sirven*, et dont on s'est bien donné de garde de laisser échapper un mot dans la procédure, qui non-seulement est nulle, mais qui est très-punissable. Nous ne voulons sur cela que le sentiment des avocats de Paris, auquel nous joindrons celui des jurifconsultes de l'Europe, depuis Moscou jusqu'à Milan : cela nous suffira. Nous ne voulons ni ester à droit, ni demander grâce. Nous avons obtenu la dignité d'aide de camp d'un roi qui est le premier général de l'Europe, et le poste de son ingénieur. Il ne convient pas à un

homme de cet état de s'avilir pour obtenir en France le droit de jouir un jour d'une légitime de cadet de Normandie , qui ne vaut pas la peine qu'on y pense. Je vous réponds qu'il ne manquera point ; mais la consultation des avocats nous est absolument nécessaire. 1775.

Echauffez sur cela , je vous en prie , monsieur d'Ornoi et M. de Beaumont ; qu'ils écrivent seulement au bas de notre mémoire que , les choses supposées comme nous les avançons , la procédure est nulle , et que nous sommes en droit de demander la révision. Je vais écrire à mon petit gros neveu.

Je vous embrasse , mon cher ange , avec l'amitié la plus respectueuse , la plus tendre et la plus vieille. V.

1775. LETTRE CLIV.

A M. LAUS DE BOISSY,

*Qui lui avait envoyé une seconde édition
de sa critique des Trois siècles.*

A Ferney, 14 d'avril.

Je vous dois, Monsieur, des éloges et des remerciemens, et je me serais acquitté de ces deux devoirs plutôt que je ne fais, si une maladie très-dangereuse que ma nièce a essuyée, pendant un mois entier, dans notre hermitage, n'avait pas demandé tous mes soins et tout mon temps. Je sens vivement tout ce que je vous dois. La vieillesse peut ôter les talens, mais elle laisse au cœur la sensibilité.

Je crois que vous avez rendu service à tous les honnêtes gens, en faisant connaître un mal-honnête homme qui s'est fait secrétaire d'une cabale infame d'hypocrites, et qui, après avoir commenté *Spinoza*, est devenu valet de prêtre pour de l'argent. Votre ouvrage est celui de la vertu qui écrase la friponnerie.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Voltaire.

L E T T R E C L V.

1775.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

16 d'avril.

MON cher ange, je reçois votre lettre du 10 d'avril. Madame de *Luchet* n'est plus que garde-malade : vous l'avez vu marquise très-plaisante et très-amusante; mais les mines de son mari ont un peu alongé la sienne. Ce mari est, à la vérité, un homme de condition, plus marquis que le marquis de ; mais il a bien plus mal fait ses affaires que.... Il est actuellement à Chambéry, et ni lui ni sa femme ne m'ont pleinement instruit de leur désastre. Il y a dans toutes les confessions un péché qu'on n'avoue pas.

J'avais cru long-temps que la maladie de madame *Denis* n'était qu'un rhume ordinaire; nous n'avons été détrompés que depuis le premier jour d'avril. La maladie a été depuis ce temps-là très-sérieuse et très-inquiétante jusqu'au 16. Je ne commence à être un peu rassuré que d'aujourd'hui; nous avons été dans des tranfes continuelles. Malheureusement je ne suis bon à rien avec mes quatre-vingts et un ans et ma constitution déplorable;

— 1775. je ne suis qu'un vieux malade qui en garde un autre, et qui s'acquitte fort mal de cette fonction. Jugez si je suis en état de courir après une soixantaine de vers épars dans une vieille copie mise dès long-temps au rebut et à moitié brûlée ; *altri tempi, altre cure*. La tête me tourne, mon cher ange, de l'affaire de notre jeune homme ; il est plus sage que moi ; il est tranquille sur son sort, et moi je m'en meurs.

Il y a peut-être quelque légère différence entre son mémoire et l'extrait de M. d'Ornoi. Je lui mande qu'il peut aisément corriger ces petites erreurs en deux traits de plume ; mais nous ne fondons point du tout notre consultation sur des interrogatoires faits par des scélérats à des enfans intimidés. Nous la fondons principalement sur l'illégalité punissable avec laquelle un procureur marchand de cochons, soi-disant avocat, et déclaré non admissible en cette qualité par un acte juridique de tous les avocats du siège, a osé se porter pour juge dans une affaire criminelle, et verser le sang innocent de la manière la plus barbare. Voilà notre grief, ou plutôt le crime que nous dénonçons, et dont nous n'avons que trop de preuves. Pourquoi s'attacher à des minuties, quand il s'agit d'un objet si important ?

Ce

Ce fait ne se trouve certainement pas dans l'énorme procédure dont M. d'Ornoi a bien voulu faire l'extrait. Il a lu cet extrait à monsieur le garde des sceaux ; mais il ne lui a point parlé du seul objet principal dont il s'agit ; et voilà ce qui arrive dans presque toutes les affaires. 1775.

Nous venons de découvrir un mémoire fait en 1766 , pour trois co-accusés dans cet infame procès criminel ; mémoire qui ne fut malheureusement imprimé avec la consultation des avocats que quelque temps après l'arrêt du parlement. La consultation est signée par huit avocats , Cellier , d'Outremont , Muyart de Vouglans , Gerbier , Timbergue , Benoît , Turpin , Linguet.

Les moyens de nullité sont très-bien discutés dans le mémoire et dans la consultation. C'est dans ce mémoire, pages 16 et 17 , qu'il est dit expressément *que la compagnie des avocats d'Abbeville s'est exposée par un acte juridique à la réception de notre prétendu avocat , prétendu juge , réellement procureur , et marchand de cochons et de bœufs.*

C'est là qu'il est dit que des sentences des consuls d'Abbeville enjoignent à ce procureur marchand, à ce juge aussi infame que barbare , de produire ses livres de comptes.

Y a-t-il rien de plus monstrueux , mon cher

Corresp. générale. Tome XV. † G g

— ange ? y a-t-il rien qui doive plus exciter
 1775. l'indignation du roi et de son garde des
 sceaux ? faut-il chercher d'autres preuves de
 l'injustice la plus horrible, et d'un assassinat
 plus prémédité ? pourquoi n'en a-t-on pas
 parlé à M. de *Miromesnil* ? hélas ! c'était la
 seule chose qu'il lui fallait dire. N'est-il pas
 palpable que ce misérable marchand de bes-
 tiaux n'avait été choisi pour assassiner juridi-
 quement d'*Etallonde* et la *Barre*, que par la
 vengeance du conseiller nommé *Saucourt*, qui
 voulait perdre, à quelque prix que ce fût, des
 enfans innocens, et se venger sur eux de
 trois procès que les pères de ces enfans
 et madame *Faydeau de Brou* lui avaient fait
 perdre ?

Ce sang innocent crie, mon cher ange ;
 et moi je crie aussi, et je crierai jusqu'à ma
 mort. Je crie à vous : je vous dis, vous êtes
 ami de MM. *Target* et de *Beaumont* ; parlez-
 leur, je vous en conjure. Je suis outré, je suis
 désespéré. Quoi ! le sage et brave d'*Etallonde*
 ne pourra pas trouver en 1765 un avocat,
 tandis que des enfans accusés des mêmes
 choses que lui en ont trouvé huit en 1766 ?
 Cela est affreux, cela est incompréhensible.
 Il n'y a donc plus ni raison ni humanité dans
 le monde.

Au nom de cette humanité qui est dans

—
 votre cœur, parlez à M. *Target*, dites-lui tout ce que je vous dis. Je vous répète que nous ne voulons point de lettres de grâce ; que grâce , de quelque manière qu'elle soit tournée , suppose crime , et que nous n'en avons point commis. De plus , grâce exige qu'on la fasse entériner à genoux , et c'est ce que nous ne ferons jamais. Il n'y a ni l'ombre de la justice , ni de la pitié , ni de la raison dans tout ce qu'on m'a écrit sur cette aventure exécrationnelle.

Comment voulez-vous , mon cher ange , que dans l'effervescence où est l'intérieur de ma pauvre vieille machine , je vous parle à présent de l'édition in-4° du *Corneille* ? Il y a sans doute beaucoup de choses nouvelles dans les notes ; mais ces choses-là , vous les savez mieux que moi. Vous savez combien les froids raisonnemens alambiqués , écrits en style bourgeois , sont impertinens dans une tragédie ; que le bourboulé est encore plus condamnable , que l'impropriété continuelle des expressions est ridicule , &c. J'ai fait sentir tous ces défauts dans la nouvelle édition , et j'ai dû le faire ; j'ai dû n'avoir aucune condescendance pour le mauvais goût et pour la mauvaise foi de ceux qui m'avaient fait des reproches trop injustes. J'ai dit enfin la vérité dans toute son étendue , comme elle doit toujours être dite.

— De *Tournes* et *Panckoucke* qui ont fait cette
1775. édition ne m'en ont donné qu'un seul exem-
plaire ; si j'en avais deux , il y a long-temps
que vous auriez le vôtre.

Je ne puis , mon cher ange , finir ma lettre ,
sans vous dire un mot sur l'homme dont
j'avais pris le parti (*), et dont vous me
parlez. M. de *Malesherbes* , qui est assurément
une belle ame , m'a mandé que c'était ce
même homme qui avait déterminé l'arrêt
funeste dont l'Europe a eu tant d'horreur ;
que sans lui les voix auraient été partagées. Je
me tais , et je me tairai sur cet homme ; mais
cette nouvelle a achevé de m'accabler. Je me
jette entre vos bras. V.

(*) M. *Pasquier*.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

19 d'avril.

Vous me donnez donc, Madame, une charge de médecin consultant dans votre maison. J'en suis bien indigne : je ne suis que le compagnon de vos misères, et compagnon d'ignorance de tous les autres médecins. Si vous aviez un livre difficile à trouver, qui est intitulé *Questions sur l'Encyclopédie*, je vous prierais de vous faire lire l'article *Médecine* qui est assez drôle, mais qui paraît bien approchant de la vérité.

Je suis de l'avis d'un médecin anglais qui disait à la duchesse de *Marlborough* : Madame, ou soyez bien sôbre, ou faites beaucoup d'exercice, ou prenez souvent de petites purges domestiques, ou vous serez bien malade.

J'ai suivi les principes de ce médecin, et je ne m'en suis pas mieux porté; cependant vous et moi, nous avons vécu assez honnêtement, en prévenant les maladies par un

— 1775. peu de casse. Je fais monder la mienne , et je la fais un peu cuire. Elle fait beaucoup plus d'effet , lorsqu'elle n'est pas cuite, et qu'elle est fraîchement mondée. Ma dose est d'ordinaire de deux ou trois petites cuillerées à café ; et on peut en prendre deux fois par semaine , sans trop accoutumer son estomac à cette purge domestique.

Quelquefois aussi je fais des infidélités à la casse en faveur de la rhubarbe : car je fais grand cas de tous ces petits remèdes qu'on nomme minoratifs , dont nous sommes redevables aux Arabes de qui nous tenons notre médecine et nos almanachs. Vous savez peut-être que , pendant plus de cinq cents ans , nos souverains n'eurent que des médecins arabes ou juifs ; mais il fallait que le fou du roi fût chrétien.

Je reviens à la purge domestique , tantôt casse , tantôt rhubarbe ; et je dis hardiment que ce sont des fruits dont la terre n'est pas couverte en vain , qu'ils servent à la fois de nourriture et de remèdes ; et qu'il faut bénir DIEU de nous avoir donné ces secours dans le plus détestable des mondes possibles.

Je vous dis encore que nous ne devons pas tant nous dépiter d'être un peu constipés , que c'est ce qui m'a fait vivre quatre-vingts et un ans , et que c'est ce qui vous fera vivre .

beaucoup plus long-temps. On souffre un peu quelquefois, je l'avoue; mais, en général, ^{1775.} c'est notre loi de souffrir de manière ou d'autre. Je m'acquitte parfaitement de ce devoir; et, tout résigné que je suis, je me donne actuellement au diable dans mon lit, pendant que madame *Denis* est dans le sien, depuis quarante jours, avec la fièvre et une fluxion de poitrine. Je suis prêt d'ailleurs à vous signer tout ce que vous me dites, excepté la trop bonne opinion que vous voulez bien avoir de votre vieux confrère en maladies.

Il y a long-temps que j'ai eu le bonheur de passer quinze jours avec M. *Turgot*. Je ne fais ce qu'on lui permettra de faire; mais je fais que je fais plus de cas de son esprit que de celui de *Jean-Baptiste Colbert* et de *Maximilien de Rosni*. Je ne crains pour lui que deux choses, les financiers et la goutte. Ce sont deux terribles sortes d'ennemis; il n'y a que les moines qui soient plus dangereux.

Je vous quitte pour aller au chevet du lit de ma malade.

Supportez la vie, Madame, et conservez-moi vos bontés.

A propos, Madame, ou hors de propos, auriez-vous entendu parler d'une lettre en vers d'un prétendu chevalier de *Morton* à M. le comte de *Tressan*, qu'il a eu la faiblesse

— de faire imprimer avec la réponse, le tout
1775. orné de notes instructives? Ce *Morton* dit
que

.... Les hommes sont d'étranges machines ,
Quand fiers des feux follets d'un instinct perversi ,
Ils vont persécutans l'écrivain sans parti ,
Qui veut de leur raison réparer les ruines.

Ensuite il dit que M. de *Tressan* rendait
plus piquans les soupers d'*Epicure*, *Stanislas*,
père de la feue reine, *Stanislas* serait certaine-
ment bien étonné de s'entendre nommer
Epicure, lui qui ne donna jamais à souper.
Presque tous les vers de cette belle épître
sont dans ce goût. Et voilà ce que M. de
Tressan, de plusieurs académies, a cru être de
moi : voilà à quoi il a répondu par une épître
en vers : voilà ce qu'il dit avoir été extrême-
ment approuvé par MM. d'A C
et M

J'ai eu beau lui écrire que M. le chevalier
de *Morton* était un détestable poète, il n'en
démord point. Il me dit que je suis trop
modeste. Il fait courir dans Paris cet imprimé,
d'ailleurs très-dangereux, dans lequel on
met sur la même ligne *Numa* et le roi de
Prusse, *Montagne* et *Vanini*, *Socrate* et l'*Arétin*.

Il y a quelques vers heureux, jetés au
hasard dans ce mauvais ouvrage fait aux
petites

petites maisons, et surtout des vers très-har-
dis, qui passent à la faveur de leur témérité. 1775.

M. de *Tressan* distribue à ses amis la demande et la réponse. Que voulez-vous que je dise ? La rage d'imprimer ses vers est une étrange chose ; mais ce n'est pas à moi de la condamner. J'ai passé ma vie à tomber dans cette faute, et je suis puni par où je suis coupable. Mais, bon Dieu ! que le bon goût est rare.

L E T T R E C L V I I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Premier de mai.

MON cher ange, vous avez raison, et vous êtes très-aimable dans tout ce que vous me dites le 22 d'avril 1775 ; *contrà sic argumentor*.

Madame *Denis* est aussi-sensible qu'elle doit l'être à vos bontés. Elle se porte mieux ; mais la convalescence sera difficile et longue : ce n'est pas un grand malheur, quand on a été si dangereusement malade.

Madame de *Luchet* ne peut rien vous écrire touchant ses affaires et les vôtres, par la raison qu'elle n'y entend rien. Elle n'a jamais songé, et ne songera qu'à rire. Son pauvre mari cherche de l'or. Mais toujours rire, comme le veut sa femme, ou s'enrichir dans des mines,

Corresp. générale. Tome XV. † H h

— comme le croit le mari, c'est la pierre philo-
1775. sophale, et cela ne se trouve point.

Il me paraît aussi difficile d'arranger les affaires de notre jeune officier que d'enrichir M. de *Luchet*. Personne ne s'entend, personne n'agit de concert dans cette cruelle affaire. Tout ce que je puis vous dire, c'est que le jeune homme ne peut rien accepter, rien faire, sans les ordres précis de son maître. Il nous paraît qu'on veut nous servir malgré nous, et d'une manière qui ne peut nous convenir. On ne veut pas nous entendre, et nous ne pouvons pas tout dire. Pour moi, je ne dois point paraître; vous connaissez ma position, et vous sentez bien que je ne dois agir à découvert qu'auprès de celui qui peut seul bien réparer les malheurs de notre jeune homme, et qui devrait déjà l'avoir fait, quand ce ne serait que pour couvrir d'opprobre les scélérats sur lesquels il pense comme vous et moi. Enfin je ne vous dis rien sur cette affaire, parce que j'aurais trop à vous dire.

En voici une autre très-désagréable, qui seule suffirait pour m'empêcher de me montrer dans l'affaire du jeune homme. Un de nos philosophes, excessivement imprudent, quoiqu'il n'en ait pas l'air, et qui fait des vers, quoique ce ne soit pas son métier, s'avise d'écrire à M. de *Tressan* une épître sous le

nom du chevalier de *Morton*, et me fait parler dans cette épître comme si c'était moi qui l'écrivais. Il me fait dire les choses les plus hardies, les plus déplacées et les plus dangereuses. M. de *Tressan* a la simplicité de me croire l'auteur de cette rapsodie, dans laquelle il est très-ridiculement loué. Il me répond du même style ; il fait imprimer ces sottises. C'est une étrange conduite pour un lieutenant général des armées, âgé de soixante et douze ans. L'auteur de la lettre du chevalier de *Morton* est certainement le plus coupable. C'est un homme très-bien intentionné pour la bonne cause ; mais il la sert bien mal en croyant lui faire du bien.

J'ignore si cette sottise a fait quelque bruit à Paris. M. de *Tressan*, à qui j'ai lavé la tête d'importance, m'a mandé qu'il en a fait parler à monsieur le garde des sceaux ; mais en faisant parler, on aura fait dire encore quelques nouvelles impertinences.

Jene fais plus que faire ni que dire à tout cela ; il faudrait que je vinsse prendre de vos leçons huit ou dix jours à Paris ; mais ni l'état de madame *Denis*, ni le mien, ni mes forces, ni mes chagrins ne me permettent cette consolation. Je ne goûte que celle d'être encore aimé de vous à cent lieues ; mais faudra-t-il donc que je meure sans vous avoir embrassé ?

H h 2

1775.

LETTRE CLVIII.

A MADAME DE SAINT-JULIEN.

5 de mai.

RACLE arrive, Madame ; c'est à vous qu'il doit tout. Vous n'avez jamais eu qu'une passion véritable, celle de faire du bien ; tout le reste n'a été que passades. Si vous aviez été à Dijon, vous auriez prévenu l'émeute criminelle qui a été excitée sous main par les ennemis de M. *Turgot*.

Si vous venez sur les lisières de notre Bourgogne, vous rendrez la vie à madame *Denis* et à moi. Elle est encore bien malade ; mais pour moi je suis incurable, et je n'attends que la mort, après quatre-vingts ans de souffrances, et soixante ans de persécution. Vous trouveriez l'oncle et la nièce chacun dans un coin de son hôpital ; père *Adam* dans son grenier, uniquement occupé de son déjeuner, de son dîner et de son souper ; ce brave jeune homme pour qui vous avez daigné vous intéresser, soutenant son malheur avec une patience héroïque ; madame de *Luchet*, qui était venue ici pour deux jours, et qui est établie intendante de l'hôpital depuis deux

mois ; son mari , qu'elle fait venir , et qui ne trouvera pas plus d'or dans Ferney qu'il n'en a trouvé dans toutes les mines qu'il a fouillées. Notre maison est un lazaret. Il n'y a que vous qui puissiez la rendre supportable ; mais nous n'osons nous flatter que vous veniez embellir le séjour de la souffrance et de la tristesse. J'éprouve toutes les calamités attachées à la décrépitude. Je ne puis ni manger avec personne , ni même parler. Si vous me ressuscitez , ce serait le plus grand de vos miracles.

Vous avez vu bien des changemens dans votre capitale , ils se sont étendus jusqu'à nos déserts.

Notre héros , dont vous me parlez , doit être plus affligé de quelques-uns de ces changemens , que de la friponnerie insolente et absurde d'une provençale. Elle aurait mieux fait de contrefaire le style de sa bisaïeule , madame de *Sévigné* , que de contrefaire l'écriture de celui qu'elle appelle toujours son cousin. Je ne connais ni la provençale ni la bordelaise. On dit que cette bordelaise est despotique. Vous aimez à l'être , Mesdames ; et ce n'est pas pour rien que le conte de *Ce qui plaît aux dames* a fourni un opéra comique. Je crois que votre ami aurait mieux fait de s'en tenir à être tout doucement le maître

1775. — chez lui; mais puisque *Hercule* a été subjugué, pourquoi les gens délicats ne le feraient-ils point? Il y a peu de personnes qui sachent se procurer une vieillesse heureuse et respectée. On se traîne comme on peut au bout de sa carrière : tout cela est bien triste. Il n'y a que vous, Madame, dont les bontés adoucissent un peu les chagrins dont je suis environné. Je ferai pénétré jusqu'au dernier moment de tout ce que vous valez, et de la reconnaissance que je vous dois.

L E T T R E C L I X.

A M. D E V A I N E S.

8 de mai.

IL est digne des Velches de s'opposer aux grands desseins de M. *Turgot*; et vous, Monsieur, qui êtes un vrai français, vous êtes aussi indigné que moi de la sottise du peuple. Les Parisiens ressemblent aux Dijonais qui, en criant qu'ils manquaient de pain, ont jeté deux cents setiers de blé dans la rivière. Les mêmes Dijonais ont écrit que le style du bourguignon *Crébillon* était plus coulant que celui de *Racine*, et qu'*Alexis Piron* était

au-dessus de *Molière* : tout cela est digne du
siècle. 1775.

Nous n'avons point encore à Genève le fatras du gènevois *Necker*, contre le meilleur ministre que la France ait jamais eu. *Necker* se donnera bien de garde de m'envoyer sa petite drôlerie. Il fait assez que je ne suis pas de son avis. Il y a dix-sept ans que j'eus le bonheur de posséder, pendant quelques jours, monsieur *Turgot* dans ma caverne. J'aimais son cœur, et j'admirai son esprit. Je vois qu'il a rempli toutes mes vues et toutes mes espérances. L'édit du 13 de septembre me paraît un chef-d'œuvre de la véritable sagesse et de la véritable éloquence. Si *Necker* pense mieux et écrit mieux, je crois dès ce moment *Necker* le premier homme du monde; mais jusqu'à présent je pense comme vous.

Je suis pénétré de vos bontés, Monsieur, et de votre manière de penser, de sentir et de vous exprimer. V.

1775.

L E T T R E C L X.

A M. C H R I S T I N.

14 de mai.

MON cher ami, c'est dommage que vous ne soyez point à Ferney; vous partageriez la fête qu'on donne jeudi, 18 du mois, pour la convalescence de madame *Denis*. Nous avons des compagnies d'infanterie, de cavalerie, des cocardes, des timbales, des violons, et trois cents couverts en plein air; mais on vous donnera une plus belle fête en Franche-Comté, quand vous aurez brisé pour jamais les fers des citoyens enchaînés par des moines.

M. *Necker*, agent de Genève à Paris, vient de publier un gros volume contre la liberté du commerce des grains, et cela tout juste dans le temps de la sédition ambulante qui est allée de Pontoise à Paris et à Versailles, jetant dans la rivière tout ce qu'elle trouvait de blé et de farine, pour avoir de quoi manger.

Je vous embrasse de tout mon cœur, mon cher *Cicéron* du mont Jura. V.

L E T T R E C L X I.

1775.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Ferney, 17 de mai.

Vous êtes la plus heureuse femme de votre triste sort, Madame, puisque les confitures du roi de Maroc vous font du bien; car sachez que l'on sert de la casse sur la table du roi de Maroc, comme chez nous de la gelée de pomme ou de groseille. Soyez sûre que les tempéramens chez qui la digestion est un peu lente et l'esprit prompt, et à qui la casse fait un bon effet, durent d'ordinaire plus long-temps que les corps frais et dodus; cela est si vrai que je vis encore, après avoir souffert quatre-vingts et un ans presque sans relâche.

Donnez la préférence à la casse, puisque *Molière* a décidé que *de bonne casse est bonne*; mais en la louant comme elle le mérite, permettez-moi de vous dire qu'il ne faut pas absolument mépriser la rhubarbe.

Tous les médecins de la faculté, mes confrères, s'ils sont un peu philosophes,

— 1775. conviendront que les mêmes principes agissent dans la casse et dans la rhubarbe. Ce sont les parties les plus volatiles et les plus piquantes qui purgent. J'avoue, car il faut être juste, que la casse, outre ses sels volatils, a quelque chose d'onctueux dont la rhubarbe est privée; et c'est en quoi cette casse mérite la préférence : mais le sublime de la médecine domestique est, à mon gré, d'avoir un jour dans le mois consacré à la rhubarbe.

Je quitte ma robe de médecin pour vous parler des Filles de Minée. Je vous jure que je n'ai envoyé ces trois bavardes à personne. C'est une indiscretion de *Cramer* dont je suis très-fâché. J'en effuie bien d'autres; c'est ma destinée.

J'envoie pour vous cette mauvaise plaisanterie de feu *la Viscède* à M. *Delisle*. Elle ne lui coûtera rien. Elle vous coûterait un écu, elle ne le vaut pas.

Je voudrais savoir si vous avez lu le livre de M. *Necker* sur les blés. Bien des gens disent qu'il faut une grande application pour l'entendre, et de profondes connaissances pour lui répondre.

Il paraît un écrit sur l'agriculture, qui est beaucoup plus court et quelquefois plus plaisant : il y a même quelques vérités. Je pourrai vous le procurer dans quelques jours. Je

tâche de vous amuser de loin, ne pouvant m'approcher de vous. Ma colonie demande continuellement ma présence réelle. C'est un fardeau qu'il faut porter; il est pénible. Ne soyez jamais fondatrice, si vous voulez avoir du temps à vous. 1775.

Encore une fois, Madame, avalons la lie de nos derniers jours aussi doucement que les premiers verres du tonneau. Il n'y a point pour nous d'autre philosophie. La patience et la casse! voilà donc nos seules ressources! j'en suis fâché.

Madame Denis vous remercie de vos bontés; elle l'a échappé belle. V.

L E T T R E C L X I I .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Premier de juillet.

QUOI! mon cher ange, je ne vous avais point envoyé de diatribe! pardonnez à un malade octogénaire qui ne fait plus ce qu'il fait. M. de Chabanon me console et me fait un plaisir extrême, car il me parle toujours de vous. Il dit que vous avez marié un très-estimable neveu à une femme charmante, et

— 1775. que vous êtes aussi heureux que vous pouvez l'être. Pour moi, je suis heureux de votre bonheur; c'est la seule façon dont je puisse l'être avec ma détestable santé.

Au reste, cette diatribe n'est qu'une plaisanterie; et je suis bien honteux de m'être égayé sur une chose aussi sérieuse, depuis que j'ai lu des lettres de M. *Turgot* sur le même sujet. Ah! mon cher ange, ce monsieur *Turgot*-là est un homme bien supérieur; et s'il ne fait pas de la France le royaume le plus florissant de la terre, je serai bien attrapé. J'ai la plus grande envie de vivre pour voir les fruits de son ministère. Je suis encore tout ému de ces lettres que j'ai lues. Je ne connais rien de si profond, ni de si fin, de si sage et de si éloigné des idées communes.

Vous avez dû recevoir une lettre d'un goût différent, que M. de *Luchet* vous a écrite. Son génie ne me paraît pas de la trempe de celui de M. *Turgot*, et je plaindrais un royaume, s'il était gouverné par un *L...*; sa femme même ne pourrait lui servir de premier ministre. La folie de l'une est gaie, la folie de l'autre est sérieuse. Leurs créanciers ne tireront pas un sou de ces deux folies-là. Tous deux ont quitté Ferney. Je suis actuellement entre *Chabanon* et l'abbé *Morellet*, deux hommes également faits pour vous plaire. Figurez-vous que nous

attendons *le Gros* qui vient jouer Orphée dans notre tripot auprès de Genève. J'ai bien peur de n'être pas en état de voir cet opéra ; mais je ne regretterai jamais Orphée autant que je vous regrette. 1775.

Il faut encore que je vous dise un petit mot sur la grâce que vous prétendez que je dois absolument obtenir pour mon jeune étranger. Non , mon cher ange , non , jamais je ne souffrirai qu'on fasse grâce à qui n'est point coupable. Tout ce qu'on peut demander , c'est qu'on fasse grâce aux juges.

Que je voudrais vous embrasser , vous parler de tout cela , vous consulter , vous contredire ! mais je ne puis que vous aimer avec une passion malheureuse qui ne finira qu'avec ma vie.

1775. LETTRE CLXIII.

A U M E M E.

10 de juillet.

JE vous ai rendu compte, mon cher ange, le 7 de ce mois, des lettres que j'avais adressées à M. de *la Reynière* pour vous et pour M. le maréchal de *Duras*. Je vous ai dit, et je vous redis, combien j'ai été affligé que ces lettres ne vous soient pas parvenues.

Je vous ai de plus envoyé des Filles de Minée par le même M. de *la Reynière*, et je vous adresse aujourd'hui, par la même voie, un mémoire assez intéressant, qui m'est tombé entre les mains, et qui ne me paraît pas fait pour tout le monde.

Vous saurez que le roi de Prusse appelle l'auteur de ce mémoire auprès de sa personne, qu'il le nomme son ingénieur, le fait capitaine, et assure sa fortune. Il a accompagné ces grâces singulières d'une lettre également tendre et philosophique, dans laquelle il se propose de réparer par l'humanité toutes les horreurs du fanatisme.

Il faut vous dire qu'il répare aussi tous les jours, par de petites attentions flatteuses, le

moment de mauvaise humeur qu'il eut autre-
fois avec moi. 1775.

Vous conclurez de tout ce que je vous dis, que mon jeune homme ne doit ni ne peut chercher ailleurs sa justification et son bien-être. Sa requête est la première qu'on ait jamais présentée pour ne rien demander du tout. Elle n'est faite que pour inspirer l'horreur de la persécution, et pour fortifier les bons sentimens des esprits raisonnables.

J'ai vu des gens, qu'on croyait peu sensibles, s'attendrir à cette lecture,

Et dans le même instant, par un effet contraire,
Leur front pâlir d'horreur et rougir de colère.

L'homme en question n'envoie qu'à mon-
sieur *Turgot* une de ces requêtes. Il ne fait
s'il en doit faire présenter à M. le comte de
Maurepas et à M. de *Miromesnil*. Ne montrez
la vôtre à personne, surtout si vous jugez
qu'il y ait quelques mots qui puissent déplaire.
Nous attendons votre jugement avec impa-
tience.

Je vous embrasse de mes faibles bras, mon
cher ange, avec plus de tendresse et plus de
confiance en vos bontés que jamais. V.

1775.

L E T T R E C L X I V.

A M. D O D I N, *avocat à Paris.*

A Ferney, 12 de juillet.

JE ne puis trop vous remercier, Monsieur, du mémoire intéressant et plein d'une éloquence solide que vous avez bien voulu m'envoyer. Je présume que M. *Mazière*, à la seule lecture de votre mémoire, s'empressera de donner généreusement un dédommagement convenable à votre client.

M. de *Servan*, avocat général de Grenoble, a démontré dans une grande cause que *la loi naturelle crie dans tous les cœurs : Tu es homme, répare le mal que tu as fait à un homme.* L'erreur ne dispense point de cette loi. Parce qu'un homme s'est trompé, un autre en doit-il souffrir ?

M. *Mazière* doit payer votre client, et l'embrasser.

Je crois d'ailleurs, Monsieur, que vous rendez un vrai service à la nation, en vous élevant contre le secret des procédures. Vous savez que tous les procès s'instruisaient publiquement chez les Romains, nos premiers législateurs ; cette noble jurisprudence est en usage en Angleterre.

Le

Le secret en matière criminelle n'a été reçu en France que par une méprise. On s'imagina en lisant le code , à l'article *De testibus* , que *testes intrare judicii secretum* signifiait les témoins doivent déposer secrètement ; et il signifie , les témoins doivent entrer dans le cabinet du juge. Un solécisme a établi cette cruelle partie de notre jurisprudence , dans laquelle il y a tant de choses à réformer.

Je me flatte que vous ferez un jour la gloire du barreau , et que vous contribuerez plus que personne à cette réforme tant désirée.

J'ai l'honneur d'être , avec toute l'estime que vous inspirez , Monsieur, votre , &c.

L E T T R E C L X V .

A M. DE CHABANON.

3 d'août.

MON très-aimable ami, votre ouvrage contre l'esprit de parti est encore une fois un très-bon ouvrage ; mais il n'est pas étonnant que les malades de la rage se fâchent contre leur médecin. Ils vous remercieront un jour de les avoir guéris. Pour moi , je vous remercie

Corresp. générale. Tome XV. † 11.

— 1775. dès ce moment d'avoir voulu me guérir de ma passion pour la retraite ; mais je tiens plus que jamais à cette passion que mon âge et mes maux m'ont rendue nécessaire. Quoi ! vous voudriez faire rentrer un vieux boiteux dans la salle du bal ? vous dites que vous méditez une fugue dans mes déserts, et vous me proposez de quitter mes déserts pour le fracas de Paris ! cela n'est pas conséquent, mon cher ami : d'ailleurs vous sentez bien qu'il ne faut pas laisser soupçonner à personne que je puisse avoir besoin de la moindre faveur pour venir danser dans votre tripot avec mes béquilles : rien ne m'empêcherait de faire cette sottise, si j'en avais envie.

Il n'y a jamais eu d'exclusion formelle. J'ai toujours conservé ma charge, avec le droit d'en faire les fonctions. Si je demandais permission, ce serait faire croire que je ne l'ai pas.

Que les dieux ne m'ôtent rien,
C'est tout ce que je leur demande.

Les dieux ne me prieront pas, sans doute, de venir dans leur olympe, et je ne les prierai pas de m'y donner une place. Mon unique désir est d'être oublié dans ma solitude, non pas oublié de tout le monde ; car je désire bien vivement que, vous et M. d'Argental,

vous vous souveniez toujours de moi : je vous prierai même de parler quelquefois de votre vieux malade à M. de *Malesherbes*, qui est révééré dans mon hôpital comme à Paris. 1775.

Ma vieille voix chevrotante ne fera pas entendue au milieu des concerts de ses louanges. Je dis pour lui *vivat*, avant de mourir ; c'est tout ce que je puis faire. Je vous en dis autant. Je vous dis surtout, *vive felix*, car *vivere* tout sec est bien peu de chose.

Sachez qu'on vous regrette à Ferney tout autant qu'à Saconai. V.

L E T T R E C L X V I.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

4 d'auguste.

JE viens de baigner dans ce moment les ailes de *Papillon philosophe* (*) dans de petits bains fort jolis. Elle n'est point du tout papillon en amitié, et je puis dire, sans aucune finesse, qu'on doit être très-sûr qu'elle n'avait aucun tort, quand elle ne reçut pas une certaine visite. Il y avait deux carrosses dans sa

(*) Madame de Saint-Julien.

— cour depuis quelques heures. La personne
 1775. qui l'accuse de légèreté sur les apparences ,
 arriva chez elle un moment avant qu'on
 donnât l'ordre de laisser entrer. C'est cette
 méprise qui a occasionné un soupçon assez
 vraisemblable. Il arrive souvent qu'on cher-
 che finesse où il n'y en a point du tout. Je
 réponds sur ma vie de l'innocence du *Papillon*.
 Je réponds de la sincère amitié qu'elle a pour
 le héros ; elle prend le plus grand intérêt à
 tout ce qui le regarde.

On croit bien que nous avons traité à
 fond l'affaire du héros. Elle pense que l'on
 fera naître autant d'incidens que l'on pourra ,
 et qu'on ne cherchera qu'à lasser la patience
 d'un homme qui doit être déjà très-las de
 toutes les difficultés qu'on a fait naître dans
 une affaire si simple.

Le résultat de nos conversations est que les
 quatre canons de Fontenoi, Gênes, Closter-
 Seven et Port-Mahon, ont fait naître un
 peu d'envie, qu'on s'y est bien attendu , et
 que madame *Pernelle* avait raison quand elle
 disait que l'envie ne mourait jamais.

Papillon d'ailleurs a un cœur charmant ,
 incapable d'inconstance en amitié. Pour moi ,
 hibou que je suis , je dois rester et mourir
 dans mon trou. J'y forme des vœux pour le
 bonheur du héros ; et je suis bien persuadé

que ce bonheur ne fera point traversé par
 les lignes qu'une provençale a écrites sur une vitre. F. 1775.

L E T T R E C L X V I I .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

4 d'août.

IL est certain, mon cher ange, qu'il n'y a eu nulle négligence de la part de M. de la Reynière, et qu'il n'a point reçu les paquets. C'est un mystère sacré qu'il n'est pas permis à un profane comme moi d'approfondir.

Papillon philosophe est actuellement sur les fleurs de Ferney, et bat les ailes. *Papillon* a instruit le hibou de bien des choses que le hibou ignorait.

J'ai réparé le malheur de mes paquets, en écrivant en droiture à M. le maréchal de Duras, et en lui demandant bien pardon d'une méprise dont je n'ai pas été coupable.

S'il est vrai, mon cher ange, qu'il y eût place pour *Cicéron*, pour *Catiline*, et pour *César*, dans les fêtes qu'on prépare pour les princesses des pays subjugués autrefois par ce *César*, je compterais sur vos bontés auprès de

— monsieur le maréchal dont vous êtes l'ami.
 1775. Votre suffrage seul suffirait pour le déterminer ,
 et je vous aurais l'obligation d'être compté
 dans Versailles parmi ceux qui cultivent les
 lettres avec quelque honneur. J'aurais grand
 besoin qu'on me regardât comme un homme
 qui s'est appliqué à travailler dans l'école de
Corneille, et non pas comme un écrivain de
 livres suspects.

Papillon philosophe m'a appris que la petite
 cabale du *bon sens*, m'attribuait ce cruel et
 dangereux ouvrage. Je réponds à cette imputa-
 tion :

Seigneur , je crois surtout avoir fait éclater
 La haine des forfaits qu'on ose m'imputer.

J'ai toujours regardé les athées comme des
 sophistes impudens ; je l'ai dit , je l'ai imprimé.
 L'auteur de *Jenni* ne peut pas être soupçonné
 de penser comme *Epicure*. *Spinoza* lui-même
 admet dans la nature une intelligence suprême.
 Cette intelligence m'a toujours paru démon-
 trée. Les athées , qui veulent me mettre de
 leur parti , me semblent aussi ridicules que
 ceux qui ont voulu faire passer *S^t Augustin*
 pour un moliniste.

Vous voyez qu'amis et ennemis ont éga-
 lement cherché à donner mauvaise opinion
 de moi dans le ciel et sur la terre. Je ne fais

plus où me sauver ; je suis pourtant à l'ombre de vos ailes , et probablement le diable ne viendra pas me prendre là ; vous lui diriez *vade retrò*. 1775.

Le neveu du pape *Rezzonico* est venu me voir , malgré ma mauvaise réputation ; je compte plus sur vous à la cour de France que sur lui à la cour de Rome. Je vous conjure donc , mon cher ange , d'engager le premier gentilhomme de la chambre à faire ce que vous avez si bien imaginé. Rien n'est plus aisé , et ces bagatelles réussissent quelquefois. Cela peut contribuer à me laisser finir tranquillement ma vie : mais vous , mon cher ange , songez que votre amitié me la fait passer heureusement ; songez que vous êtes toujours ma première consolation , soit de près , soit de loin. Je vous embrasse plus tendrement que jamais , mon cher ange ; madame *Denis* se joint à moi. *Papillon-philosophe* paraît vous aimer autant que nous vous aimons ; et moi , qui me crois plus philosophe que *Papillon* , je me vante de l'emporter sur elle en sentimens pour vous.

Je me flatte que cette lettre arrivera à bon port. .

1775.

L E T T R E C L X V I I I .

A M. DE VAINES.

7 d'août.

JE suis enchanté que mon jeune homme vous ait paru sage. On me dit que M. *Turgot* a été aussi content que vous ; ces deux suffrages appuyés de celui de M. de *Condorcet* doivent suffire. Il n'y a plus rien à demander à personne ; j'ai toujours pensé que c'était assez que la vérité fût connue des philosophes tels que vous. Nous ne cherchons point à plaire aux assassins en robe. Ceux qui préfèrent le temps où nous sommes à celui de *mon*sieur *Colbert*, ont évidemment raison dans un point essentiel ; c'est qu'il n'y avait pas sous ce ministre un homme en votre place, qui eût votre goût et votre philosophie.

Je vais faire chercher à Lausanne toutes les petites bagatelles dont vous vous êtes amusé et dont on a fait un recueil. Je vous les enverrai par petites parties numérotées, afin de ne pas grossir les paquets ; et je vous supplierai de me mander seulement : J'ai reçu le numéro 1, le numéro 2, &c. : les paquets seront sous l'enveloppe de M. *Turgot*.

M.

M. de *Condorcet* m'a envoyé la lettre d'un fermier de Picardie ; ce fermier est un homme de très-grand sens et de très-bonne compagnie ; je voudrais bien souper avec lui. 1775.

Conservez, Monsieur, vos bontés pour le pauvre malade.

L E T T R E C L X I X.

A M. L E B A R O N

DE CONSTANT DE REBECQUE.

9 d'août.

JE suis enchanté, Monsieur, de vos lettres et de vos reproches ; mais pour ces reproches si aimables, je vous jure que je ne les mérite pas. Si j'avais eu l'envie et le pouvoir de faire un tour dans le pays de Vaud, ce serait assurément à Fantaisie que je donnerais la préférence, quand le seigneur de Fantaisie serait dans son château ; mais mon triste état ne me permet pas de pareilles courses. Il faut que j'attende chez moi, tout doucement, la fin de mes maladies, dont la mort a bien l'air de me délivrer bientôt.

Je ne compte point finir comme votre brave

Corresp. générale. Tome XV. † K k

— aumônier. Il ne m'appartient pas de mourir
 1775. en *Caton*, n'ayant pas vécu comme lui. Au
 reste, je ne suis point surpris que votre
 homme se soit ennuyé à la lecture du livre
 de *Formey* contre le suicide, au point d'être
 tenté de faire le contraire de ce que ce bavard
 recommande. A l'égard de votre jeune
 homme qui s'est donné tant de coups de canif,
 c'est assurément un mauvais raisonneur ; car
 pourquoi faire en cinquante fois ce qu'on
 peut faire en une.

En général je ne blâme personne, et je
 trouve très-bon qu'on sorte de sa maison
 quand elle déplaît ; mais je voudrais qu'on
 attendît au moins huit jours : car personne
 n'est sûr de penser de la même façon huit
 jours de suite sur ces choses-là.

On commence à imiter en France votre
 gouvernement suisse. On veut ménager le
 peuple ; on le délivre des corvées : tout le
 monde crie, *hosanna* ! Pour moi, je suis
 comme *Gilles* le niais qui fait les petits tours
 à six pouces de terre, pendant que les volti-
 geurs dansent dans la moyenne région de
 l'air. J'ai la vanité d'achever ma petite ville,
 quoique je sois très-sûr de mourir à la peine.

Je vous embrasse, je vous regrette, et je
 vous prie de me conserver votre amitié,

L E T T R E C L X X. 1775.

A. M. C H R I S T I N.

12 d'auguste.

Vos quinze pages, mon cher ami, disent beaucoup plus et beaucoup mieux que les gros mémoires des autres avocats. Je n'ai jamais rien vu de si bien fait que votre nouvel écrit. La seule chose qui me fasse un peu de peine, c'est ce malheureux aveu de vingt-quatre communiens en 1684 : j'ai toujours peur que cette pièce ne serve de prétexte contre vos excellentes raisons. Vous avez des ennemis dangereux, vous combattez l'intérêt de tous les seigneurs, et surtout des moines. J'espère tout des bonnes raisons que vous alléguez, et je crains tout de l'artifice de nos adversaires.

Madame de *Saint-Julien* est ici. Elle écrit à madame de *Grosbois*. Si vous perdez, elle vous soutiendra au conseil. Enfin on pourra obtenir du ministère l'abolition d'un usage qui déshonore la France. Le conseil est composé d'hommes justes et vraiment philosophes. Celui qui vient de supprimer les corvées pourrait bien supprimer l'esclavage. On vous

K k 2

— en aura la première obligation. J'attends là
1775. grande journée du 19. Combattez, mon cher
ami; je lève les mains au ciel. V.

L E T T R E C L X X I.

A M. L'ABBÉ BAUDEAU,

Auteur des Ephémérides du citoyen.

Le

JE ne puis assez vous remercier, Monsieur, de la bonté que vous avez de me faire envoyer vos *Ephémérides*. Les vérités utiles y sont si clairement énoncées, que j'y apprends toujours quelque chose, quoiqu'à mon âge on soit d'ordinaire incapable d'apprendre. La liberté du commerce des grains y est traitée comme elle doit l'être; et cet avantage inestimable ferait encore plus grand, si l'Etat avait pu dépenser en canaux de province à province la vingtième partie de ce qu'il nous en a coûté pour deux guerres dont la première fut entièrement inutile, et l'autre funeste. S'il y a jamais eu quelque chose de prouvé, c'est la nécessité d'abolir pour jamais les corvées. Voilà deux services essentiels

que M. *Turgot* veut rendre à la France; et en cela son administration sera très-supérieure à celle du grand *Colbert*. J'ai toujours admiré cet habile ministre de *Louis XIV*, bien moins pour ce qu'il fit que pour ce qu'il voulut faire; car vous savez que son plan était d'écarter pour jamais les traitans. La guerre plus brillante que sage de 1672, détruisit toute son économie. Il fallut servir la gloire de *Louis XIV* au lieu de servir la France; il fallut recourir aux emprunts onéreux, au lieu d'imposer un tribut égal et proportionné, comme celui du dixième. 1775.

Que la France soit administrée comme l'a été la province de Limoges, et alors cette France sortant de ses ruines, sera le modèle du plus heureux gouvernement.

Je suis bien content, Monsieur, de tout ce que vous dites sur les entraves des artistes, sur les maîtrises, sur les jurandes. J'ai sous mes yeux un grand exemple de ce que peut une liberté honnête et modérée en fait de commerce, aussi-bien qu'en fait d'agriculture. Il y avait dans le plus bel aspect de l'Europe après Constantinople, mais dans le sol le plus ingrat et le plus mal-sain, un petit hameau habité par quarante malheureux dévorés d'écrouelles et de pauvreté. Un homme, avec un bien honnête, acheta ce territoire affreux,

— 1775. exprès pour le changer. Il commença par faire dessécher des marais empestés ; il défricha ; il fit venir des artistes étrangers de toute espèce , et surtout des horlogers qui ne connurent ni maîtrise , ni jurande , ni compagnonage , mais qui travaillèrent avec une industrie merveilleuse , et qui furent en état de donner des ouvrages finis à un tiers meilleur marché qu'on ne les vend à Paris.

M. le duc de *Choiseul* les protégea avec cette noblesse et cette grandeur qui ont donné tant d'éclat à toute sa conduite.

M. d'*Ogni* les soutint par des bontés sans lesquelles ils étaient perdus.

M. *Turgot* voyant en eux des étrangers devenus français , et des gens de bien devenus utiles , leur a donné toutes les facilités qui se concilient avec les lois.

Enfin , en peu d'années , un repaire de quarante sauvages est devenu une petite ville opulente , habitée par douze cents personnes utiles , par des physiciens de pratique , par des sages dont l'esprit occupe les mains. Si on les avait assujettis aux lois ridicules inventées pour opprimer les arts , ce lieu serait encore un désert infect , habité par les ours des Alpes et du mont Jura.

Continuez , Monsieur , à nous éclairer , à nous encourager , à préparer les matériaux

avec lesquels nos ministres élèveront le temple de la félicité publique.

1775.

J'ai l'honneur d'être avec une reconnaissance respectueuse,

Monfieur, &c.

LETTRE CLXXII.

A M. DE LA HARPE.

15 d'auguste.

MALGRÉ votre belle imagination, mon cher ami, vous n'imaginez pas le plaisir que vous me faites en m'apprenant que vous avez les deux prix. Vous faites de vos ennemis *scabellum pedum tuorum*. Vous marchez au temple de la gloire sur le dos et sur le ventre des *Frérons* et des *Cléments*. Vous jugez avec quelle impatience tous ceux qui sont à Ferney attendent vos épîtres en vers, et votre éloge en prose du maréchal de *Catinat*.

Savez-vous bien que je suis tenté de venir me mettre dans un petit coin, à la première représentation de *Menzicof*? Mes entrailles paternelles s'émeuvent de tendresse à chacun de vos succès. Vous devez être à présent dans le fracas des triomphes, des complimens et

K k 4

— 1775. des nouveaux amis. Les récompenses de la cour seront pour Fontainebleau. *Fréron* en mourra de rage, s'il ne meurt pas d'indigestion au cabaret : ce sera *Apollon* qui aura tué le serpent *Python*.

Il est vrai que Ferney devient une ville singulière et assez jolie ; mais je désespère de vous y voir. Vous ne quitterez plus jamais Paris ; vous y ferez nécessaire. Il semble que le nouveau ministère soit exprès pour vous. Vous avez dans M. de *Vaines* un ami bien digne de l'être. Je lui ai envoyé le Cri du sang innocent , et cette diatribe dont vous me parlez. Tout cela est un peu de la moutarde après dîné.

Le jeune homme qui faisait crier le sang innocent , et qui a demeuré chez moi un an , n'a plus à crier. Le roi son maître vient de réparer la barbarie juridique de *messieurs* : il l'appelle auprès de sa personne ; il lui donne une compagnie , une place d'ingénieur , et une pension. Cela vaut mieux qu'une révision de procès , dont l'événement est toujours douteux , ou qu'une grâce honteuse qui exige des cérémonies infames.

Si M. de *Vaines* ne vous a pas remis ces deux petits ouvrages , je vais lui en envoyer d'autres.

Je vous embrasse dans la joie de mon cœur.

L E T T R E C L X X I I I .

1775.

A M. L'ABBÉ MORELLET.

31 d'août.

MON cher philosophe, je vous dirai d'abord que je suis pénétré de reconnaissance et de joie. M. de *Trudaine* daigne accorder à notre petite province plus de grâces que je n'avais osé en demander. J'ai vu, par la lettre dont il m'a honoré, qu'il connaît mieux les malheurs et les besoins du pays de Gex que moi-même. Nos états l'ont remercié et ont souscrit leur soumission à ses ordres. Ils attendent avec impatience l'effet de ses bontés, et la déclaration du roi, afin que son exécution commence au premier d'octobre prochain, qui est la fin de la première année du bail actuel des fermes.

J'use, mon cher ami, de la permission que vous m'avez donnée. Je m'adresse à vous avec nos états, et je vous supplie d'obtenir de M. de *Trudaine* qu'il daigne nous faire sentir l'effet de ses bontés à cette époque du premier d'octobre, temps auquel nous pourrons nous pourvoir commodément de sel, de tabac et d'autres denrées nécessaires. Vous aurez doublé

— le bienfait de M. de *Trudaine*, en nous prou-
 1775. vant par les faits que qui oblige vite, oblige
 deux fois.

Les commis des fermes ayant déjà entendu parler des bienfaits qu'on nous fait espérer, nous font les plus horribles avanies. Ils jouent de leur reste, et je ne serais pas étonné s'il y avait tôt ou tard du sang répandu.

On n'en répandra pas pour la diatribe; mais il me semble que les démarches qu'on a faites font une insulte à M. *Turgot*, de la part des même gens qui donnèrent de l'argent, il y a quelques mois, pour amener la populace. C'est l'esprit de la ligue qui voudrait persécuter le duc de *Sulli*. Des fripons ont voulu donner des croquignoles à M. *Turgot* sur le nez de la *Harpe*. (*)

Madame *Denis* vous fait les plus sincères complimens. Nous passons les jours à vous regretter.

Adieu, protecteur de Ferney, du commerce, de la liberté et de la raison. V.

(*) Le parlement avait sévi contre M. de la *Harpe* à l'occasion d'un extrait de la diatribe à l'auteur des *Ephémérides*, inséré dans le *Mercur*.

A M. DE VAINES.

31 d'auguste.

M. de *Trudaine*, Monsieur, a répondu au mémoire que j'eus l'honneur de vous envoyer, il y a quelques mois, et que monsieur le contrôleur général lui remit. Il daigne nous offrir plus et mieux que notre province ne demandait. Nos états ont sur le champ fait leur soumission et leurs remerciemens. Je vous prie de vouloir bien lire la copie de la lettre que je viens d'écrire au maire de Gex, subdélégué de l'intendance, et l'un des syndics de nos états.

Les citoyens de notre nouvelle petite ville de Ferney nous donnèrent, ces jours passés, une fête qui ne sentait point son village de province. Des princes et des princesses de l'empire y assistèrent; nos Fernésiens tirèrent à l'arquebuse pour des prix. L'un de ces prix était une médaille d'or gravée à Ferney, portant d'un côté le buste de M. *Turgot*, et de l'autre ces mots enfermés dans une couronne d'olivier, *regni tutamen*. Madame de *Saint-Julien*, héroïne de son métier, sœur de M. le

— 1775. marquis de *Gouvernet*, commandant de Bourgogne, laquelle est en possession de tuer toutes les perdrix du roi, a gagné le prix de l'arquebuse, et porte à son cou la médaille de *M. Turgot*.

Je vous remercie tendrement, Monsieur, de vos lettres du 21 et 25 d'août, que les *Velches* ont appelé août. Il y a encore parmi ces *Velches* des barbares bien fots et bien ridicules; puissent de dignes français comme vous corriger cette détestable engeance!

LET TRE C L X X V.

A M. LE BARON D'ESPAGNAC,

Qui lui avait envoyé l'Eloge du maréchal de Catinat, fait par M. l'abbé d'Espagnac, son fils.

A Ferney, 3 de septembre.

LE jeune homme, Monsieur, que vous intitulez bachelier en théologie, me paraît bachelier dans votre grand art de la guerre, et plus fait pour remplir la place du maréchal de *Catinat*, que celle d'un père de l'Eglise. Il a trop d'esprit et d'imagination pour s'en tenir

seulement à la forbonne. Je ne puis trop reconnaître la bonté que vous avez eue de m'envoyer son ouvrage. On croirait que l'auteur a fait plusieurs campagnes , et qu'il a passé plus d'un quartier d'hiver à la cour. 1775.

Je vous remercie du fond de mon cœur , vous et cet illustre bachelier ; quand je songe que les maréchaux de *Catinat* et de *Saxe* ont été immortalisés dans la même maison , et que c'est à elle que je dois une lecture si intéressante , je me sens pénétré de reconnaissance autant que de plaisir.

J'ai l'honneur d'être avec respect, du maréchal de camp et du bachelier.

Monsieur ,

le très-humble et très-
obéissant serviteur.

Le vieux malade.

1775.

L E T T R E C L X X V I .

A M. DE LA HARPE.

6 de septembre.

MON cher et illustre ami, je vous avoue que, lorsque je lus l'*Eloge de Fénelon*, je crus fermement que vous n'iriez jamais au-delà. L'*Eloge de Catinat* m'apprend que je me suis trompé. Je dis aujourd'hui que vous ne ferez jamais mieux, et vous me détromperez encore à la première occasion.

J'en dis à peu-près autant de vos vers. Vous voilà, ma foi, mon cher ami, au premier rang; et remarquez, je vous prie, que les hommes de DIEU vous éprouvent toutes les fois qu'on vous couronne.

L'aventure de *Joseph* contrôleur général des finances d'un *Pharaon*, pris pour *S^t Joseph* le digne époux de *Marie*, est une des bonnes scènes d'*Arlequin* qui aient jamais été jouées. Des gens bien instruits m'assurent que cette énorme bêtise est le fruit de la cabale qui cherche à mordre les talons de M. *Turgot*, lorsqu'elle est écrasée par ses vertus. Que DIEU nous conserve M. *Turgot* et M. de *Malesherbes*!

les méchans et les fots ne feront plus à craindre. 1775.

Bonsoir, mon digne ami ; que votre bonheur soit égal à votre gloire. Buvez à ma santé avec M. de Vaines, je m'en porterai mieux.

LETTRE CLXXVII.

A M. L'ABBÉ MORELLET.

8 de septembre.

PHILOSOPHE bienfaisant, je vous prie de vouloir bien me dire si vous croyez que l'affaire de notre petit pays puisse être terminée à la fin de ce mois. Vous êtes notre avocat, notre rapporteur, notre protecteur auprès de monsieur *Turgot* et de M. de *Trudaine*.

Si jamais vous revenez vers notre Ferney, nous irons au-devant de vous avec la croix et la bannière. Nous vous conjurons de presser l'effet des bontés de M. de *Trudaine*. Il avait déjà entrepris, il y a quelques années, l'ouvrage de notre liberté ; mais les fermiers généraux, guidés par leur intérêt qu'ils aimaient et qu'ils ne connaissaient pas, avaient rendu ses bonnes intentions inutiles. Il est aujourd'hui en état de donner la loi à ces messieurs,

— et j'espère que vous triompherez d'eux comme
1775. de la compagnie des Indes.

Ayez la bonté de me mander où vous en êtes de votre triomphe.

Je suis bien étonné que votre forbonne n'ait pas fulminé un petit décret contre une certaine diatribe : mais n'êtes-vous pas charmé d'un conseiller du parlement qui a pris *Joseph* le contrôleur général de *Pharaon* pour S' *Joseph* le père réputatif de notre Seigneur JESUS-CHRIST ?

Je vous salue en icelui ; je vous embrasse de tout mon cœur, avec la plus tendre reconnaissance. V.

LETTRE CLXXVIII.

A M. DUPONT,

10 de septembre.

MONSIEUR,

LE maçon et l'agriculteur du mont Jura, à qui vous avez bien voulu écrire une lettre flatteuse et consolante, est si sensible à votre bonté qu'il en abuse sur le champ.

Je vous dirai d'abord qu'il n'y a peut-être point de pays en France où l'on ait ressenti
plus

plus vivement que chez nous tout le bien —
 que les intentions de M. *Turgot* devaient faire 1775.
 au royaume. Tout petits que nous sommes ,
 nous avons des états , et ces états ont pris de
 bonne heure toutes les mesures nécessaires
 pour assurer la liberté du commerce des grains
 et l'abolition des corvées. Ce sont deux pré-
 liminaires que j'ai regardés comme le salut de
 la France.

Nous avons célébré , au milieu des mœurs
 antiques que je change en une petite ville
 assez agréable , les bienfaits du ministère. Ma
 colonie a donné des prix de l'arquebuse dans
 nos fêtes. Ce prix était une médaille d'or ,
 représentant M. *Turgot* gravé au burin. Madame
 de *Saint-Julien* , sœur de notre commandant ,
 a remporté ce prix. Tout cela nous a encour-
 ragés à demander la distraction de notre petit
 pays d'avec les fermes générales ; projet
 ancien que M. de *Trudaine* avait déjà formé ,
 et qui est aussi utile au roi qu'à notre pro-
 vince.

M. *Turgot* a renvoyé notre mémoire à M. de
Trudaine , lequel en conséquence nous a fait
 ses propositions. Nous les avons acceptées
 sans délai , et sans y changer un seul mot , et
 nous les avons tous signées avec la plus vive
 et la plus respectueuse reconnaissance.

Voilà l'état où nous sommes. Les états

Corresp. générale. Tome XV. † L I

1775. m'ont chargé de supplier M. *Turgot* de vouloir bien, s'il est possible, nous donner, pour le premier d'octobre, ses ordres positifs, suivant lesquels nous prendrons nos arrangemens, et nous ferons les fonds pour payer à la ferme générale l'indemnité à elle accordée pour subvenir à la confection des chemins sans corvées, et pour acquitter annuellement les dettes de la province. Nous payerons tout avec allégresse, et nous regarderons le bienfaiteur de la France comme notre bienfaiteur particulier.

J'avoue, Monsieur, que tout cela me paraît plus intéressant que le gouvernement du patriarche *Joseph*, contrôleur général de *Pharaon*, qui vendait au roi son maître les marmites et les personnes de ses sujets.

J'apprends que vous êtes assez heureux, M. *Turgot* et vous, pour loger sous le même toit. Je m'adresse à vous pour vous prier de l'instruire de nos intentions, de notre soumission et de notre reconnaissance. Ayez la bonté de faire un mot de réponse.

J'ai l'honneur d'être, &c. V.

L E T T R E C L X X I X. 1775.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

15 de septembre.

MON cher ange, DIEU me devait madame de *Saint-Julien*. Elle a fait pendant deux mois la moitié de mon bonheur, et vous auriez fait l'autre, si mon Ferney, qu'on veut actuellement nommer Voltaire, avait été plus près de Paris. Je ne fais si vous auriez gagné le prix de l'arquebuse que madame de *Saint-Julien* a remporté; cela vaut bien un prix de l'académie française: c'était une médaille d'or, représentant M. *Turgot* gravé au burin par un de nos meilleurs artistes. Nous attendons à tout moment une pancarte de ce M. de *Sulli-Turgot*, pour tirer notre petit pays des griffes de messieurs les fermiers généraux; et pour nous rendre libres, après quoi je mourrai content: mais je vous avoue que mon bonheur a été furieusement écorné par la ridicule et absurde équipée de ceux qui ont demandé la proscription d'une certaine diatribe uniquement faite à l'honneur du roi et de son ministre.

Je suis encore plus étonné de la faiblesse

L l 2

— qu'on a eue de céder à cet orage impertinent.
 1775. Il m'a semblé que cette condescendance du gouvernement n'était ni sage ni honnête ; et qu'il ne fallait pas donner gain de cause à nos ennemis , dans les affaires qui ne les regardent en aucune façon. Ce qui me consolera quand je partirai de ce monde , c'est que j'y laisserai une petite pépinière d'honnêtes gens qui s'étend et se fortifie tous les jours , et qui à la fin obligera les fripons et les fanatiques à se taire. Je ne verrai pas ces beaux jours , mais j'en vois l'aurore.

Il nous est venu de Chambéry un des grands officiers de *Monsieur* , M. le marquis de *Montesquiou* , qui fait des chansons charmantes ; j'imagine qu'il n'a pas peu contribué à inspirer le goût des lettres à son maître ; et de la littérature à la philosophie ; il n'y a pas bien loin : cela donne de grandes espérances. Il faudra bien qu'à la fin la bonne compagnie gouverne. Les monstres ecclésiastiques subsisteront puisqu'ils sont rentés ; mais , petit à petit , on limera leurs dents , et on rognera leurs ongles. Je laisse à mes contemporains des limes et des ciseaux.

On m'a dit , mon cher ange , que M. le maréchal de *Duras* faisait jouer à Fontainebleau quelques-unes de mes profanes tragédies. Si cela est vrai , il faudra que j'aye l'honneur de

l'en remercier. Malgré la répugnance que j'ai toujours à parler de mes ouvrages , j'aurai un sensible plaisir à le remercier de ses bontés. Je vous supplie de vouloir bien me dire si la chose est vraie. Vous aurez le plaisir de revoir *le Kain* ; je ne fais pas comment le roi de Prusse l'a traité. Les uns disent qu'il lui a fait présent de vingt mille francs ; les autres prétendent qu'il ne lui a donné que des louanges ; et il y a des gens qui vont jusqu'à dire que *le Kain* n'a eu ni louanges ni argent. Vous voyez combien il est difficile d'écrire l'histoire. — 1775,

Je n'ai point encore de nouvelles de l'arrivée du martyr d'Abbeville à Potsdam ; j'ose toujours me flatter qu'il y réussira dans son métier , autant que *le Kain* dans le sien , et qu'on lui fera un sort heureux , quand ce ne serait que pour faire honte et dépit aux Velches.

J'espère que , si son horrible aventure peut passer à la postérité , l'Europe aura le plaisir de nous voir couverts d'opprobre ; c'est une consolation quand on ne peut pas se venger.

Ma véritable consolation , mon cher ange , est dans votre amitié , dans celle de *Papillon-philosophe* , qui est beaucoup plus philosophe que papillon , dans votre bonne santé qui me fait supporter mes maladies continuelles , dans votre âge qui est encore bien loin du mien ,

— dans votre sagesse qui vous promet une longue
1775. vie.

Adieu ; je vous embrasse le plus tendrement
du monde , et malheureusement de cent qua-
rante lieues ou environ. V.

LETTRE CLXXX:

A M. LE COMTE DE SCHOMBERG,

MARECHAL DES CAMPS ET ARMÉES
DU ROI, &c.

A Ferney , 15 de septembre.

MONSIEUR,

J'AI été un peu piqué que M. *Guibert* ne
m'ait pas honoré d'un exemplaire de son *Eloge*
de M. le maréchal de *Catinat*. J'ai été si charmé
de cet ouvrage , que je pardonne à l'auteur
son indifférence pour moi. Je trouve dans ce
discours une grande profondeur d'idées vraies ,
nobles , fines et sublimes , des morceaux d'élo-
quence très-touchans ; une fierté courageuse ,
et l'enthousiasme d'un homme qui aspire en
secret à remplacer son héros : ce sentiment
perce à chaque page.

Le discours de M. de *la Harpe* est digne d'un académicien plein d'esprit, d'éloquence et de goût ; l'autre est d'un génie guerrier et patriotique. Ces deux ouvrages valent bien le mausolée du maréchal de *Saxe*. J'avoue que nos discours pour l'académie, du temps de *Louis XIV*, n'approchaient pas de ceux qu'on fait aujourd'hui ; c'est l'effet de la vraie philosophie : elle a donné plus de force et de vérité à nos esprits. Je ne fais ici, Monsieur, que vous dire ce que vous savez mieux que moi. C'est à vous qu'il appartient de juger lequel de ces deux portraits est le plus ressemblant ; vous êtes du métier de ce grand homme. Ce n'est pas à moi d'en parler avant vous ; je me borne à vous remercier de votre souvenir, à vous demander la continuation de vos bontés, et à vous présenter mon sincère et tendre respect.

1775.

L E T T R E C L X X X I .

A MADAME DE SAINT-JULIEN.

21 de septembre.

C E n'est plus à mon *Papillon-philosophe* que j'écris , c'est à ma philosophe bienfesante , c'est à la protectrice de la colonie et à la mienne. Nos dragons (1), notre corps d'artillerie (2), sont dans les regrets autant que madame *Denis* et moi. Je puis me vanter d'être le plus affligé de tous. Je joins à la douleur de me voir privé de vous celle de craindre une injustice pour l'ami *Racle* , et de n'être point du tout rassuré sur le sort de la colonie. J'eus hier une occasion d'écrire à l'intendant , et je lui mandai tout ce que je crus de plus propre à le convaincre et à le toucher en faveur de ce *Racle*. Il me renverra , sans doute , à M. de *Trudaine* , et c'est heureusement nous renvoyer à vous.

Le sort de notre colonie entière , celui de *Racle* , le bâtiment de la maison dauphine , tout est entre les mains de notre protectrice. Ce sera elle qui obtiendra qu'on rende justice

(1) M. *Dupuits* , capitaine de dragons.(2) M. d'*Etallonde* , ingénieur.

à *Racle*, et que le conseil accorde à notre petite province la liberté qu'on nous a promise, et sans laquelle nous ne pouvons exister. 1775.

L'abbé *Morellet* m'avait promis de m'instruire exactement de nos affaires ; mais je n'ai pas reçu un mot de lui sur la demande de nos états ; peut-être est-il à la campagne ; peut-être aussi *M. Turgot* ne veut-il pas se compromettre avec ses fermiers généraux , dans un temps où il voit des factions se former contre lui.

Monsieur de *Vaines*, votre voisin, n'est que médiocrement informé de cette affaire, et ne m'en a rien écrit ; si elle était de son département, j'ose présumer qu'elle serait faite. Nous n'avons d'espérance qu'en ma consolatrice. Nous devons tout à cette éloquence rapide, à la vivacité, à la chaleur qu'elle met dans ses bons offices, au talent singulier qu'elle a d'animer la tiédeur des ministres, et de les intéresser à faire du bien.

Je me doute bien que vous avez plus d'une affaire, en arrivant à Paris ; mais je fais aussi que votre universalité suffit à tout. Je demanderais pardon à un autre de lui parler d'affaires dans la première lettre que je lui écris à son retour à Paris ; mais j'ai cru flatter votre grande passion en vous parlant de faire du bien. J'ai satisfait à la mienne en interrogeant *Racle* sur votre santé, sur vos fatigues, sur la route que

Corresp. générale. Tome XV. † M m

vous preniez. Nous ne nous entretenons que
 1775. de vous dans la colonie ; nous la trouvons
 déserte ; nous sommes tout étonnés de ne
 vous plus voir , en trois ou quatre lieux à la
 fois , courir , monter , descendre , revenir ,
 tantôt en femme , tantôt en homme , ou en
 oiseau , ou en philosophe , dormant dans un
 manteau ou perchant sur une branche.

Je suis retombé dans toutes les langueurs
 de mon âge depuis que , pour notre malheur ,
 vous avez trouvé des chevaux à Saint-Genis ;
 et si je suis en vie au printemps ce sera à vous
 que j'en aurai l'obligation. V.

P. S. A propos , Madame , vous êtes partie
 pendant que je dormais. Voilà comme *Thésée*
 quitta *Ariane* ; mais c'est ici *Ariane* qui s'enfuit.
 J'ai été bien sot à mon réveil.

Tout l'hermitage auquel vous êtes apparue
 se met à vos pieds. Vous nous avez donné
 de beaux jours que nous n'oublierons jamais.
 Daignez agréer mon respect et mon regret.

L E T T R E C L X X X I I .

1775.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

22 de septembre.

MON cher ange, j'ai reçu le 20 votre lettre du 4, et M. le marquis de *Montesquieu* était déjà retourné à la noce, après nous avoir charmés par la bonté de son cœur, et par les grâces naturelles de son esprit.

Papillon-philosophe, beaucoup plus philosophe que papillon, part dans l'instant, et vous apportera mon cœur dans un petit billet. Moi je vous envoie cette rapsodie, que je tiens de M. *Laffichard* lui-même.

Ne me calomniez point, mon cher ange. Je n'ai point dit qu'*Aufresne* soit au-dessus de *le Kain*, mais qu'il aurait pu le surpasser, s'il avait plus travaillé, et s'il avait eu un bon conseil; mais je tiens M. *Turgot* supérieur à *Colbert* et à *Sulli*, s'il continue.

Faut-il donc mourir sans vous embrasser? cela est dur.

M m 2

1775. LETTRE CLXXXIII.

A MADAME DE SAINT-JULIEN.

Premier d'octobre.

Vous avez dû , Madame , recevoir une grande lettre de moi , le jour même que vous aviez la bonté de m'écrire un billet charmant , qui met l'espérance et la joie dans toute la colonie. Madame *Denis* , et moi , et nos dragons , et notre corps d'artillerie , nous sommes tous à vos pieds. Le petit mot que M. de *Fargès* vous a dit , nous a rendu la vie. Les soldats de l'armée de messieurs les fermiers généraux , et leurs braves officiers débitaient que les bontés de M. *Turgot* pour nous avaient été vivement censurées par le conseil , et que nous étions des esclaves révoltés qui avaient perdu leur procès , ainsi que les esclaves du mont Jura. Nous avons été en conséquence plus persécutés que jamais. Je venais même d'écrire à M. *Turgot* une longue lettre de doléance , lorsque j'ai reçu votre billet de consolation.

Je fais bien qu'il se pourrait faire que M. de *Fargès* vous eût dit une nouvelle vraie , et que deux jours après cette nouvelle se fût trouvée

fausse. Les choses changent souvent du pour au contre en peu de temps. L'abbé *Morellet* même, qui m'a écrit en même temps que vous, ne me dit rien de positif; cependant vous me rassurez, car c'est sur vous que je fonde le bonheur du reste de ma vie. 1775.

Vous êtes comme les déesses et les saintes du temps passé, qui ne parcouraient le monde que pour faire du bien.

Je ne puis croire que le petit désagrément qu'on a fait essuyer à M. de *la Harpe*, ait pu déranger les projets de M. *Turgot* et de M. de *Trudaine* sur la colonie que vous protégez. Il me semble qu'au contraire ces deux belles ames doivent être affermies dans leur dessein de rendre une province heureuse, en attendant qu'ils puissent en faire autant du reste du royaume.

Nous travaillons toujours à force; nous bâtissons réellement une ville, dans l'espoir que vous viendrez l'embellir quelquefois de votre présence. M. *Racie* ne s'est point découragé par les difficultés qu'il essuie; il ne doute de rien avec votre protection. Les maisons s'élèvent de tous côtés, les jardins vont se planter; on prétend que tout sera prêt au milieu du printemps pour vous recevoir. Nos troupes iront au-devant de vous sur la frontière. J'espère bien les accompagner, quoique

— je n'aye pas trop bon air sous les armes. Nous
 1775. vous érigerons des trophées dans tous les
 endroits où les commis avaient leurs bureaux.
 Nous crierons , *Mont-Joye et la Tour-du-Pin.*

Daignez toujours agréer , Madame , la respec-
 tueuse tendresse du vieux malade de Ferney.
Voltaire.

L E T T R E C L X X X I V .

A M. C H R I S T I N .

Premier d'octobre.

JE reçois , mon cher ami , votre lettre du 28
 de septembre , et celle de Versailles. J'admire
 votre courage et celui de vos cliens. Je pense
 comme M. *Campi* ; mais je vous avoue que je
 ne suis pas aussi intrépide que lui. Il croit que ,
 si vous en appelez au conseil , on ordonnerait
 que le parlement de Besançon rendît compte
 des motifs de son arrêt , et fit voir qu'il a jugé
 sur les titres , en conformité des ordres du roi.
 Mais qui pourrait empêcher alors le parlement
 de dire : Nous avons jugé sur ces titres mêmes ;
 on nous a produit vingt reconnaissances de
 mortuaires ; nous avons vu les signatures
 de vingt députés des communautés ? Les juges

paraîtraient avoir décidé très-équitablement, et avoir accompli les ordres du conseil à la lettre. 1775.

Il faudrait alors disputer la validité de ces signatures, et ce ferait un nouvel abyme dans lequel vous vous plongeriez. Les juges, devenus vos parties, vous traiteraient avec la plus grande rigueur. Vous appesantiriez toutes vos chaînes, au lieu de les briser : voilà ce que je crains.

Je suis très-persuadé qu'il n'y a que monsieur de *Malesherbes* et *M. Turgot* capables de seconder vos vues généreuses. Ils ont des amis dignes d'eux, qui leur représenteront l'horreur de la servitude où l'on gémit encore dans un pays qu'on nomme libre. *M. de Malesherbes* sera animé par l'exemple de son grand oncle, le président de *Lamoignon* ; *M. Turgot* le secondera avec toute la noblesse et la fermeté de son ame ; *Louis XVI* se fera un devoir d'imiter *Saint-Louis* : c'est ce que j'espère, et c'est ce qu'il faut tenter. Nous y travaillerons très-vivement, et nous aurons pour nous tout Paris, sans exception. Cela vaut mieux que d'avoir contre nous tout Besançon, en nous présentant sous la triste forme de gens qui plaident contre leurs juges.

Laissez-moi rendre la liberté au petit pays de Gex, avant d'oser tenter de la rendre aux

— deux Bourgognes. On nous mande de Paris
 1775. que l'affaire de Gex est consommée, et que nous aurons dans peu les ordres du roi. L'espérance est toujours accompagnée de crainte. Je tremble encore des difficultés que les soixante autres rois de France pourront nous faire. Mais enfin soyez sûr que, si nous réussissons dans cette petite affaire, nous entamerons sur le champ la grande. Tout nous assure du succès, avec des ministres tels que MM. *Turgot* et de *Malesherbes*, et avec un roi équitable, tel que nous avons le bonheur de l'avoir. Nous engagerons d'abord les amis des ministres à leur parler, avec la plus grande force, en faveur de l'humanité. Je vous prierai de venir faire un tour à Ferney, et nous rédigerons ensemble un mémoire.

Vous pourrez cependant lier une espèce d'instance au conseil, au nom des main-mortables condamnés au parlement de Besançon. Cette instance, qui ne sera point suivie, servira seulement de préparation au grand édit du roi, qui doit déclarer que ses sujets n'appartiennent qu'à lui, et ne sont point esclaves des moines. En un mot, tout nous est favorable; l'exemple de la Sardaigne, à qui la France vient de s'unir par trois mariages, les sentimens de M. de *Malesherbes* et de M. *Turgot*, l'équité et la magnanimité du roi.

Je ne crois pas que nous puissions jamais être dans des circonstances plus heureuses. 1775.

Consolons-nous, mon cher ami, et espérons.

Nous avons eu à Ferney mademoiselle votre sœur et madame *Morel*. Nous nous flattons que madame *Morel* viendra au printemps habiter la ville de Ferney, si elle est libre. C'est une femme qui a autant de courage que vous.

Je vous embrasse très-tendrement, mon cher ami. V.

P. S. Vous souvenez-vous, mon cher ami, du nom de celui qui vous manda de Bar, il y a quelques années, l'aventure du nommé *Martin*, qu'on s'avisa de rouer sur quelques indices qui sont souvent trompeurs, lequel *Martin* fut quelques jours après reconnu innocent ? vous souviendriez-vous du bailliage lorrain où se fit cette exécution, et de la date de cette affaire ? savez-vous où est actuellement celui qui vous en donna des nouvelles ? Il y a un conseiller au parlement de Paris, que vous connaissez et qui vous aime, parce qu'il aime la vérité et la justice ; il veut s'informer de tout ce qui concerne ce pauvre *Martin*, et rendre, s'il se peut, service à sa malheureuse famille. Ne négligeons pas cette occasion, en attendant que nous puissions servir nos main-mortes.

1775.

L E T T R E C L X X X V .

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Le premier d'octobre.

PAPILLON-philosophe ne passera point l'hiver à Ferney ; elle est à Paris où elle s'occupe de rendre des services essentiels à la patrie que j'ai choisie , et à la petite colonie que j'ai eu l'insolence et le bonheur de fonder. Soyez sûr , Monseigneur , qu'elle vous est très-attachée , et que ce *Papillon* est d'ailleurs un très-honnête homme , tirant à la vérité des coups de fusil merveilleusement , mais essentiel dans la société.

Je n'ai jamais vu tant de simplicité à la fois et tant de vivacité ; il ne lui manque que d'étudier l'algèbre pour ressembler à madame du Châtelet. Je n'ose encore me flatter que vous sachiez ce qu'elle a fait , que vous honoriez notre ville naissante de votre présence. Je n'aurais plus rien à désirer dans ce monde que je vais quitter bientôt , malgré toutes vos plaisanteries.

Je vous avouerai que je suis un peu scandalisé du nom de barbouilleur que vous donnez si libéralement aux deux peintres du maréchal de Catinat ; mais j'ose être un peu de votre

avis sur l'orgueilleuse modestie dont parlait madame de *Maintenon*, et que vous démêlez si bien. 1775.

Je suis surtout de votre opinion sur ce ton décisif avec lequel l'un des deux peintres rabaisse *Louis XIV* et le maréchal de *Villars*. Vous conviendrez que celui qui a remporté le prix à notre académie s'est exprimé plus modestement. Si jamais vous pouviez vous résoudre à lire les anciens discours composés pour les prix de cette académie, vous seriez étonné de la prodigieuse différence qui se trouve entre ces vieilles déclamations et celles qu'on fait aujourd'hui. C'est en cela surtout que notre siècle est supérieur au siècle passé.

J'aurais voulu que M. de *Guibert* n'eût point immolé le maréchal de *Villars* au père la pensée. Ce qu'il dit contre le héros de *Denain*, votre ancien ami et un peu votre modèle, me fait souvenir de M. *Folard* qui, dans ses *Commentaires sur Polybe*, dit : *Le maréchal de Villars après avoir donné le change aux ennemis, attaqua le corps qui était dans Denain ; le fit tout entier prisonnier de guerre, s'empara de Marchiennes, et prit cinq villes en deux mois ; je n'aurais rien fait de tout cela.*

Vous connaissez parfaitement les hommes ; mais permettez-moi de vous dire que vous êtes un peu trop difficile sur notre académie dont

— vous êtes le doyen , et dont il n'appartenait
 1775. qu'à vous d'être le soutien et le véritable protecteur. Je vous ouvre mon cœur. J'ai été très-affligé , et je le suis encore , que vous ayez un peu gourmandé des hommes libres , qui pensent et qui parlent , qui même ont une grande influence sur l'opinion publique. J'ai été cent fois tenté de vous le dire , il y a deux ans. Je succombe aujourd'hui à la tentation. Je voudrais qu'ils pussent revenir à vous , et se réunir autour de leur chef ; cela ne serait pas difficile.

Pardonnez-moi ma sincérité , en faveur de mon tendre et respectueux attachement. Je pense que tous les gens de lettres auraient dû être à vos pieds comme à ceux de votre grand oncle , d'autant plus qu'en vérité les gens de lettres d'aujourd'hui ont en général beaucoup plus de lumières que ceux d'autrefois. On a moins de génie que dans le siècle de *Louis XIV* , moins de vrai talent , moins de grâce et de politesse ; mais on a beaucoup plus de connaissances : notre philosophie n'est pas à mépriser.

Soyez heureux autant que vous méritez de l'être ; jouissez de votre gloire qui ne sera jamais affaiblie par les chicanes odieuses d'un procès auquel vous ne deviez pas vous attendre , et que personne n'aurait jamais pu prévoir.

Conservez vos bontés pour le plus ancien
de vos serviteurs, qui mourra en vous aimant 4775.
et en vous respectant. V.

L E T T R E C L X X X V I.

A MADAME DE SAINT-JULIEN.

3 d'octobre.

MON papillon est un aigle, mon papillon est un phénix, mon papillon a volé à tire d'ailes pour faire du bien. La lettre qu'elle daigna m'écrire en arrivant, et celle du 27 de septembre, nous ont remplis d'étonnement, de joie, de reconnaissance, d'attendrissement. Nous sommes à vos pieds, Madame, avec toute la colonie et tous les entours.

Figurez-vous que des commis des fermes avaient répandu le bruit que les bontés de M. *Turgot*, pour le petit pays de Gex, avaient été grièvement censurées au conseil du roi. Je venais d'écrire à M. *Turgot*, et de lui exposer mes plaintes, lorsque votre lettre m'a rassuré. Les commis jouent de leur reste. Ils ont en dernier lieu usé de la même générosité qu'ils montrèrent à votre recommandation, lorsqu'ils extorquèrent quinze louis d'or à de pauvres passans dont vous aviez pitié. Il n'y a pas

— long-temps qu'une femme de mon voisinage;
 1775. venant d'acheter des langes à Genève, et en ayant enveloppé son enfant, les employés des fermes, sous la conduite d'un nommé *Moreau*, faisaient ces langes, sous prétexte qu'ils étaient neufs, et maltraitèrent la femme qui leur reprochait avec des cris et des larmes d'exposer à la mort son enfant tout nu.

Il n'y a guère de jour qui ne soit marqué par des vexations affreuses sur cette frontière, et on craint encore de se plaindre.

M. de Chabanon, qui était venu nous voir avant le temps où vous avez honoré Ferney de votre présence, fut témoin des insultes que firent ces employés de Saconay à la supérieure des hospitalières de Saint-Claude, et à trois de ses religieuses, dont ils levèrent les jupes publiquement.

De tels excès suffiraient assurément pour déterminer le ministère à délivrer de ces brigands subalternes le petit pays que vous protégez. La ferme générale ne retire aucun profit de ces rapines journalières, tout est pour les commis; ils sont autorisés à voler, et ils usent de leur droit dans toute son étendue. Il n'y a qu'un homme comme *M. Turgot* qui puisse mettre fin à ces pillages continuels; il n'y a que vous d'assez noble et d'assez courageuse pour lui en représenter toute l'horreur,

et pour seconder les vertus patriotiques. Vous pouvez mettre sous les yeux , et sous ceux de M. de *Trudaine* , le tableau fidelle de tout ce que je viens de vous exposer. Vous accélérerez infailliblement l'effet de leurs bontés , et vous mettrez le comble aux vôtres. 1775.

Il y a dans la maison de M. *Turgot* un chevalier *Dupont* , en qui ce digne ministre a de la confiance , et qui la mérite. Il travaille beaucoup avec lui. Si vous pouviez avoir la bonté de le voir , ce serait , je crois , mettre la dernière main à votre ouvrage. Vous êtes notre protectrice , et cette colonie est la vôtre.

Les supérieurs de nos commis leur ont mandé , en dernier lieu , qu'ils pouvaient être tranquilles , qu'il y avait trois provinces qui demandaient la même grâce que nous , et qu'on ne l'accorderait à aucune , parce que les conséquences en seraient trop dangereuses. Je ne fais quelles sont ces provinces : je n'en connais point qui soit comme la nôtre entourée de trois Etats étrangers et séparés de la France par des montagnes presque inaccessibles.

J'oserais encore vous supplier , Madame , d'avoir une conversation avec M. de *Vaines*. Cette affaire , il est vrai , n'est pas de son département ; mais tout est de son ressort , quand il s'agit de faire des choses justes. Je lui écris pour lui dire que vous aurez avec

— lui un entretien. Cette affaire est si importante
1775. que nous n'avons aucun moyen à négliger ni
aucun instant à perdre. Toutes les autres dont
votre universalité a daigné se charger doivent
laisser passer notre colonie la première, sans
préjudice pourtant à celle de M. *Racle*, car
celle-là tient au public; et quand M. *Racle*
sera payé par le roi, votre colonie sera bien
plus florissante. Elle vous donne mille béné-
dictions, et elle compte sur l'effet de vos
promesses, comme sur son évangile; car vous
savez que ce mot évangile signifie bonne nou-
velle.

Agréez, Madame, mon tendre respect. V.

LETTRE

L E T T R E C L X X X V I I . 1775.

A L A M E M E .

5 d'octobre.

PROTEGEZ bien Ferney, Madame ; car il peut devenir quelque chose de bien joli. Figurez-vous qu'hier le bas de votre maison était illuminé , que toute votre ville l'était , depuis le fond du jardin du château jusqu'aux défrichemens , et jusqu'au grand chemin de Meyrin ; que toutes les troupes étaient sous les armes , et escortaient quarante-cinq carrosses , au bruit du canon. Il y eut un très-beau feu d'artifice , et la journée finit comme toutes les journées , par un grand souper.

Vous me demanderez pourquoi tout ce tintamarre ? c'était , ne vous déplaît , pour *M. Saint-François d'Assise*. Et pourquoi tant de fracas pour ce saint ? c'est qu'il est mon patron , et que ce n'était pas ce jour-là la fête de monseigneur *S^t Julien* , car on en aurait fait davantage pour lui. *Saint-François* se met toujours aux pieds de *Saint-Julien*.

Nos ennemis continuent toujours d'affirmer que notre affaire ne se fera point ; que le conseil n'est point de l'avis de *M. Turgot* , et

Corresp. générale. Tome XV. † N n

— 1775. qu'on n'ira pas changer les usages du royaume pour un petit pays aussi chétif que le nôtre. Je les laisse dire , et je m'en rapporte à vous. Ils crient que M. de *Trudaine* a déjà voulu une fois tenter ce changement , et n'a pu réussir ; et moi je suis sûr qu'il réussira , quand vous lui aurez parlé.

J'accable de lettres notre protectrice. J'ai tant de plaisir à lui parler du bien qu'elle nous fait , que j'oublie même de lui demander pardon de la vivacité de mes importunités. Elle fait que je suis encore plus occupé d'elle que de ses bienfaits. Elle fait que mon cœur , tout vieux qu'il est , est peut-être encore plus sensible aux grâces que pénétré de reconnaissance. Elle fait combien j'aimerais à lui écrire , quand même je n'aurais point de remerciemens à lui faire.

Agréez , Madame , les respects de votre ville , et surtout les miens. V.

LETTRE CLXXXVIII.

1775.

A LA MEME.

8 d'octobre.

NOTRE protectrice me mande , par sa lettre d'un lundi sans date, qu'elle n'a point reçu de lettre de moi , ce qui ferait le comble de l'ingratitude. Je ne suis point coupable de ce crime. L'ami *Wagnière* est témoin qu'il en a écrit trois.

J'envoie aujourd'hui de nouvelles explications à monsieur le contrôleur général et à M. de *Trudaine*. J'écris à M. l'abbé *Morellet*. Je leur renouvelle à tous l'acceptation pure et simple que j'ai faite, conjointement avec les états. Je leur réitère l'assurance positive que nous ne demandons rien au-delà de ce qu'on a daigné nous offrir.

La seule difficulté qui reste, mais qui est très-grande, est la somme exorbitante de quarante mille livres que les fermiers généraux demandent. Il est certain qu'il serait impossible à la province, très-pauvre et très-surchargée, de payer seulement la moitié de cette somme annuelle : c'est ce que j'ai représenté le plus

N n 2

1775. — fortement que j'ai pu. Je me flatte que monsieur *Turgot* ne souffrira pas une vexation si injuste. Il sait que , dans les années les plus lucratives , jamais les extorsions les plus violentes n'ont pu produire sept mille francs aux fermiers généraux. Une armée de pandoures n'oserait pas nous demander une contribution de quarante mille livres.

La nouvelle répandue que monsieur le contrôleur général avait pitié de notre petite province , redouble les persécutions des commis ; elles sont horribles. Nous sommes punis bien cruellement du bien qu'on veut nous faire. Il ne nous reste que l'espérance. Monsieur le contrôleur général est juste et ferme ; notre protectrice est animée et persévérante ; nous sommes loin de perdre courage.

Le plan de M. de *Trudaine* est trop beau pour l'abandonner. Il serait utile à la province et au royaume. Déjà , sur la simple promesse du ministère , nous avons jeté les fondemens d'un grand commerce ; nous bâtons d'amples magasins pour toutes les marchandises des pays méridionaux , qui arriveront par Genève. Nous revenons à la vie ; vous ne souffrirez pas qu'on nous tue.

Notre protectrice pourrait-elle engager monsieur son frère à venir avec elle expliquer toutes ces choses à M. *Turgot* et à M. de

Trudaine ? ne ferait-il pas digne de lui de —
montrer l'intérêt qu'il prend à une province 1775.
qui est sous ses ordres ?

Vous fentez, Madame, combien il est doux
de tenir tout de vos bontés et de votre persé-
vérance. Je suis à vos pieds plus que jamais.

Voltaire.

Fin du Tome quinzième.

TABLE ALPHABETIQUE

DES LETTRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

A.

ARGENCE DE DIRAC. (M. le
marquis d') 278

ARGENTAL. (M. le comte d')

LETTRE I.	3
LETTRE II.	16
LETTRE III.	37
LETTRE IV.	47
LETTRE V.	61
LETTRE VI.	79
LETTRE VII.	90
LETTRE VIII.	96
LETTRE IX.	110
LETTRE X.	112
LETTRE XI.	127
LETTRE XII.	154

TABLE ALPHABETIQUE. 431

LETTRE XIII.	159
LETTRE XIV.	182
LETTRE XV.	185
LETTRE XVI.	192
LETTRE XVII.	217
LETTRE XVIII.	226
LETTRE XIX.	235
LETTRE XX.	240
LETTRE XXI.	245
LETTRE XXII.	249
LETTRE XXIII.	254
LETTRE XXIV.	262
LETTRE XXV.	275
LETTRE XXVI.	277
LETTRE XXVII.	283
LETTRE XXVIII.	286
LETTRE XXIX.	295
LETTRE XXX.	302
LETTRE XXXI.	325
LETTRE XXXII.	331
LETTRE XXXIII.	347
LETTRE XXXIV.	351
LETTRE XXXV.	361

LETTRE XXXVI.	371
LETTRE XXXVII.	374
LETTRE XXXVIII.	381
LETTRE XXXIX.	403
LETTRE XL.	411
AUDIBERT. (M.)	382

B.

BAUDEAU, (M. l'abbé) <i>auteur des Ephé- mérides du citoyen</i>	388
BOURGELAT. (M.)	329

C.

CAMPI. (M. le comte)

LETTRE I.	200
LETTRE II.	202

CHABANON. (M. de)

LETTRE I.	292
LETTRE II.	377

CHAMPFORT. (M. de)	257
--------------------	-----

CHATELLUX.

ALPHABETIQUE. 433

CHATELLUX. (M. le chevalier de)

LETTRE I. 137

LETTRE II. 327

CHRISTIN, (M.) *avocat à Saint-Claude.*

LETTRE I. 23

LETTRE II. 103

LETTRE III. 105

LETTRE IV. 120

LETTRE V. 292

LETTRE VI. 368

LETTRE VII. 387

LETTRE VIII. 414

CONDORCET. (M. le marquis de)

LETTRE I. 116

LETTRE II. 118

LETTRE III. 184

LETTRE IV. 209

CONSTANT DE REBECQUE. (M. le baron de)

LETTRE I. 93

LETTRE II. 306

LETTRE III. 385

Corresp. générale.

Tome XV. † O o

CROIX, (M. de la) *avocat à Toulouse, qui
lui avait envoyé plusieurs de ses mémoires.* 301

CUBIERES, (M. le chevalier de) *écuyer
de madame la comtesse d'Artois.* 238

CURSAI. (M. l'abbé de) 51

D.

DEFFANT. (Madame la marquise du)

LETTRE I.	64
LETTRE II.	71
LETTRE III.	89
LETTRE IV.	106
LETTRE V.	114
LETTRE VI.	135
LETTRE VII.	193
LETTRE VIII.	213
LETTRE IX.	220
LETTRE X.	228
LETTRE XI.	266
LETTRE XII.	290
LETTRE XIII.	309

ALPHABETIQUE. 435

LETTRE XIV.	323
LETTRE XV.	341
LETTRE XVI.	357
LETTRE XVII.	369

DELISLE, (M. le chevalier) *capitaine de dragons , &c.*

LETTRE I.	55
LETTRE II.	100
LETTRE III.	121
LETTRE IV.	149
LETTRE V.	174
LETTRE VI.	180
LETTRE VII.	187
LETTRE VIII.	196
LETTRE IX.	205
LETTRE X.	338

DIDEROT. (M.) 6

DIONIS DU SEJOUR, (M.) *conseiller au parlement , de l'académie des sciences , qui lui avait envoyé son Essai sur les comètes.* 299

DODIN, (M.) *avocat à Paris.* 376

DUPONT. (M.) 400

O O 2

E.

ENVILLE. (Madamé la duchesse d')

LETTRE I. 269

LETTRE II. 315

ESPAGNAC, (M. le baron d') *gouverneur de l'hôtel royal des invalides, qui lui avait envoyé l'Eloge du maréchal de Catinat, fait par M. l'abbé d'Espagnac son fils.*

LETTRE I. 125

LETTRE II. 396

ETALLONDE DE MORIVAL. (M. d')

LETTRE I. 132

LETTRE II. 148

LETTRE III. 169

F.

FLORIAN. (M. le marquis de) 305

FLORIAN. (Madame la marquise de)

LETTRE I. 139

LETTRE II. 142

ALPHABETIQUE. 437

LETTRE III.	156
LETTRE IV.	163
LETTRE V.	167
LETTRE VI.	173
LETTRE VII.	239

G.

GALLITZIN, (M. le prince de) *ambassadeur à la Haie.* 43

GOLTZ, (M. le baron de) *ministre du roi de Prusse.*

LETTRE I.	271
LETTRE II.	317

H.

HAMILTON, (M. le chevalier) *ambassadeur à Naples.* 40

HARPE. (M. de la)

LETTRE I.	24
LETTRE II.	84
LETTRE III.	343

O o 3

LETTRE IV.	391
LETTRE V.	398
K.	
KEAT. (M.)	78
L.	
LALANDE. (M. de)	
LETTRE I.	279
LETTRE II.	320
LALLI-TOLENDAL. (M. le chevalier de)	
LETTRE I.	10
LETTRE II.	26
LAUS DE BOISSY, (M.) <i>qui lui avait envoyé une seconde édition de sa critique des Trois siècles.</i>	350
LE JEUNE DE LA CROIX, (M.) <i>avocat.</i>	46
LEVENHAUPT. (M. le comte de)	146
LIGNE. (M. le prince de)	247

M.

MARIN. (M.)

LETTRE I.	18
LETTRE II.	223

MARMONTEL. (M.)

LETTRE I.	13
LETTRE II.	69

MAUPEOU, (M. de) *chancelier de France.*

LETTRE I.	129
LETTRE II.	170
LETTRE III.	176

MEDINI, (M. le comte de) *auteur d'une traduction de la Henriade en vers italiens.*

273

MORELLET. (M. l'abbé)

LETTRE I.	393
LETTRE II.	399

N.

NECKER. (Madame) 3

O.

ORNOI. (Madame d ^e)	260
----------------------------------	-----

P.

PARMENTIER. (M.)	346
--------------------	-----

POMARET. (M. de)	212
--------------------	-----

R.

RICHELIEU. (M. le maréchal duc de)

LETTRE I.	14
LETTRE II.	33
LETTRE III.	52
LETTRE IV.	56
LETTRE V.	67
LETTRE VI.	76
LETTRE VII.	95
LETTRE VIII.	151
LETTRE IX.	165
LETTRE X.	189
LETTRE XI.	215
LETTRE XII.	232

ALPHABETIQUE. 441

LETTRE XIII.	313
LETTRE XIV.	335
LETTRE XV.	379
LETTRE XVI.	418

ROCHEFOUCAULD. (M. le duc de la) 318

S.

SAINT-JULIEN. (Madame de)

LETTRE I.	20
LETTRE II.	30
LETTRE III.	86
LETTRE IV.	319
LETTRE V.	364
LETTRE VI.	408
LETTRE VII.	412
LETTRE VIII.	421
LETTRE IX.	425
LETTRE X.	427

SAINT-LAMBERT. (M. de) 80

SAUVIGNI. (Madame de) 307

442 TABLE ALPHABETIQUE.

SCHOMBERG, (M. le comte de) *maréchal
des camps et armées du roi, &c.* 406

SUARD. (M.) *Sur son discours de réception
à l'académie française, dont le sujet est l'éloge
de la philosophie.* 207

T.

TOURAILLE. (M. le comte de la) 198

V.

VAINES, (M. de) *premier commis des finances.*

LETTRE I. 333

LETTRE II. 366

LETTRE III. 384

LETTRE IV. 395

VASSELIER. (M.) 29

VERNES. (M.) 253

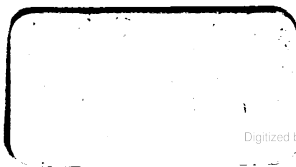
VILLEMALN D'ABANCOURT. (M.) 75

VILLEVIEILLE. (M. le marquis de) 145

VOISENON. (M. l'abbé de) 242

Fin de la Table du tome quinzième.

MAY 19 1944



MAY 19 1941

